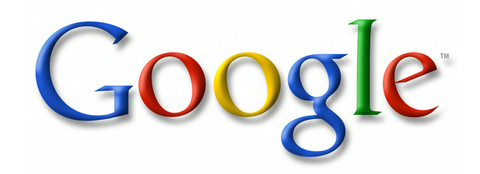
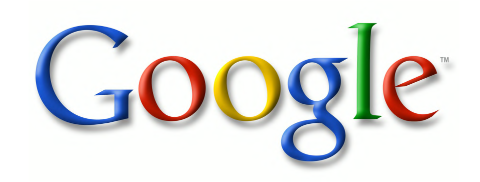




INSTITUTS SOLVAY

Parc Léopold, Bruxelles

INSTITUT DE SOCIOLOGIE

DIRECTEUR :

ÉMILE WAXWEILER

COLLABORATEURS SCIENTIFIQUES :

M. ANSIAUX; G. DE LEENER, ASSISTANT; G. DESMAREZ; E. HOUZÉ; R. PETRUCCI; A. PRINS; L. WODON.

Travaux de l'Institut publiés au 1er février 1906

(Les travaux n'engagent que leurs auteurs)

I. **Notes et Mémoires.** Publication in-4°, sans périodicité régulière, renfermant des études sociologiques originales.

FASCICULE 1. — **Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physio- et psycho- sociologique,** par E. SOLVAY, 1906.

FASCICULE 2. — **Esquisse d'une sociologie,** par E. WAXWEILER, 1906.

FASCICULE 3. — **Les origines naturelles de la propriété : Essai de sociologie comparée,** par R. PETRUCCI, 1905.

FASCICULE 4. — **Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif : Notes critiques,** par L. WODON, 1906.

FASCICULE 5. — **L'Aryen et l'anthroposociologie : Etude critique,** par le Dr E. HOUZÉ, 1906.

FASCICULE 6. — **Mesure des capacités intellectuelle et énergétique,** par CH. HENRY, avec une remarque additionnelle **(Sur l'interprétation sociologique de la distribution des salaires)** par E. WAXWEILER, 1906.

FASCICULE 7. — **Origine polyphylétique, homotypie et non comparabilité des sociétés animales,** par R. PETRUCCI, 1906.

II. **Etudes sociales.** Série in-8°, consacrée à des travaux rentrant dans le domaine des sciences sociales en général.

N° 1. — **Les syndicats industriels en Belgique,** par G. De Leener, 2e édition, revue et augmentée, 1904.

N° 2. — **De l'esprit du gouvernement démocratique,** par A. Prins, 1906.

N° 3. — **Les régies et les concessions communales en Belgique,** par E. Brees, 1906.

III. **Actualités sociales.** Série in-16, ayant pour objet la vulgarisation des questions courantes, au point de vue de l'accroissement de la productivité humaine.

N° 1. — **Principes d'orientation sociale,** résumé des études de M. Ernest Solvay sur le Productivisme et le Comptabilisme, 2e édition, 1904.

N° 2. — **Que faut-il faire de nos industries à domicile?** par M. Ansiaux, 1904.

N° 3. — **Le charbon dans le nord de la Belgique.** Le point de vue technique, G. De Leener. Le point de vue juridique, L. Wodon. Le point de vue économique et social, E. Waxweiler, 1904.

N° 4. — **Le procès du libre-échange en Angleterre,** par D. Crick, 1904.

N° 5. — **Entraînement et fatigue au point de vue militaire,** par J. Joteyko, 1905.

N° 6. — **L'augmentation du rendement de la machine humaine,** par L. Querton, 1905.

N° 7. — **Assurance et assistance mutuelles au point de vue médical,** par le même, 1905.

N° 8. — **Les sociétés anonymes : abus et remèdes,** par T. Théate, 1905.

N° 9. — **La lutte contre la dégénérescence en Angleterre,** par M. Boulenger & N. Ensch, 1905.

N° 10. — **Une expérience industrielle de réduction de la journée de travail,** par L.-G. Fromont, 1906.

N° 11. — **Ce qui manque au commerce belge d'exportation,** par G. De Leener, 1906.

N° 12. — **Ce que l'armée peut être pour la nation,** par A. Fastrez, 1907.

N° 13. — **Pourquoi mangeons-nous? Principes fondamentaux de l'alimentation,** par A. Slosse, 1907.

LE PROGRAMME DES

Actualités Sociales

Nous n'avons pas cru qu'il fût possible de limiter l'activité de l'Institut de Sociologie à la pure investigation scientifique. Le domaine des recherches sociales est trop humain pour que l'on puisse, en le parcourant, se désintéresser des applications auxquelles sollicitent à la fois l'instinct personnel du mieux et la solidarité des aspirations, des intérêts ou des souffrances d'autrui.

Une institution consacrée à l'étude impartiale des phénomènes sociaux devient ainsi comptable du sentiment public, qui ne lui pardonnerait point d'accumuler les observations au seul profit d'une minorité de chercheurs ou d'initiés, et de

passer à côté des problèmes qui occupent et inquiètent, sans y porter quelque lumière.

Il y aura donc, parmi les Travaux de l'Institut, une série spéciale de publications, où seront étudiées et mises à la portée du grand public, les principales questions d'actualité sociale, à mesure qu'elles se poseront devant l'opinion.

Par là, les Actualités *seront une collection de vulgarisation.*

Mais elles seront autre chose encore. Si utile, en effet, que soit la vulgarisation, peut-être en un temps où une sorte de dilettantisme semble interdire à beaucoup la netteté des attitudes et des opinions, est-ce faire œuvre plus féconde encore d'orienter les études sociales vers un but commun, et de coordonner leurs enseignements.

C'est ce que l'on tentera dans les Actualités. *On s'efforcera de dégager cet aspect particulier des choses, que le fondateur de l'Institut de Sociologie, par un néologisme expressif, a qualifié de « productiviste ». Rechercher entre des solutions diverses, celle qui assure à l'activité des hommes le rendement maximum; dégager les facteurs qui modifient la productivité des groupes ou des individus, pour découvrir les moyens de l'accroître rationnellement : tel sera le principal objectif poursuivi.*

La tâche est plus vaste qu'on le croirait à première vue; car, à tout prendre, elle vise l'essence même de ce que le langage usuel appelle

le « progrès ». Au fond de cette notion vague et dont le XIXe siècle a inconsidérément abusé, n'y a-t-il pas précisément l'intuition d'une meilleure utilisation des efforts, d'un gain matériel ou moral, réalisé toutes autres choses restant égales ?

*Progrès dans la constitution physique de l'homme, — dans la formation et l'utilisation de ses facultés mentales, — dans l'éducation de sa volonté et de sa moralité : tout cela tend à créer, en somme, l'*homme normal, *adapté à ses conditions effectives d'existence et capable par là du plus grand travail utile.*

Et c'est là véritablement le fondement solide du progrès social. Le temps n'est plus où la phraséologie politique pouvait suspendre dans le vide des réformes, improvisées parmi les conflits de doctrines ou d'intérêts. On prétend aujourd'hui voir les hommes tels qu'ils sont, soumis, en tant qu'organismes vivants, à toutes les influences de croissance, d'évolution, et aussi de dégénérescence que leur apportent l'hérédité et le milieu.

De même, on s'éloigne instinctivement des solutions empiriques, dans les problèmes toujours renouvelés, qui surgissent au choc des grands intérêts sociaux. De plus en plus, on voudra étudier, sans préjugé de classe ni de parti, ce que sont tous ces intérêts dans la réalité, et la part de sauvegarde que la loi et les mœurs leur doivent. On ne s'encombrera plus de formules, et s'il faut, pour assurer positivement à certains de meilleures

conditions de vie, qu'intervienne la force coërcitive de l'Etat, on y recourra avec confiance et hardiesse. On requerra de la science d'incessants perfectionnements dans la technique des moyens de travail et d'organisation, en faisant toujours davantage du « temps » la chose digne par excellence d'être désirée et épargnée, la vraie Valeur dans l'œuvre de production.

Tout en équipant ainsi les individus et les groupes pour la lutte inévitable et bienfaisante, la tendance vers le meilleur rendement humain prépare entre tous l'entente et la paix, dans la mesure même où elle favorise l'expansion naturelle de toutes les facultés et de toutes les ambitions légitimes. En jetant une lumière crue sur les situations sociales, elle empêche que l'on entretienne, de façon durable, la haine barbare entre les hommes et entre les classes. Pour reprendre le mâle langage du Président Roosevelt (1), *« très énergiquement, chacun de nous a besoin de se lever » pour ses propres droits ; tous les hommes et tous » les groupes d'hommes sont tenus de conserver » le respect d'eux-mêmes; ce respect, ils doivent » le réclamer aussi d'autrui, en veillant à ce qu'il » ne leur soit fait aucun tort et à ce qu'il leur » soit assuré la plus grande liberté de pensée et » d'action. Mais nourrir de la haine contre les » autres, c'est un sûr moyen à la longue de se nuire*

(1) Dans *La Vie intense,* page 288.

» *infiniment plus à soi-même qu'à ceux que l'on* » *hait* ».

« **Un citoyen sain dans la cité saine** », *telle serait, appliquée à la politique sociale, la forme productiviste de l'antique maxime de régénération individuelle. La faire connaître, aimer et pratiquer, surtout en ce qu'elle peut avoir de fécond pour la grandeur de la patrie belge, tel sera le programme des* **Actualités sociales**.

E. WAXWEILER.

Ce que l'armée peut être pour la nation

PAR

LE LIEUTENANT ADJOINT D'ÉTAT-MAJOR A. FASTREZ

MISCH & THRON
ÉDITEURS
BRUXELLES
68, Rue Royale, 68
LEIPZIG
10, Hospitalstrasse, 10
Dépôt exclusif pour la France :
CHEVALIER & RIVIÈRE
30, rue Jacob, PARIS
1907

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

M. E. Solvay, le fondateur de l'Institut de sociologie, parlant du perfectionnement des milieux sociaux, s'exprime comme suit (1) : « Un grand fait, que nous considérons comme absolument général, domine, à notre avis, tous les phénomènes organiques et sociaux : c'est la tendance des organismes et des sociétés normales vers le rendement énergétique maximum..... L'organisme humain naît, se développe, vit dans un milieu qui lui est imposé; son existence s'y trouve soumise à des conditions

(1) E. Solvay. *Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physio- et psycho-sociologique.*

générales inéluctables, plus ou moins favorables, qui tiennent à la situation géographique, aux richesses naturelles du sol et du sous-sol, au climat du milieu considéré. C'est, en premier lieu, de l'amélioration, c'est-à-dire d'une meilleure appropriation de ce milieu au profit de tous, et d'une utilisation meilleure de ses matériaux, que dépendra l'augmentation du rendement physio-énergétique de l'homme moyen. Mais il faudra également faire en sorte que les énergies individuelles, intellectuelles et morales des hommes composant le milieu social soient utilisées de plus en plus complètement au point de vue collectif ».

Il faut donc améliorer sans cesse le milieu social, et pour cela, il faut améliorer l'homme moyen au double point de vue de son développement physique et de sa capacité intellectuelle : il faut travailler à élever le coëfficient de « socio-utilisabilité » de l'individu. Pour atteindre ce résultat, il est moins nécessaire, dit M. Solvay, de rejeter les principes d'action fondamentaux qui régissent les sociétés humaines les plus civi-

lisées, que de perfectionner, aussi complètement que possible, l'application qui en est faite aujourd'hui.

La question militaire se place au premier plan parmi les problèmes qui se rattachent à l'amélioration des rendements énergétiques et sociaux.

L'armée ne doit pas être seulement considérée à part, comme une réunion d'hommes destinée à repousser l'ennemi extérieur, mais on doit aussi la considérer sous un point de vue social, comme un groupement par lequel passe la partie masculine de la population, en s'y inculquant les sentiments du devoir, de la discipline et du patriotisme. Dans l'armée doivent s'extérioriser et se concentrer les sentiments d'honneur et de dignité nationale, et ce groupement réagit à son tour, au moyen de réflexes directs et indirects, par l'exemple de ses membres, sur la nation entière, en y maintenant, en y développant des sentiments semblables.

L'armée a d'ailleurs aussi son rôle écono-

mique; mais ce rôle n'a guère été étudié jusqu'ici, car les historiens se sont toujours plutôt attachés à mettre en évidence son rôle politique. Si l'on voulait faire une étude historique dans laquelle on s'attacherait à mettre en relief l'influence du facteur militaire dans l'évolution économique des peuples, on serait souvent frappé de l'importance du rôle que ce facteur a joué dans les phénomènes économiques de tous les ordres. Cette thèse a besoin de quelques preuves immédiates.

L'histoire de Rome en fourmille; choisissons-y, entre bien d'autres, quelques exemples saillants, que nous nous contenterons de citer.

La grande réforme foncière de Servius, c'est-à-dire l'extension du droit de propriété individuelle aux terres labourables de la gens, et l'introduction du régime de la petite propriété foncière, avec indépendance économique des propriétaires, eut pour cause une réorganisation du recrutement militaire.

L'établissement de la solde, lors du siège de Véies, entraîna une réforme financière; on

établit *l'aerarium,* impôt payé par les tribus; puis, quand cet impôt devint insuffisant, on créa le *tributum,* qui frappa tous les citoyens proportionnellement à la fortune de chacun.

Des nécessités militaires conduisirent les généraux romains à frapper des monnaies d'or, à une époque où ce métal ne circulait encore qu'en barres.

La colonisation romaine eut pour point de départ l'établissement de colonies militaires (occupation de villes conquises) et fut puissamment aidée plus tard par la création d'autres colonies militaires, avec distribution de terres pour servir d'appât au rengagement de vétérans.

L'influence économique de l'ordre équestre eut pour cause profonde l'organisation militaire de cet ordre.

L'histoire de la féodalité fournirait aussi beaucoup d'exemples. En grandes lignes : l'infériorité des moyens d'attaque vis-à-vis des moyens de défense a permis l'établissement de la féodalité, avec son régime économique

spécial; comme plus tard la découverte de la poudre et l'emploi de l'artillerie, rendant l'attaque supérieure à la défense, permirent la reconstitution des nationalités avec un régime économique tout différent.

On pourrait ainsi venir jusqu'à nous, car cette influence de la technique militaire sur les phénomènes économiques n'a pas disparu. On peut dire, en effet, que la fabrication des armes de guerre a fortement contribué au progrès mécanique, et un exemple suffira pour le prouver. La fabrication de notre fusil actuel, à Herstal, a nécessité l'emploi de machines-outils, inconnues chez nous avant cette époque, et le dressage d'un personnel habitué a cet outillage perfectionné : c'est à Herstal qu'ont été recrutés les chefs les plus capables de l'industrie mécanique belge; l'outillage de la fabrique nationale a servi de modèle pour d'autres industries, il a inspiré d'autres outillages, et les usines belges les plus en progrès actuellement, celles qui emploient les méthodes de travail les plus avancées, n'ont fait qu'adapter à leur fabri-

cation les méthodes qui avaient fait la prospérité de notre fabrique nationale d'armes (1).

***

Le rôle immédiat de l'armée est de servir d'organe de protection et de défense pour la nation qui l'a constituée. Il faut qu'elle puisse donner, dans ce rôle, son rendement maximum. Que faut-il pour que ce rendement maximum puisse être atteint?

L'organe de protection qu'est l'armée n'est-il que cela; n'est-il pas, ne peut-il être davantage un organe générateur de force sociale et économique?

Voilà les questions que nous examinerons.

A une époque où la tendance à la paix se manifeste de plus en plus, où les hommes

---

(1) Notamment la fabrication en série, permise par l'emploi de machines-outils perfectionnées. Nos usines de construction de bicyclettes, d'automobiles et même de machines-outils ont été établies grâce à l'exemple donné par Herstal.

cherchent de plus en plus à résoudre les conflits internationaux par d'autres moyens que le recours à la force, on est porté à considérer l'armée comme un groupement parasite, qui absorbe et ne rend pas, qui consomme et ne produit pas.

Précisément parce que le rôle de défenseur du pays est non plus considéré comme un honneur et un droit, comme dans les sociétés antiques; ou comme un avantage, comme au moyen âge et aux époques qui suivirent, mais comme un devoir, ou plutôt comme un impôt, une corvée pénible, on demande que cet impôt soit le moins onéreux possible, que le temps de service soit le moins long possible. De là, la recherche des moyens propres à diminuer de plus en plus le temps de service.

Cette question préoccupe tout le monde, et les chefs militaires eux-mêmes, qui se rendent compte des tendances sociales, auxquelles ils obéissent d'ailleurs comme tous les autres citoyens. Ils appartiennent non plus à une caste, mais à leur temps. S'ils s'opposent à une dimi-

nution forte et brusque du temps de service, c'est qu'ils sentent que le moment n'est pas venu, c'est qu'ils craignent que l'armée ne reste plus capable de jouer son rôle si les nécessités la forçaient à agir, et on ne peut les blâmer de chercher à maintenir le groupement dont ils font partie, qu'ils auront à diriger, capable d'un rendement suffisant.

Ne se rendant pas un compte exact des nécessités de l'instruction militaire, les publicistes qui ont étudié la question de la diminution du temps de service trouvent volontiers que ce temps de service est trop long, d'autant plus que des physiologistes, étudiant les conditions de l'entraînement et appliquant les lois déjà découvertes à l'entraînement militaire, ont essayé de démontrer que cet entraînement pouvait être obtenu en une durée de temps moindre, et que par conséquent on pouvait diminuer la durée du temps de service.

« Si la science pouvait, dit Mlle Joteyko, par des lois rigoureuses, démontrer qu'il est possible, utile et même indispensable de réduire la durée

du service militaire, ces conséquences devraient s'imposer fatalement à la législation de tous les pays. Il en résulterait un double avantage : diminution de la vie de caserne, qui prive le pays de ses meilleurs sujets, et diminution notable des charges militaires » (1).

C'est cette démonstration que M[lle] JOTEYKO recherche dans son ouvrage récent *Entraînement et fatigue au point de vue militaire,* l'un des premiers, dit RICHET dans la préface, qui aient abordé les problèmes sociologiques, ceux qui relèvent de la politique actuelle, vivante, par leur côté physiologique.

Cet ouvrage pose nettement la question de la réduction du temps de service par l'application, à l'instruction du soldat, des lois de l'entraînement physiologique, et il conclut non seulement à la possibilité, mais à la nécessité de cette réduction. Malheureusement, ces con-

---

(1) J. JOTEYKO. *Entraînement et fatigue au point de vue militaire*, p. 97.

clusions ne peuvent frapper que les esprits non avertis, car il y a une lacune grave dans l'argumentation de l'auteur.

Certes, si l'éducation du soldat se bornait au seul entraînement physiologique, la connaissance des lois de l'entraînement et leur application rationnelle à l'instruction militaire permettraient de diminuer très sensiblement la durée du temps de service. Mais l'entraînement physiologique n'entre que pour une part dans l'éducation du soldat; l'entraînement professionnel a aussi sa part, et l'entraînement psychologique, une plus grande part encore. Sans doute, les qualités psychiques ne s'acquièrent pas uniquement par un dressage moral et par l'effet de la suggestion; elles naissent aussi en partie grâce à l'entraînement physique, qui n'est autre que l'éducation donnée aux centres psychomoteurs de l'homme. Cependant il faut bien reconnaître que la quantité dont seront développées les facultés psychiques par suite d'un meilleur entraînement physiologique sera peu considérable. Il reste à démontrer d'ailleurs que

ces qualités psychiques acquises perdurent, alors que se perdent les effets de l'entraînement physiologique. Il importe de ne pas oublier que les forces psychologiques doivent se manifester sur le champ de bataille, là où apparaîtront une minorité de soldats encore sous les drapeaux au moment de la déclaration de guerre, donc en « forme » physiologique, et une grande majorité de soldats réservistes ayant depuis longtemps perdu les qualités de l'entraînement, donc les qualités psychiques qui en étaient la résultante.

Pour nous, ce qui restera des facultés psychiques en temps de guerre sera tout ce qui aura été appris par le dressage moral, et celui-ci apparaît, à ce point de vue spécial de la récupération de la « forme », plus important que l'entraînement physiologique du temps de paix, puisqu'il aide au retour plus rapide à l'entraînement perdu, dans un moment où les influences psychiques déprimantes, les actions neurasthénisantes seraient plus grandes que jamais, si elles n'étaient combattues et si possible vaincues

par les qualités psychiques acquises par le dressage moral du temps de paix.

La question doit être nettement établie : l'armée est un groupement social dont il faut obtenir le rendement maximum. Ce rendement est la résultante du rendement maximum individuel de chaque unité. Celui-ci est donné quand le soldat est devenu le « combattant normal », tel que les nécessités de la lutte moderne le demandent ; c'est-à-dire, pouvant fournir un maximum d'énergie physiologique et un maximum d'énergie psychologique, celle-ci étant plus nécessaire que celle-là, à tel point que l'énergie physique ne joue plus qu'un rôle secondaire sur le champ de bataille, à côté de celui qu'y doit jouer et jouera l'énergie psychique.

Le développement des qualités psychologiques doit donc, dans la conception moderne de l'instruction militaire, faire l'objet des préoccupations des éducateurs, sans rien prendre pour cela au temps qu'il faut consacrer à l'entraînement à la fois physiologique et professionnel.

Dans l'état intellectuel et moral actuel des recrues, il faudrait de longs efforts pour donner le dressage moral désirable. Le temps que l'on pourrait gagner dans le dressage « mécanique » serait précieux : on le consacrerait, sans en rien perdre, au dressage moral, que l'on ne saurait obtenir aussi complet qu'on le voudrait avec la durée actuelle du temps de service.

Donc, dans les circonstances actuelles, l'application rationnelle des lois de l'entraînement physiologique ne pourrait, en aucune manière, diminuer le temps de service, et aucun physiologiste n'est autorisé à conclure, de ses études sur l'entraînement physiologique au point de vue militaire, que la durée de cet entraînement servira en quelque sorte de mesure à la durée du maintien des soldats sous les armes.

Dans la préface de l'ouvrage *Entraînement et fatigue au point de vue militaire*, RICHET écrit : « Si on parvenait à démontrer que tout entraînement admet une limite; *que cette limite est atteinte au bout de six mois ou un an*, et qu'il

est très difficile de la dépasser, de sorte qu'un soldat d'un an est aussi bon soldat, au point de vue physiologique et au point de vue professionnel, qu'un soldat de trois ans, alors toute raison d'être pour une longue durée de service militaire aurait aussitôt disparu... Est-on meilleur soldat au bout de trois ans qu'au bout d'un an? Or, sur ce point précis, *il paraît bien que les faits cités par J. Joteyko sont démonstratifs...* » Et RICHET termine par cette phrase : « Si ce petit livre *avait pu* fournir la démonstration de ce grand fait, il aurait rendu, à toutes les nations qui ployent sous l'atroce fardeau d'un service militaire exagéré, un inappréciable service ».

Le ton dubitatif de cette fin de préface convient, car, hélas! cette démonstration n'est pas faite, pour cette raison déjà indiquée que l'entraînement physiologique seul fait l'objet des préoccupations de Mlle JOTEYKO, qu'elle écarte donc déjà une grande partie de l'entraînement professionnel proprement dit et qu'elle ne tient pas compte de la plus grande importance qu'il faut donner à l'éducation psychologique. Les

conclusions de cet auteur ont le tort d'être trop générales, étant donné qu'il n'a étudié qu'un petit côté du problème du dressage du soldat; elles ont l'inconvénient de fausser les idées des personnes non prévenues, sur les nécessités de l'éducation du combattant moderne.

Ces conclusions seraient peut-être acceptables si nous étions encore à l'époque où les armées manœuvraient toujours en formations denses, fortement encadrées pour activer la surveillance, déjà obtenue dans les masses par l'auto-surveillance de chacun par tous, et où le plus puissant propulseur était la crainte du châtiment. A cette époque, l'objectif décisif était la conquête des places fortes et l'on cherchait à obtenir la victoire, non en battant l'ennemi sur le champ de bataille, mais en manœuvrant de manière à le forcer à la retraite en le coupant de ses lignes de communication, sans lesquelles il ne pouvait subsister, le service de ravitaillement reposant sur des magasins laborieusement établis sur les derrières de chaque armée. On considérait la bataille

comme un pis-aller et c'est alors qu'on pouvait dire avec raison : « La victoire est dans les jambes des soldats ». Il n'en est plus de même aujourd'hui, où l'objectif décisif est l'armée ennemie elle-même, que l'on cherche à vaincre sur le champ de bataille en faisant l'usage le plus complet possible des puissants moyens de destruction que la science a mis au service de la guerre.

Il importe donc d'établir quelle est, dans la préparation du soldat apte à la lutte moderne, la part qui est réservée à l'entraînement physiologique. Il sera alors possible de juger si la connaissance et l'application raisonnée des lois de cet entraînement pourront diminuer la durée du temps de service. Certes, l'emploi des méthodes scientifiques au dressage mécanique du soldat produira d'excellents résultats, — on ne saurait trop encourager leur étude, — mais la délimitation de la sphère d'application de ces méthodes montrera que leur action utile se manifestera non par un accroissement de rapidité dans l'instruction du soldat, mais dans le

sens d'une meilleure utilisation des efforts, dans un accroissement du rendement physio-énergétique, sans que l'on puisse dire que la durée du service militaire est ce que dure l'entraînement physiologique, qu'il est inutile et par conséquent mauvais d'aller au delà.

A. FASTREZ.

Août 1906.

CHAPITRE I

Sphère d'application des lois de l'entraînement physiologique

Le but de l'enseignement militaire est la préparation à la guerre; c'est alors que seront mises en œuvre toutes les qualités acquises par le dressage du temps de paix. Or, nous l'avons déjà dit, au moment où la guerre sera déclarée, quand la mobilisation appellera aux armes tous les citoyens inscrits sur les contrôles, les classes présentes sous les drapeaux se verront pour ainsi dire noyées dans les nombreux contingents rappelés pour porter les unités à leurs effectifs de guerre. Puisque les qualités physiques acquises par l'entraînement se perdent par le

repos, il n'y aura plus en « forme » que les hommes présents sous les armes, et peut-être ceux de la classe la plus récemment congédiée, si la mobilisation a lieu peu après leur libération.

Sans doute, les qualités de l'entraînement se retrouvent plus vite quand elles ont été précédemment une fois acquises; mais il n'est pas démontré que si cela est vrai pour un certain repos, il en est toujours ainsi pour un repos prolongé pendant plusieurs années. Pour être précis, on peut se demander si le soldat qui, bien entraîné à la marche, a su parcourir 25 kilomètres sans grande fatigue, pourra donner un même parcours dans les mêmes conditions, après un an de congé. Si non, reprendra-t-il la « forme » après une période d'entraînement plus courte que pour la première acquisition? Cela étant, en sera-t-il encore de même après deux ans, trois ans? Ne se retrouvera-t-il pas à ce moment dans le même état que celui qui n'a jamais été entraîné?

Il est probable que la « forme » ne se récupèrera par un rapide entraînement que si le repos a été peu prolongé, et que peu de réservistes, — ceux de la plus jeune classe congédiée

peut-être, — auront conservé les qualités d'entraînement qu'ils avaient au moment de leur départ du régiment (1).

Ce qui restera acquis, c'est le développement physique des muscles et de tout l'organisme, — tout ce qu'une bonne gymnastique donne, — par l'exercice, le régime d'alimentation, la pratique de l'hygiène. La bonne méthode physiologique aura formé des individus plus forts, plus résistants, plus aptes à la guerre comme tels évidemment, mais qui conserveront ce que les circonstances leur permettront de conserver de ce capital-santé qu'ils possédaient lors de leur envoi en congé. A ce point de vue, l'armée aura été une meilleure école de gymnastique que toute autre, et c'est à ce titre seul que les physiologistes auront raison d'intervenir dans la question du dressage militaire.

Il ne s'agit pas d'un sport où l'on cherche la mise « en forme » et le maintien de cet état, malgré certains repos calculés de manière à

(1) D'après Kolb, les qualités de l'entraînement se perdent au bout du même temps qui a été nécessaire pour les acquérir.

ne pas perdre les qualités de l'entraînement. Envisagé de cette manière, l'entraînement physique militaire devrait être repris de période en période pendant tout le temps que les réservistes resteraient susceptibles de rappel en temps de guerre : « Il ne suffit pas d'acquérir les qualités de l'entraînement, dit Mlle JOTEYKO, il faut encore savoir les conserver intactes pour pouvoir s'en servir au moment voulu ». Aussi LEITENSTORFER, médecin militaire allemand, conseille de pratiquer dans l'armée l'entraînement périodique, consistant en des périodes d'exercices et des périodes de repos (1). Il n'envisage que le maintien de l'entraînement pendant le séjour des soldats sous les drapeaux; mais il est évident que l'idéal serait de maintenir aussi la « forme » chez les soldats congédiés, par des rappels successifs, et dans ce cas les charges militaires seraient bien plus lourdes qu'aujourd'hui, et les physiologistes arriveraient à un résultat tout autre, on le voit, que celui qu'ils désirent.

L'erreur vient de ce que MOSSO, J. DE BLOCH, JOTEYKO, qui ont écrit sur la matière, n'ont pas

---

(1) Cité par J. JOTEYKO, *Entraînement et fatigue*, p. 79.

la conception nette de ce qu'est et doit être l'armée. Toute leur théorie repose sur ce problème : au bout de combien de temps s'acquièrent les qualités suprêmes de l'entraînement physiologique, — en l'espèce, — de l'entraînement physiologique militaire? Ce temps réglera la durée du temps de service.

C'est si bien cela, que RICHET écrit : « En comparant l'entraînement militaire avec l'entraînement aux sports, aux jeux et aux exercices physiques, cette vérité (1) deviendra plus évidente encore. L'habileté qu'on acquiert par l'exercice à un jeu quelconque, qu'il s'agisse de billard, des échecs, de la bicyclette, de la natation, est progressive; mais elle atteint, au bout d'un certain temps, un maximum qui n'est que lentement et difficilement dépassé. Pour emprunter à la physiologie sa langue, je dirais que

---

(1) Pour RICHET (préface de l'ouvrage de J. JOTEYKO, p. 22), le temps de service ne pourra être *de 3 ou de 6 mois* (!) que si le matériel est excellent, si les cadres d'officiers et de sous-officiers sont bons, si une pensée patriotique soutient le moral des hommes. Il se rend compte que l'entraînement physique n'est pas suffisant, que lui seul ne peut déterminer le temps de service. La préface corrige l'ouvrage.

la courbe de cette habileté, acquise par l'exercice et l'entraînement, a la forme d'une parabole..... On voit ainsi tout de suite que, pendant les trois premiers mois, les progrès ont été considérables; pendant les trois mois suivants, un peu moindres, mais notables encore; alors que, passé ce temps, il n'y a presque plus de progression. C'est à peine si en six mois, en un an de travail et de peine, on gagne un peu plus de dextérité ou de souplesse.

» Assurément, lorsqu'il s'agit de devenir plus fort que tous les compétiteurs, soit au tennis, soit au football, soit à l'escrime, il n'est pas indifférent d'acquérir cette plus grande dextérité : si faible que soit la progression parabolique, elle n'en est pas moins réelle; et c'est seulement par des exercices prolongés que se peut conquérir une supériorité éclatante. Mais telle n'est pas la nécessité pour les six cent mille soldats qu'il faut mettre en ligne, au jour de la bataille. Il ne s'agit pas d'avoir des marcheurs pouvant gagner des prix à la course, ou des tireurs capables de mettre le maximum des balles dans la cible, il suffit d'avoir de bons marcheurs, de bons tireurs, des hommes connaissant bien le maniement du fusil, des

citoyens animés d'un vrai esprit patriotique et militaire (1). A quoi bon alors ce supplément d'entraînement....? L'entraînement, comme toutes les fonctions physiologiques, comporte une limite qu'il est dangereux de dépasser. Nombre d'athlètes, s'ils viennent à être atteints par une infection aiguë accidentelle, meurent rapidement, étant incapables de résistance..... *L'entraînement militaire peut s'obtenir en six mois ou un an, donc un entraînement plus prolongé est inutile et par conséquent mauvais.* »

Si nous avons reproduit cette longue citation, c'est pour établir nettement l'erreur dans laquelle versent les physiologistes qui ont étudié la question de l'entraînement au point de vue militaire. Ils se sont trop occupés du point de vue sportif.

Quant aux qualités psychiques que l'entraînement sportif donne, il est bon de ne pas oublier qu'il existe une différence entre celles qui sont dues à l'entraînement physique et celles qui sont acquises par le dressage et par l'effet de la suggestion. Sans doute, l'exercice sportif habitue au danger : il contribue certaine-

---

(1) Voir note de la page 23.

ment beaucoup à créer cette sorte de courage fait d'indifférence devant le péril, celui que possédaient surtout les peuples primitifs et que l'homme civilisé perd de plus en plus; nous pourrions appeler cela du courage *passif.* Pour le soldat, il donnerait la « persévérance » dans le combat. Mais ce qui est plus nécessaire dans la bataille moderne, c'est le courage *actif,* né d'un état d'âme, d'un sentiment : amour de la patrie, désir de la gloire, enthousiasmes de toute nature; il donne la hardiesse, l'élan, la volonté de vaincre. Il n'y a pas une nation où les sports soient plus en honneur qu'en Angleterre. Les officiers surtout s'adonnent à la vie sportive, et la guerre du Transvaal a mis en relief chez eux ce courage fait de mépris du danger, qui les a portés à faire leur devoir passivement, avec honneur. Il ne nous paraît pas qu'ils aient montré ce courage actif, cette volonté de vaincre à tout prix, qui se communique des officiers aux troupes et donne l'enthousiasme, l'élan, la vie; cette hardiesse qui donne l'initiative et fait que le chef n'hésite pas à engager sa responsabilité.

En somme, quelles seraient les branches du programme d'instruction militaire qui pourraient

être ainsi assimilées aux sports? Le tir et la marche (1). On ne peut compter la gymnastique, qui reste branche accessoire; elle n'a pour but que de fortifier, d'assouplir; elle sert d'appoint aux exercices militaires.

Pour le tir, Mosso prétend qu'un mois d'apprentissage suffit; après ce temps, on est tireur ou on ne l'est jamais : cette opinion sera discutée plus loin.

Pour ce qui est de la marche, l'étape normale admise en Belgique est de 22 k^m 5; d'ordinaire on ne demande guère plus au soldat : ce n'est que dans des cas exceptionnels que des étapes sensiblement plus longues sont accomplies, et rarement elles sont telles qu'elles excèdent la force moyenne des marcheurs. Ce n'est qu'à la guerre qu'il faudra peut-être souvent exécuter des marches forcées, des étapes très longues; mais les réservistes, en majorité dans les unités, n'auront plus l'entraînement, encore moins la « forme », qui permet le rendement maximum.

---

(1) L'équitation est écartée, car on envisage ici la grande masse de l'armée, l'infanterie. C'est pour cela aussi que la question des cyclistes militaires n'est pas examinée.

Il faudra, pour soutenir le soldat dans ces épreuves, d'autres qualités que celles de l'entraînement physiologique, d'ailleurs absentes chez la plupart, et l'on peut même dire que l'on doit exercer les soldats aux efforts physiques moins pour y habituer le corps que l'esprit.

A quoi exactement s'appliquent alors toutes les théories concernant les lois de l'entraînement physiologique, capables de diminuer, par leur application judicieuse, la durée du temps de service? On ne le voit pas trop.

Il y a confusion, dans l'esprit de beaucoup, entre « entraînement physiologique militaire » et « entraînement militaire ». Et notamment RICHET fait cette confusion en disant : « L'entraînement militaire peut s'obtenir en six mois ou un an... » Le premier n'est qu'une partie du second. L'entraînement physiologique a pour but d'augmenter les forces physiques de l'homme sans en faire pour cela un soldat. Une note ministérielle (France), du 30 mai 1895, règle comme suit les conditions de l'entraînement physiologique : « Connaître le degré de résistance du soldat pour ne jamais aller au delà; entretenir et développer ses forces par une série d'exercices variés et appropriés; savoir le faire

reposer à temps; arrêter les efforts quand une circonstance par trop défavorable intervient; les reprendre dès qu'on le peut; amener ainsi l'homme, sans secousse et presque à son insu, à son maximum de souplesse et de vigueur... » C'est nettement délimiter la sphère d'application des lois de l'entraînement physiologique.

Les physiologistes font, de la partie purement mécanique de l'éducation militaire, la partie importante, le fond de cette éducation. Le restant, s'ils s'en préoccupent, leur paraît accessoire : savoir marcher et tirer, tout est là. « Il suffit, dit Richet, d'avoir de bons marcheurs, de bons tireurs, des hommes connaissant bien le maniement du fusil... »

Et pourtant ce n'est pas encore cela qui fait le soldat; la marche et le tir ne sont que deux branches d'un programme d'enseignement professionnel très chargé. Et après l'enseignement professionnel technique, il y a le dressage moral, l'éducation psychique, plus importante encore que l'éducation physiologique et professionnelle. Mais alors? Le rôle du physiologiste est plutôt restreint : il aide l'éducateur technique, — et peut-être l'éducateur moral,

dans la limite où les qualités psychiques peuvent naître de l'entraînement physique.

L'application des lois physiologiques à l'instruction militaire permettra d'améliorer les méthodes de gymnastique, de mieux profiter du temps consacré à ces exercices et d'obtenir un meilleur résultat.

La connaissance de ces lois donnera aux chefs le moyen de mieux régler la durée et la longueur des marches dans certaines circonstances; elle déterminera les meilleures règles d'hygiène; elle aura son effet sur la détermination du régime d'alimentation, la façon de s'habiller, le port du sac, etc., etc.

En un mot, la physiologie s'occupera de la santé du soldat; elle soignera les corps, elle luttera contre les dépressions physiques, les maladies; elle permettra aux troupes de maintenir plus longtemps leurs effectifs nombreux et en bon état; mais elle ne permettra pas de diminuer la durée du temps de service, car il ne s'agit pas, il faut le répéter, de suprême entraînement, de « mise en forme »! L'hyperentraînement n'est pas à craindre dans l'instruction générale, ni dans l'instruction professionnelle, ni dans l'éducation des facultés psychiques; la fatigue

proviendrait d'un enseignement trop rapide, donc en un temps trop court, donc par une trop faible durée du temps de service, rien de ce qui se trouve au programme d'instruction n'étant de trop actuellement, rien ne pouvant en être retranché, au contraire.

Ce que les physiologistes peuvent demander, c'est que les officiers, ayant à commander, faire mouvoir, exercer, entraîner physiologiquement, nourrir, vêtir, loger des hommes, connaissent l'homme physique, comme les psychologistes et les sociologistes demanderont que les officiers, ayant à former, éduquer, diriger, entraîner, dompter ou déchaîner des volontés, des cœurs et des âmes, connaissent l'homme psychique, l'homme social.

CHAPITRE II

La physiologie dans l'instruction des recrues

§ 1. — LA RECRUE

Voici vingt ou trente jeunes gens alignés à l'exercice. Autant d'hommes, autant de caractères différents. Parmi ces jeunes gens, il n'en est peut-être pas deux qu'il faille conduire de la même façon. Ils n'ont pas la même origine : l'un vient des Ardennes, un second de la Campine, un troisième du Hainaut industriel, un quatrième est un ouvrier de la grande ville. Chacun a puisé dans son sol, dans son milieu, dans ses ascendants, une constitution, des habitudes, un genre de vie qui lui est propre. L'éducation et l'instruction ont diversement travaillé ces cerveaux : les

pensées du citadin ne sont pas celles du villageois; la mentalité du paysan campinois n'a peut-être que peu de points communs avec celle du mineur borain. De contrée à contrée, l'homme diffère; dans une même contrée, il diffère aussi de classe à classe, de profession à profession, et au sein d'une même classe se marquent les particularités résultant du degré d'intelligence des individus. Chacun de ces jeunes gens est un produit, une résultante; chacun prolonge ici la trame qu'il a tissée avant d'entrer à la caserne et chacun représente donc des tendances à lui propres.

Reportons-nous au jour du tirage au sort : voilà un fait d'hier, une circonstance de la vie qui leur fut commune à tous, et cependant ces gens du peuple, en présence d'un événement qui se présentait à eux dans des circonstances qu'on pourrait croire analogues, ont éprouvé des sentiments très variés et réagi par des actes très différents.

Pour l'un, touché par la propagande antimilitariste, ayant rapporté des meetings houleux quelques lieux-communs qui lui ont paru des axiomes de bon sens, la caserne est l'ennemie; l'officier n'est pas loin de représenter l'instru-

ment d'oppression au moyen duquel les forts pèsent sur les faibles. Non dénué d'intelligence, adroit de ses mains, prompt dans ses pensées comme dans ses mouvements, ce garçon de vingt ans peut devenir un bon ou un très mauvais soldat, selon la façon dont le sergent ou l'officier vont lui parler, le commander. Il est sorti du tirage au sort révolté, il est venu à la caserne de mauvaise grâce. Il est défiant au début, parle peu, observe. Il « tâte » le milieu qu'on lui avait montré sous un mauvais jour : il n'est pas souple à l'adaptation à ce milieu. Il a la nostalgie, il souffre réellement pendant les premiers temps, et c'est pendant cette période du début que les circonstances décideront de ce qu'il deviendra. Il est souvent vaincu par le « bon garçonnisme » des gradés; il s'adapte, et c'est alors le joyeux soldat, pas très respectueux toujours pour les chefs de rang inférieur qu'il coudoie sans cesse, porté plutôt à une familiarité excessive; mais bon soldat quand même. Ou bien il ne s'adaptera pas : ses chefs, à leur insu, lui auront déplu, ils auront excité sa rancune; la discipline lui sera insupportable et il se rangera parmi les sujets rétifs, rebelles, indisciplinés, qui ont, pour employer l'expres-

sion de M. Waxweiler (1), *l'impulsion catéthique,* la tendance à l'opposition.

A côté de lui, tel fils du petit cultivateur wallon est calme et craintif. Il ne se demande pas de quel droit l'officier le commande : le fait brutal est là et cela lui suffit. On lui a recommandé d'obéir, de « faire de bon service », et il est rempli des meilleures intentions. Le tirage au sort fut pour lui un événement sans surprise, qu'il accueillit avec la résignation des âmes simples. Il aura, à l'inverse de l'impulsion catéthique, *l'impulsion palinéthique,* la tendance au panurgisme; il se modèlera volontiers sur les autres; il fera le « bon soldat » dans l'acceptation ordinaire du terme, exécutant de bonne grâce tout ce qu'on lui demandera, apportant tous ses soins à bien faire et toujours avec calme.

Puis, voici un paysan flamand illettré, rude et fort, habitué des rixes où l'on joue du couteau. Le tirage au sort, pour lui, fut une fête, où tous ses instincts d'être fruste se réveillèrent : il y eut des beuveries et des batailles. Cet homme est rude aux autres, mais

---

(1) E. Waxweiler. *E quisse d'une sociologie.*

il a pour excuse d'être rude à lui-même; il est d'une famille nombreuse et misérable. Jamais personne peut-être n'a tenté de défricher ce crâne embroussaillé et têtu, d'y faire pénétrer systématiquement des idées. Il restera le plus souvent rude, volontiers querelleur, tantôt bon, tantôt mauvais, un peu « mixte », assez indifférent aux bonnes paroles. Il sait se dévouer ou se dérober. Il est impulsif, bon pour les coups de force.

Coudoyant cet être énergique mais encore un peu sauvage, voici un enfant de la grande ville. Il fut ouvrier dans un atelier. Déjà il est plié à la discipline, inséparable du travail en commun bien organisé; il a été accoutumé à travailler sous les ordres d'un chef; il fut déjà un rouage conscient dans un ensemble. Autour de lui, ce fut toujours le mouvement; il s'intéresse à l'existence du corps social, parce qu'il y fut mêlé de près; il connaît et apprécie toute la valeur de l'instruction et il recherche toute occasion de se perfectionner, de s'améliorer, de s'équiper pour la lutte pour la vie. Son mauvais numéro lui a donné l'occasion de trouver des loisirs : il tâchera d'en profiter. C'est le futur gradé, dévoué et correct;

s'il reste simple soldat, il a néanmoins du prestige sur ses camarades. Il est d'ailleurs volontiers rieur, un peu « boute en train ». Il soutient le moral des autres dans les marches pénibles. Débrouillard, plein d'initiative, les tâches particulières lui plaisent. Il est sensible à l'éloge et s'applique à le mériter. C'est un élément précieux.

Le front bas, l'œil en-dessous, un autre jeune homme se tient à côté de lui. Celui-ci est perverti, faisant le mal pour le mal; c'est peut-être un ex-pensionnaire d'une maison de correction. Dans le centre industriel où il vivait, il ne comptait comme amis que des repris de justice, et les gens paisibles l'ont vu partir avec satisfaction, en se disant : « là, on le mâtera ». Les gens paisibles se sont trompés. Il est inadaptable, et la bonté comme la rigueur sont sans effet. Il glissera tout-à-coup dans la main du chef qui croira l'avoir ramené : il donnera beaucoup à certains moments, puis plus rien. Cet élément est heureusement rare.

Il y a aussi le volontaire à prime, dont l'esprit peut être excellent, cela se rencontre, mais qui le plus souvent est un dévoyé quelconque; il se range alors parmi les éléments médiocres.

Il y a le fils de commerçants aisés, qui a voulu « marcher », parce qu'il aime l'armée. Il est très sensible aux bons procédés. C'est un élément de tout premier ordre, cela va de soi.

On trouve aussi l'enfant gâté, ayant essayé de tout avec un égal insuccès, et que son père a laissé partir à la caserne dans l'espoir d'une miraculeuse transformation. Il se rebute aisément; il est souvent indiscipliné, médiocre.

Il y a le petit employé d'usine, ou de maison de commerce, ou d'administration publique; rageur ou indifférent, révolté ou content; petit péroreur trouvant tout mauvais dans l'ordre établi, ou patriote sincère et plein de bon vouloir, voire d'enthousiasme.

Tous ces hommes sont confondus dans les mêmes rangs : bientôt ils marcheront au pas, ils manieront leurs fusils avec dextérité, et l'unité qu'ils formeront, en alignements réguliers, évoluera sur un bref commandement. Bientôt ils auront acquis la démarche militaire, ils feront ce petit nombre de gestes classiques qui, aux yeux des profanes, les sacrera troupiers. Grâce à la patience de leur instructeur et à l'émulation qui les animera, tous ces hommes, à l'exercice, seront mécaniquement semblables les uns aux

autres : ils partiront du pied gauche simultanément; porteront l'arme d'une épaule sur l'autre avec un ensemble parfait, et les culasses de leurs Mausers, maniées en cadence, auront les déclics réguliers des machines automatiques. Ils donneront aux spectateurs l'impression d'une unité forte, aux parties homogènes et régulièrement ordonnées.

Tant s'en faut cependant, car tout l'homme n'est pas dans les gestes. Les gestes ne sont que l'accessoire, la mentalité est tout, ou presque tout, et c'est bien ici le cas de distinguer ce que l'on voit de ce que l'on ne voit pas. Ce qu'on voit, ce sont des hommes qui effectuent des mouvements identiques; ce qu'on ne voit pas, c'est que ces hommes diffèrent par l'origine, l'hérédité, l'éducation, l'instruction, l'intelligence, le caractère, le tempérament (1), les aptitudes. Il

(1) Il y a des liens étroits entre le tempérament et le caractère. La question des différents tempéraments a donc une importance très grande au point de vue pratique dans l'éducation. Ni au point de vue de l'hygiène et de la thérapeutique, ni au point de vue de la pédagogie, les mêmes prescriptions ne peuvent s'appliquer indifféremment à tous les individus. Ainsi au point de vue d'une de ces qualités primordiales à faire acquérir au soldat, le sang-froid, l'éducateur

faudra pourtant fusionner, amalgamer, unifier tout cela; faire, en vue de la guerre, un tout moral autant que possible homogène : c'est la tâche de l'éducateur moral, du psychologue.

Le rôle du physiologiste s'exerce avant : il unifie au physique.

Là encore les différences sont grandes, quoique moins tranchées. Un peu plus ou un peu moins, chacun se rapproche de l'un ou l'autre des deux types principaux : le type ouvrier agricole, le type ouvrier d'usine, et sur ces deux types, le milieu, les conditions de vie ont marqué leur empreinte.

L'ouvrier agricole est généralement plus robuste; la poitrine est large, les muscles sont plus nourris et plus puissants; il a la physionomie saine des gens vivant au grand air. A priori, il paraît être appelé à former un soldat plus propre à la guerre que l'ouvrier industriel, parce qu'il a la résistance physique, parce que sa vie

---

militaire fera bien de noter que le tempérament actif ou énergique aide au sang-froid, alors qu'il en est autrement du tempérament passif, sensible. Le tempérament vigoureux résiste aux ravages de la crainte, rend réfractaire aux influences de la peur. Une nature sanguine résiste aussi mieux à la peur.

rustique et rude le rend plus insensible aux privations; mais il a ses tares professionnelles. A suivre son sillon, le cultivateur se voûte; il a le pas lent de la bête qu'il conduit au labour ou qui traîne son lourd chariot; son œil paisible a le calme des campagnes, des étendues monotones, et sa pensée s'harmonise avec ce silence, cette lenteur. Il a dans son être quelque chose de passif et d'inerte : il est le produit, la résultante d'un milieu où les forces de la nature, presque seules agissantes, lentes et méthodiques, laissent une bien faible place à l'initiative, à l'activité. La recrue arrivant de la campagne a quelque chose de lourd, de compassé, d'inhabile, — il y a un remoulage à faire.

L'ouvrier industriel est en général plus petit et plus faible physiquement, quoique plus éveillé, plus alerte. Il se fatigue plus vite, il offre notamment moins de résistance à la marche, et ses travaux habituels lui ont donné une plus grande nervosité. Voilà le coup d'œil d'ensemble. Mais si l'ouvrier agricole présente un type sensiblement uniforme, l'ouvrier industriel se diversifie quand on l'examine plus attentivement.

Il faut déjà distinguer l'ouvrier de la grande ville de l'ouvrier habitant encore les petites

agglomérations, en notant les constatations du Dr Houzé, relatives à l'influence de l'alimentation sur les habitants de la classe inférieure des villes modernes : ils présentent une taille moins élevée, des proportions transversales moins grandes, un poids au-dessous de la moyenne, un prognathisme plus accentué (1). D'autre part, chaque industrie marque, sur l'individu qu'elle emploie, son cachet propre, surtout si plusieurs générations se sont livrées à la même occupation. Tel genre de travail est plus débilitant que tel autre, il est des industries qui ruinent en peu de temps les plus solides constitutions.

A l'œil exercé, les tares indicatrices du métier n'échappent pas.

L'ouvrier des filatures est maigre, étroit partout; ses culottes pendent sur des jambes fluettes; il a le teint jaune et des yeux pâles dans des orbites bleuis et enfoncés.

Tel est, plus misérable encore, le facies des ouvriers des fabriques de ciment, et surtout des fabriques d'allumettes, des fabriques

(1) Houzé. *Les effets du régime artificiel sur le développement intellectuel*, p. 12.

de produits chimiques, et de toutes ces usines, mangeuses de vies humaines, qui prennent l'adolescent vigoureux et le rejettent vieillard, à 40 ans.

Le mineur est petit et malingre, il a les jambes courtes et arquées; tout marque chez lui la vie dans les profondeurs obscures, le manque d'hygiène dans la masure pauvre, l'alimentation insuffisante, à laquelle il s'est pourtant adapté, mais au prix d'une véritable déchéance physique. Son visage est meurtri de cicatrices noires et son masque sillonné et flétri porte l'empreinte de la misère atavique.

Heureusement, le jeune homme, à vingt ans, est loin d'être irrémédiablement taré physiquement; il a encore en lui de puissantes réserves, et la vigueur peut lui être rendue. Son ossature peut être consolidée, son organisme développé et rendu plus résistant. C'est un bonheur pour le pâle et chétif gamin de l'usine si le sort l'envoie à la caserne : il y viendra réparer ce que le travail prématuré avait déjà détruit; y achever son développement normal; y accumuler un fonds d'énergie physique qui lui permettra de mieux résister à l'avenir aux actions débi-

litantes d'un travail malsain, de conserver les apparences de la virilité à côté de ses contemporains moins heureux, déjà loques humaines.

a) Dégrossissage physique

Ce rapide examen de l'état physique de la recrue, au moment de son arrivée sous les drapeaux, montre que la tâche de l'éducateur physiologique ne sera pas si facile que cela pourrait paraître. Il y aura à unifier un ensemble assez disparate. Il faudra secouer des apathies physiques, nourrir et endurcir des muscles débilités, rouvrir des poitrines écrasées, revivifier des poumons affaiblis, donner du sang aux artères apauvries, — tout en évitant de fatiguer outre mesure, parmi ces hommes que le physiologiste « traite », le moins fort, le moins apte.

Il faut, en résumé, tout au début, rendre la classe de recrues « capable », physiquement, de recevoir l'instruction proprement dite.

Pendant cette période initiale surtout, la connaissance de la physiologie humaine est nécessaire, cela saute aux yeux, et c'est de cette connaissance que résultera la méthode d'éducation la meilleure. Nous disons « méthode », il

ne faut pas comprendre « règlement ». Les connaissances des officiers devraient être suffisantes pour qu'ils n'aient pas à se plier à un texte réglementaire, qui ne pourra donner que des indications générales.

Nous avons vu que de recrue à recrue il y a des différences physiologiques en raison de la grande diversité des éléments rassemblés dans la classe d'instruction. Chaque soldat, peut-on dire, doit faire l'objet d'un examen particulier, qui déterminera le « traitement » physiologique à lui appliquer (1) : il a dès déformations professionnelles ; tel muscle est atrophié, tel organe est particulièrement atteint... Une gymnastique appropriée permettra de renforcer le muscle affaibli ; de guérir, de stimuler, de développer l'organe malade.

(1) La recrue se trouvant transplantée dans un milieu tout différent de son milieu habituel, au point de vue du travail fourni, des conditions d'exécution de ce travail, du régime d'alimentation, il sera nécessaire de se préoccuper de cette question d'alimentation : la ration physiologique d'entretien doit être plus considérable pendant les mois de première instruction, d'autant plus que celle-ci a lieu pendant les mois les plus froids de l'année. Dans une circulaire du 28-9-1905, le Ministre de la Guerre, de France, attire l'attention sur la nécessité d'augmenter, pendant la première période d'instruction, la ration de viande et de pain.

Tous les rouages de la machine humaine sont solidaires; le perfectionnement de l'un d'eux ne peut être durable et réellement utile, au point de vue du rendement, que si les autres se perfectionnent simultanément (1). De là la nécessité de combiner et de varier judicieusement les exercices.

L'intervention du médecin sera utile, il devra même exercer une surveillance constante sur les recrues, au moins pendant toute la première période d'instruction. Il sera le conseiller de tous les jours, et il serait bon qu'il tînt, à cet effet, un dossier sanitaire pour chaque soldat : grâce à ce dossier, il pourra facilement connaître à chaque moment l'influence du travail sur l'amélioration physique de chaque recrue et avertir l'instructeur des ménagements qu'il y aurait éventuellement à prendre. Si dans le civil le médecin s'accoutume à ne considérer son intervention nécessaire que dans les cas graves, s'il n'est que guérisseur, si son rôle ne commence que lorsqu'il y a maladie, — et c'est un malheur pour la société que le corps médical

(1) Lire L. QUERTON. *L'augmentation du rendement de la machine humaine.*

soit organisé sur cette base, — le médecin militaire doit s'attacher à éviter l'arrivée de la maladie. Il a le temps et les moyens voulus pour exercer une médecine *préventive,* pour accumuler toutes les précautions nécessaires pour protéger la santé des hommes contre toutes les influences nuisibles : il faut qu'il soit moins médecin curateur que médecin hygiéniste, et, à ce titre, ce sera à lui qu'incombera le soin de donner de nombreuses conférences sur l'hygiène en général, la propreté corporelle; ce sera aussi à lui de mettre les jeunes soldats en garde contre les dangers des relations sexuelles. Dans des causeries plus familières, l'instructeur reviendra sur ces enseignements : ce sera l'aide-médecin au point de vue des mesures préventives (1).

b) Dégrossissage intellectuel

Le temps de la réaction nerveuse

Il faut aussi rendre la classe de recrues

---

(1) Les officiers trouveront, pour ce qui concerne l'hygiène, un guide précieux dans l'ouvrage : *Pages d'hygiène militaire pour les officiers* par TROUSSAINT et SCHNEIDER.

« capable », intellectuellement, de recevoir l'instruction ; il faut développer la « rapidité de compréhension » des jeunes soldats. A ce point de vuè, les différences individuelles sont considérables ; l'employé, le commissionnaire, l'ouvrier à domicile, l'ouvrier de ferme, le manœuvre, l'ouvrier de fabrique, et, dans cette dernière catégorie, l'ouvrier des différentes industries, tous ont des équations personnelles [ou temps de réaction nerveuse] (1) très différentes. Les officiers constatent que généralement ce temps de réaction sensitive-motrice est plus long chez les soldats venus des campagnes que chez les ouvriers de ville.

L'éducateur militaire ne devra pas perdre de vue que la fatigue intellectuelle dépend de la durée et du genre de travail et aussi de l'individualité ; que l'instruction militaire fatigue plus vite le soldat inculte que le soldat instruit, non seulement au point de vue intellectuel, mais aussi au point de vue physique,

(1) L'équation personnelle de l'individu est le temps qui s'écoule depuis le moment de l'excitation d'un organe sensoriel (œil, oreille, peau) jusqu'au moment où le sujet exécute un mouvement volontaire en réponse à cette excitation (J. Joteyko).

parce qu'il doit y avoir, chez le premier, gaspillage de la matière organique (1). Il aura donc à se rendre compte des facultés intellectuelles de chaque recrue; il devra étudier soigneusement chaque homme à ce point de vue, en s'attachant à saisir la façon de penser, de raisonner de chacun.

Son langage sera approprié au degré d'intelligence de celui à qui il s'adresse : il s'agit de se faire comprendre, et il n'y aurait rien de ridicule à permettre au soldat de répondre dans son patois, si c'était nécessaire, aux questions simples qui lui seront faites. Ces questions devront être formulées de telle manière, toutefois, que l'homme soit forcé de penser et de raisonner avec logique, et il faudra se préoccuper, dans la réponse, plutôt du fond que de la forme. C'est ainsi qu'on rendra chaque soldat capable de penser d'une manière indépendante et qu'on le mettra à même de saisir exactement et d'accomplir convenablement les missions qui pourront lui incomber par la suite.

La question se complique par ce fait, que la langue employée dans les commandements

(1) J. Joteyko, Ouv. cité, p. 82.

n'est pas celle de tous les hommes, et pour les recrues flamandes, voire pour certaines recrues wallonnes, — de plus en plus rares, — le temps de la réaction nerveuse s'accroît dans une large mesure. Or, il est de toute nécessité que cette réaction soit, pour le soldat, presque instantanée, tout ordre exigeant une exécution immédiate, surtout dans les mouvements d'ensemble, où la réaction doit être automatique. Les mouvements qu'on désire voir exécuter sont d'abord expliqués dans la langue du soldat; cette explication ayant été répétée plusieurs fois, on constate que les erreurs sont encore fréquentes, car les termes nouveaux ne sont pas vite compris; puis il n'y a plus que des hésitations de plus en plus courtes, jusqu'à la bonne, puis la parfaite exécution.

On forme chez nous des classes de Flamands et des classes de Wallons; mais après que l'on est arrivé au résultat attendu et qu'on réunit ces deux groupes, les hésitations se représentent; il y a comme un recul, une augmentation du temps de la réaction nerveuse; on dirait qu'il y a, sur l'équation personnelle de chacun, une influence communautaire. L'exercice remet tout au point voulu, mais il faut

beaucoup de prudence, beaucoup de patience à l'instructeur pour arriver au résultat désiré. La fatigue intellectuelle vient très rapidement chez des individus transplantés dans un milieu tout différent de leur milieu habituel et dont la vivacité de pensée n'a guère été cultivée; l'antagonisme entre l'exercice et la fatigue s'accuse ici d'une manière remarquable, et le dosage de l'exercice est de nature très délicate : trop de brusquerie ou de rapidité oblige à des recommencements nombreux.

On ne peut cependant exiger des gradés subalternes, qui instruisent les petits groupes du début, que ce soient des spécialistes en cette matière de physio-psychologie. L'attention des officiers ne peut être partout à la fois, et certes, il y aura fatalement toujours des manquements de méthode, qui empêcheront d'arriver à la plus grande rapidité désirable dans l'obtention des résultats espérés. C'est un des nombreux motifs pour lesquels il est d'une importance capitale d'avoir des cadres de sous-officiers très instruits, très exercés, très au courant des nécessités d'une éducation bien comprise, et précisément la diminution du temps de service, réclamée par les physiologistes eux-mêmes, est la cause la

plus grande de l'infériorité professionnelle des instructeurs subalternes.

On voit, par ce qui précède, que la période d'instruction ayant pour but le développement des facultés physiques de la recrue et la diminution du temps de la réaction sensitivo-motrice ne peut être brusquée. Tout l'entraînement physiologique et professionnel ultérieur en dépend. C'est d'ailleurs surtout dans cette première période d'instruction qu'il faut éviter le surmenage, qui fait, du jeune soldat, la proie des agents d'infection. Ce surmenage est d'autant plus à craindre que, par suite des nouvelles lois sur le recrutement, l'âge moyen de l'armée a une tendance à s'abaisser; sa résistance moyenne diminue donc, la somme des fatigues qu'elle peut supporter devient moins considérable, et en même temps sa réceptivité morbide augmente.

Quelle sera la durée de cette période d'instruction? Il faut avouer qu'elle n'a pas été calculée scientifiquement. Nous ne pensons pas qu'elle puisse d'ailleurs se calculer exclusivement ainsi; il y a trop d'influences discordantes,

et parmi elles, le manque d'homogénéité dans la composition des classes de recrues. Jusqu'ici l'expérience seule a décidé. Les programmes ont été minutieusement étudiés : la santé des hommes, les nécessités de l'instruction y ont été mises en balance; mais il est évident qu'ils n'ont pas pu prévoir tous les cas : ils n'ont pu qu'établir des moyennes, laissant aux chefs la faculté d'interprétation et d'adaptation suivant les circonstances. L'idéal serait d'avoir un milieu militaire homogène, une limite de résistance à peu près pareille pour tous, par une élimination large des individus les moins aptes, lors de l'opération du recrutement. Mais il y a loin de la théorie à la pratique.

Il importe de ne pas oublier non plus que le recrutement strictement régional, idée qui vient naturellement à l'esprit, n'est pas applicable en Belgique.

La région flamande est surtout agricole, la région wallonne est surtout industrielle; il y a deux groupes de langue et de mentalité différentes. On ne pourrait former sans danger des régiments exclusivement flamands ou exclusivement wallons : l'union intime est nécessaire et salutaire. En dehors de toutes autres considé-

rations, on doit songer que l'armée est chez nous le plus puissant organe de fusionnement des deux races sœurs. D'ailleurs, les questions d'effectifs compliqueraient le problème : où s'arrêteraient les limites d'incorporation de telle ou telle catégorie? Et puis, en supposant qu'il soit possible d'arriver à une pareille organisation du recrutement, de manière à former des groupements de recrues dont la capacité intellectuelle et physique serait comparable; en supposant donc que l'on puisse ainsi arriver à diminuer çà et là la durée de la première période d'instruction, devrait-on établir une différence quant à la durée totale du temps de service? Cela n'est pas admissible. Les plus rapidement instruits resteraient le même temps sous les armes, l'équilibre se rétablirait à la fin, et en tout état de cause, étant données les circonstances qui militent en faveur du recrutement plus mêlé, il vaut mieux continuer, comme par le présent, à incorporer des noyaux de soldats flamands dans les régiments wallons et vice-versa. Et même au point de vue de la valeur de l'armée, de son état moral, de son esprit patriotique, le fusionnement s'impose.

§ 2. — *L'INSTRUCTION PROFESSIONNELLE*

Le jeune soldat a donc reçu sa « mise au point » préliminaire. Il marche correctement, sans gêne et sans fatigue, tout naturellement; il s'est redressé, il a la tête haute, son œil brille, le regard est plus vif : on sent qu'il y a, dans l'être déjà transformé physiquement et aussi intellectuellement, une pensée qui veille et guette le commandement toujours possible. Le temps de la réaction nerveuse est déjà un minimum; le jeune soldat va, vient, fait à droite, à gauche, demi-tour, ponctuellement, alerte et vif, prompt à exécuter.

L'instruction professionnelle proprement dite n'a pas encore été entamée, ou peu. On a fait quelques théories ou plutôt quelques causeries peu fatigantes sur l'attitude en ville, le respect dû aux chefs, les honneurs à rendre, etc. En vertu de la nécessité d'éviter la fatigue intellectuelle dans les débuts, les facultés étant déjà soumises à une tension assez considérable pendant l'exercice physique même, on a dû se contenter de parler de choses très simples dans les théories qui séparent les exercices au

dehors, théories qui ne peuvent guère durer plus d'une demi-heure, y compris un ou deux repos de quelques minutes.

Ainsi préparé, le jeune soldat est maintenant apte à apprendre ce qui constitue véritablement le « métier ». Nous verrons, en étudiant ce que comporte l'instruction professionnelle, que les physiologistes qui réclament la diminution de la durée du temps de service, en se basant sur la durée de l'entraînement physiologique, se sont gravement trompés dans leurs évaluations. Nous aurons l'occasion de rencontrer leurs arguments.

a) **L'emploi de l'arme**

Dans l'apprentissage du maniement de l'arme se reproduisent les difficultés de compréhension du début, quoique avec une atténuation provenant de l'entraînement intellectuel déjà acquis; il y a toujours l'influence retardatrice de la différence de langue. La rapidité de mouvement doit être poussée jusqu'à l'automatisme; il faut que le fusil, dans ces mains autrefois malhabiles, devienne comme un jouet léger, qui ne gêne guère plus, dans les marches, que l'habit qu'on porte.

L'instruction du tir ne peut commencer tout de suite, et si, d'après le physiologiste italien Mosso, le temps nécessaire pour acquérir le plus haut degré de l'entraînement dans le tir peut être évalué à un mois (tir à la cible), il faut ajouter à ce temps celui qui est nécessaire à l'apprentissage du maniement automatique de l'arme. D'ailleurs, pas un tireur de profession ne donnera l'appui de sa compétence à la thèse de Mosso; tous diront que le tir nécessite un long apprentissage avant d'atteindre des résultats très satisfaisants. Dans les concours régimentaires, les sous-officiers obtiennent des résultats sensiblement supérieurs à ceux des soldats, parce qu'ils pratiquent le tir depuis plusieurs années. Dans les sociétés de tir, les réels bons tireurs sont des « professionnels » du tir; ils s'y adonnent souvent et depuis longtemps.

Dans la visée comme dans le maniement proprement dit de l'arme, l'automatisme est l'idéal. C'est une opération délicate que de placer le sommet du guidon dans le milieu du cran de mire, de diriger cette ligne de visée sur le point à atteindre et de presser la détente juste au moment où ces trois points sont en ligne droite. Il suffit de stationner auprès de tireurs

professionnels participant à un concours pour en être convaincu; ils prennent un véritable luxe de précautions : on voit des tireurs renommés se mettre en joue, reposer l'arme, puis recommencer ainsi plusieurs fois avant de lâcher le coup. Ce n'est qu'après une longue pratique que l'on arrive à réaliser rapidement les conditions de la bonne visée dans les stands, les champs de tir; sur le champ de bataille, les difficultés à vaincre seront beaucoup plus grandes. « Si, déjà en temps de paix, dans les conditions les plus calmes, la volonté du troupier, armée d'une attention soutenue et aidée du précieux concours d'une intelligence maîtresse d'elle-même, ne réussit que difficilement à ajuster ses mouvements au but à atteindre, que sera-ce dans le fracas de la bataille, dans une pluie de fer, au milieu des gémissements des blessés, lorsque les circonstances extérieures agiront puissamment et à son insu sur son système végétatif, dont le trouble se répercutera infailliblement sur ses facultés supérieures ? » (1). C'est par l'automatisme que l'on annihilera l'effet sur

(1) Docteur LEFÈVRE. *Contribution à l'étude de la psycho-physiologie du tir.*

le tir de ces circonstances extérieures, et le docteur Lefèvre pense qu'il est possible d'arriver à cet automatisme : « La morphologie des tissus est en corrélation avec l'usage que l'on en fait, et l'exercice, par les conditions physiques qu'il impose (pression, direction des mouvements, etc.), retentit sur la structure organique nerveuse, musculaire et autres, et y détermine des modifications cellulaires qui l'adaptent à ses nouvelles fonctions. C'est donc par la pratique du tir que l'on développera naturellement l'automatisme du tireur... Les exercices de chargement, de mise en joue et de tir, répétés constamment, assoupliront forcément les muscles dans une direction déterminée, produiront une disposition anatomique spéciale, modèleront la substance nerveuse, développeront l'automatisme. A ce moment, de simples sensations, c'est-à-dire des vibrations physiques agissant sur les organes des sens, suffiront à actionner, sans le concours de la volonté ou de la réflexion, le mécanisme physiologique du tireur, et la vue d'un objectif (sensation) déterminera automatiquement l'ensemble des mouvements nécessaires pour l'atteindre ». A notre avis, il y a quelque chose d'excessif dans cette théorie;

pour nous, cet automatisme est pratiquement irréalisable, car le tir est un acte autant intellectuel que mécanique : il fait très souvent appel à la délibération, au jugement, et il faudrait greffer les deux automatismes l'un sur l'autre.

Il n'en est pas moins vrai que l'automatisme dans le tir est un but vers lequel doivent tendre tous nos efforts; c'est l'idéal. On cherchera à s'en rapprocher le plus possible; mais il faut bien reconnaître que l'on en restera très éloigné, car il y a trop à apprendre au soldat, en un temps très limité, pour consacrer au tir tout le temps qu'il faudrait.

Nous voilà bien au delà d'un mois d'entraînement. On pourrait objecter que rien n'empêche d'apprendre à tirer, pour gagner du temps, aussitôt que l'on commence l'apprentissage du maniement de l'arme (1). Sans doute, on peut apprendre immédiatement à pointer, l'arme étant posée sur un chevalet, mais le tir proprement dit (même le tir réduit), ne peut raisonnablement commencer que lorsque l'homme connaît à fond

(1) Evidemment, les militaires ne feront pas cette objection.

le mécanisme et le maniement de l'arme. Mosso (1) base son opinion sur des renseignements que lui auraient donné des officiers italiens; tous auraient été unanimes à déclarer qu'après les 60 ou 100 premiers coups, le progrès cesse d'être appréciable. C'est conclure un peu vite qu'un mois d'instruction suffit. Pour le physiologiste italien, on tirerait donc ces 60 ou 100 premiers coups dans l'espace d'un mois, et ce serait fini, le tireur serait formé. Nous sommes certain qu'il n'en serait pas ainsi : pour que le soldat puisse se servir le mieux possible de son arme, il faut une instruction lente, graduée, bien comprise. Il est d'ailleurs nécessaire qu'il en soit ainsi si l'on veut que l'habileté acquise soit durable. L'instruction du temps de paix vise le temps de guerre et les connaissances acquises pendant le passage à la caserne doivent pouvoir *durer*. Au moment de la mise sur pied de guerre de l'armée, l'infanterie renfermera, en grande majorité, des permissionnaires, et, à mesure que la campagne se fera plus longue, les pertes s'accumulant, le nombre d'hommes tirés des plus anciennes classes de la réserve, ou bien des

(1) A. Mosso. *L'éducation physique de la jeunesse.*

recrues dressées à la hâte, ira grandissant. Donc, l'armée arrivera devant l'ennemi en ayant, dans ses rangs, une grande majorité d'hommes rappelés; et si l'instruction de ces hommes au tir de combat a été insuffisante et pas assez durable, on les verra incapables, dans les moments critiques, de faire un usage judicieux de la seule arme dont ils disposent, le fusil.

On pourrait souhaiter, avec Mosso, que quelque officier voulût bien étudier la rapidité avec laquelle on apprend à tirer juste et les différences individuelles qui existent dans le développement de l'aptitude au tir : il pourrait tracer ainsi la courbe du progrès dans le tir, et, d'après elle, on pourrait régler le nombre des séances de tir et le nombre de balles qu'il serait bon d'allouer à chaque soldat pour les exercices d'entraînement.

Quoiqu'il en soit, on ne résoudrait ainsi que la question du tir individuel, et il importe aussi bien d'exercer le soldat au tir collectif, le seul employé à la guerre. Le soldat dans sa compagnie, la compagnie dans le bataillon se placent dans des conditions de guerre vraisemblables, et font des feux collectifs sur des buts ressemblant autant que faire se peut aux objec-

tifs de guerre. C'est dans ces sortes de tirs que l'on habitue les troupes à la discipline du feu, sans laquelle il est inutile d'espérer un bon rendement : tout feu non discipliné aboutit à un gaspillage de munitions; les expériences de polygone prouvent à l'évidence que les tirs collectifs doivent être surveillés de très près pour donner des résultats suffisants (1).

Les tirs collectifs doivent être la mise en œuvre de l'automatisme individuel en vue du rendement maximum possible. Non seulement l'automatisme (2) permettra le tir ajusté, même sur le champ de bataille, mais il permettra aussi de profiter le mieux possible des avantages du fusil perfectionné dans les occasions où l'on pourra effectuer un feu très rapide. Dans les problèmes de tir, on doit toujours viser à obtenir un grand effet dans le minimum de temps, de manière à frapper violemment le moral de l'adversaire par le grand nombre de pertes subies en un temps court. Or, cela ne peut être atteint que par une grande vitesse de tir

---

(1) Voir A. COLLON, cap. commdt. *Manuel pratique des tirs collectifs.*

(2) Voir la réserve faite page 61.

aux moments propices où l'ennemi, pour une cause quelconque, se découvre. Une grande vitesse de tir, dit le Général ROHNE (1), n'est nullement toujours synonyme de gaspillage des munitions. Il en serait ainsi si l'on tirait avec cette rapidité pendant des heures (2). Vraisemblablement, dans les grandes batailles de l'avenir, l'intensité du feu subira de grandes fluctuations. Lent et parfois même complètement suspendu, le feu sera par moments très rapide : lorsqu'un but propice se présentera, l'infanterie exécutera de véritables rafales.

Comme le tir, si rapide qu'il soit, doit rester cependant ajusté, il faudra qu'individuellement les soldats soient très exercés, et l'automatisme, — un état d'entraînement aussi proche que possible de l'automatisme, — permettra seul l'emploi, avec succès, du tir rapide par rafales.

D'après J. DE BLOCH (3), des expériences, exécutées aux écoles de tir ont mis en évi-

(1) Général ROHNE. *L'efficacité des tirs de combat de l'infanterie.*

(2) Le général LE JOINDRE admet qu'un bon tireur peut lancer 5 projectiles en une minute. Le commandant COLLON, 5. Le règlement italien va jusqu'à 10.

(3) J. DE BLOCH. *L'armée franco-russe et la guerre du Transvaal.*

dence le peu d'influence que l'habileté professionnelle peut avoir sur le résultat du tir collectif; dans les salves et les feux à volonté, tireurs d'élite ou tireurs médiocres obtiennent à peu près le même pour cent de coups mis dans la cible. A l'école d'application et de perfectionnement pour l'infanterie, au camp de Beverloo, on a souvent constaté que lorsque les circonstances amenaient le directeur des tirs à former des pelotons spéciaux composés d'officiers ou de bon tireurs, les résultats des expériences étaient beaucoup meilleurs. En 1894, pendant la recherche de l'étendue du groupement des balles dans les tirs collectifs, on forma, pour quelques séances, un peloton d'officiers-élèves (1); les autres expériences furent continuées par les soldats attachés à l'école. Les résultats des quelques tirs exécutés par les officiers furent tels qu'on dut les écarter comme anormaux.

Pour être juste, il faut ajouter qu'à l'habileté professionnelle des officiers, on doit joindre un autre facteur, mis en relief comme suit, par le Lieutenant-Colonel adjoint d'état-major

(1) Ncus assistions à ces expériences.

Nenquin, dans une conférence récente : « ... Ce facteur, dont on n'a pas souvent l'occasion de tenir compte et qui pourtant est sérieux, c'est le degré d'intelligence des tireurs. En mettant en parallèle les tirs de combat de la compagnie universitaire et ceux des compagnies actives du 5me régiment de ligne, j'ai trouvé, en faveur de la première, une différence extraordinaire; c'est ainsi que pour les tirs de sections et de pelotons des compagnies actives, le pour cent moyen est respectivement 9, 4 et 10, 14; alors que pour les tirs correspondants de la compagnie universitaire, il atteint 19, 23 et 24, 95; c'est-à-dire plus du double. Ces constatations ont été faites deux années de suite. La plus grande partie de cette différence si notable dans l'efficacité du tir doit être attribuée à la *valeur intellectuelle* plus grande de ceux qui maniaient l'arme. Sans être plus expérimentés que leurs camarades, mais *plus à même de saisir les situations données, de comprendre les recommandations des chefs et d'en tenir compte, plus à même aussi d'apprécier les différentes causes qui sont de nature à influencer le tir, ils peuvent tirer meilleur parti de l'engin qu'ils doivent actionner* ».

C'est-à-dire que la valeur intellectuelle de ces tireurs très spéciaux a permis de leur donner une instruction professionnelle plus rapide et plus complète, et ces tireurs se sont ainsi trouvés avoir une habileté professionnelle plus grande que leurs camarades des compagnies ordinaires. Cela montre que d'autres facteurs que l'entraînement physiologique interviennent dans la formation du tireur d'élite et que l'état intellectuel et moral d'un ensemble de tireurs influe considérablement sur les résultats d'un tir collectif.

Mieg, dans sa *Balistique pratique,* dit : « L'arme seule ne garantit pas le résultat; il faut que l'intelligence, secondée par un exercice continu, vienne apprendre à se servir judicieusement de cette arme ». Et M[lle] Joteyko, en rappelant que l'éducation générale est d'un grand secours dans l'acquisition des qualités de l'entraînement, cite ces paroles de Tissié : « En quelques jours, un jeune homme débourré sera au courant et exécutera tous les mouvements spéciaux, parce qu'il aura reçu préalablement une éducation générale qui lui permettra de comprendre rapidement et d'agir vite et bien » (1).

(1) Joteyko, ouvrage cité, p. 81.

Le capitaine commandant adjoint d'état-major COLLON, dans son *Manuel pratique des tirs collectifs,* donne des chiffres qui prouvent que l'entraînement au tir a une grande influence sur l'étendue des zones battues par les projectiles (1).

L'inspection des tableaux publiés par le général ROHNE, dans son étude sur *L'Efficacité des tirs de combat de l'infanterie,* prouve à l'évidence que dans les feux collectifs, les tireurs d'élite obtiennent des résultats de beaucoup supérieurs à ceux des tireurs médiocres.

La thèse de J. DE BLOCH ne serait admissible que dans le cas d'un tir non dirigé, là où les soldats apprécient eux-mêmes la distance et prennent des hausses très différentes; dans ce cas, toutes les conditions sont bouleversées et même, s'il y a erreur de hausse, il y a grande chance que le bon tireur atteigne moins vite le but réel que le mauvais tireur, par ce fait même qu'il y a moins de flottement dans son tir. Cela arrivera quand beaucoup d'officiers seront mis hors de combat ou que le fracas de la bataille

(1) *Manuel pratique des tirs collectifs,* p. 72.

empêchera les soldats d'entendre les commandements. Le général ROHNE montre qu'aux distances supérieures à 1000 mètres, les résultats des tireurs d'élite et des mauvais tireurs seront alors les mêmes; en deçà de 1000 mètres, les bons tireurs conservent un certain avantage, surtout à partir de 600-800 mètres : les erreurs d'appréciation sont alors moins grandes. Ces faits mettent en relief la nécessité d'un dressage spécial à l'évaluation des distances à vue; c'est le corollaire obligé de l'entraînement au tir. On s'entraîne à déterminer les distances comme à tout autre sport : c'est l'exercice de l'œil avec le développement de la faculté de comparaison. C'est encore un domaine où les physiologistes pourront intervenir.

Nous venons ainsi de démontrer que les arguments de MOSSO et de J. DE BLOCH en faveur de la réduction du temps de service, basée sur la rapidité de l'apprentissage du tir et l'inutilité d'un dressage complet, sont sans valeur, et, qu'au contraire, le tir demande une longue et soigneuse préparation. Le fusil, tout perfectionné qu'il soit, a le tort d'être employé par un homme, être impressionnable à l'excès, et qui profite,

profite peu ou ne profite pas des qualités balistiques de son arme, suivant que l'éducation a plus ou moins réussi à contrebalancer l'effet des causes morales perturbatrices.

On invoque volontiers, pour prouver qu'un long apprentissage militaire n'est pas nécessaire, le cas des Boers; et, naturellement, les physiologistes qui, se basant sur la science, poursuivent le même but, reprennent l'argument. Mais celui-ci se tourne contre eux, car si les Boers ont si longtemps tenu les Anglais en échec, c'est qu'ils étaient tous des tireurs d'élite, habitués depuis leur jeune âge à parcourir le « Veld », l'œil aux aguets, l'arme toujours prête, — qu'ils avaient la « forme » dans l'appréciation des distances et la « forme » dans le tir, par suite d'un entraînement continu datant de l'enfance.

La tactique qu'ils suivirent fut précisément celle qui pouvait leur permettre de faire donner, à cette qualité d'excellents tireurs, tout son rendement, et ils surent mettre à profit, en vue du tir, les conditions topographiques de l'Afrique du Sud et le calme qui est le propre de la race hollandaise, dont ils sont issus. Habiles à choisir leurs positions défensives, ils savaient, avec une habileté non moins grande, attendre les moments

propices pour tirer. Comprenant que l'assaillant, pour se porter en avant, attend que des symptômes de faiblesse se manifestent chez le défenseur : — diminution de l'intensité de son feu, vides dans les lignes de tirailleurs, — ils savaient simuler cette faiblesse, trompaient ainsi leurs ennemis et se montraient tout-à-coup pour décimer, par un feu ajusté et nourri, les assaillants qui, trop confiants, se précipitaient en avant et offraient aux coups toute la surface de leurs corps. En étudiant la bataille de la Tugela, on se rend très bien compte que la conduite des Boers fut toujours réglée de manière à tromper ainsi leurs adversaires, et cette manière de faire, inspirée par la conscience qu'ils avaient de leur adresse au tir, fut, nous le répétons, une des grandes causes de leurs succès (1).

b) **Autres matières**

Les connaissances professionnelles que le soldat doit acquérir, indépendamment du tir,

(1) Les troupes chargées de la défense d'une position feront bien d'imiter si possible ce procédé; rien n'est plus propre à exalter le moral du défenseur et à ébranler celui de l'assaillant.

sont vastes. Son apprentissage en vue des mouvements d'ensemble du peloton et de la compagnie ne durera pas longtemps, car nos règlements ont, avec raison, réduit au minimum les mouvements d'ensemble, c'est-à-dire juste à ce qu'il faut pour que la compagnie puisse manœuvrer de façon à prendre sa place dans les formations de rassemblement, dans les formations préparatoires de combat, etc. Dès que la compagnie sait manœuvrer sur elle-même, cela est suffisant au point de vue du soldat, les manœuvres de la compagnie dans les plus grandes unités regardant alors les chefs seulement, qui ont à faire les commandements appropriés. Encore faut-il que les chefs apprennent ce qu'ils ont à faire, ce qui nécessite un certain nombre d'exercices d'ensemble.

Ce qui demande le plus de temps dans le dressage professionnel du soldat, c'est l'étude de la manière de combattre, jointe à l'apprentissage de son rôle dans le service de protection en marche et en station (1).

---

(1) Il ne sera aucunement question ici des troupes techniques, — dont le dressage professionnel spécial demande plus de temps, — parce que nous envisageons l'ensemble, la masse de l'armée.

Les dangers de la lutte moderne sont tels, que les troupes seront en peu de temps décimées si elles n'apprennent à faire un usage judicieux, dans la marche en avant sous le feu, des moindres accidents du terrain. Il faudra développer à ce point de vue l'intelligence, l'initiative, le coup d'œil du soldat; le rendre prompt à profiter de toute circonstance favorable pour se dissimuler, ramper, s'arrêter là où il pourra faire un bon usage de son arme, tout en s'abritant autant que possible du feu de l'adversaire. Il faudra rechercher, multiplier les occasions de mettre cette initiative en action, de manière à rendre le soldat instinctivement « débrouillard »; faire naître des imprévus, surveiller et corriger s'il y a lieu l'attitude prise dans chaque cas. Il faut le porter à l'attaque de villages, de bois, de retranchements, ou lui faire défendre ces mêmes points; lui apprendre la conduite à tenir sous le feu de l'infanterie ou de l'artillerie, la manière de résister aux charges de cavalerie. Il faut le dresser au maniement de la pelle, de la pioche, de la scie, de la serpe, pour se creuser des abris, des tranchées, établir ou détruire des défenses accessoires.

C'est alors qu'on l'entraîne aux étapes,

qu'on l'exerce aux marches et aux combats de nuit. Le soldat est aux avant-gardes, aux arrière-gardes, aux flanc-gardes; il apprend son rôle de patrouilleur, de porteur d'ordres ou de renseignements; on le dresse à se reconnaître dans la campagne, à retrouver des itinéraires. On fait des exercices de cantonnement ou de bivouac; on établit des avant-postes : grand-gardes, petits-postes, lignes de sentinelles, postes d'examen, postes d'avis, gardes de cantonnement, etc.

Il ne suffit pas de faire une fois chaque exercice, il faut le répéter souvent, pour que chacun d'eux devienne familier, pour que le soldat ne soit plus jamais embarrassé en quelque circonstance que ce soit. Un pareil résultat n'est pas facile à atteindre et la simple énumération qui précède prouve que ce n'est pas en un temps très réduit que l'on y arrive. Suffit-il de parcourir rapidement un livre pour le comprendre et le bien connaître? Il faut le lire lentement et avec attention, s'appesantissant sur les passages moins vite saisis. De même on ne saurait instruire le soldat en parcourant à pas pressés un programme d'enseignement aussi chargé : il faut marcher à petits pas et y

mettre le temps. Il y a lieu d'appliquer ici, comme dans toutes les branches de l'activité humaine, le principe de l'économie des forces.

L'instruction du soldat doit être intégrale, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à tous les éléments essentiels des questions qu'il aura constamment à résoudre. Mais comme le nombre de connaissances qui peuvent trouver place dans un cerveau humain dépend de sa « capacité » et que le cerveau de nos soldats est plutôt de capacité faible, il importe d'éviter le trop vite parcouru, qui ne donnera qu'une instruction très superficielle, et d'aller, au contraire, lentement, pour approfondir, solidifier, de telle manière que la mise en œuvre des connaissances acquises soit naturelle, et, par suite de la répétition fréquente, rapide, automatique : qu'à chaque cas d'application qui surgit, la décision soit prompte; que le soldat n'ait plus à réfléchir, qu'il n'ait plus à faire appel à sa mémoire : il faut qu'il ait acquis, par l'entraînement professionnel, le jugement inconscient qui montre instantanément la voie à suivre. Tout exercice fréquemment répété devient toujours de plus en plus facile, demande de moins en moins le concours de la volonté, jusqu'à ce

que, les sensations actionnant directement les muscles, la solution de tout problème nouveau, analogue à un cas déjà vu, s'impose immédiatement et sans réflexion.

La possibilité de l'éducation (dont l'instruction militaire n'est qu'une forme particulière) est fondée sur ce pouvoir que possède le système nerveux de faire passer, dans l'organisation, des actions volontaires, en les transformant en opérations plus ou moins inconscientes, c'est-à-dire réflexes. Si deux états mentaux quelconques sont provoqués simultanément ou successivement un certain nombre de fois et avec une certaine vivacité, il suffira plus tard que l'un d'eux se produise pour provoquer l'autre, et cela indépendamment de notre volonté (1). ALBERT LÉVY écrit : « Quand deux idées ont été perçues ou deux impressions éprouvées en connexion étroite (c'est-à-dire simultanément ou en succession immédiate), l'une, en se reproduisant dans l'esprit, tend toujours à y ramener l'autre. Et cette tendance à s'évoquer mutuellement est — comme l'habitude dont elle n'est qu'une manifestation — en raison du nombre de fois qu'elles

(1) Référence à HUXLEY. *Physiologie élémentaire.*

se sont trouvées unies (répétition des mêmes circonstances) et de l'intensité avec laquelle elles se sont offertes ensemble à l'esprit » (1).

L'argument vraiment décisif en faveur de la réduction du service militaire, d'après J. DE BLOCH (2), « c'est qu'en Russie l'école du soldat, c'est-à-dire les exercices d'assouplissement, la gymnastique, le tir réduit, les marches militaires, le service de campagne, le maniement des armes, les formations tactiques, le tir à la cible, sont terminés au bout de neuf mois ». Ses investigations ont, paraît-il, montré qu'au bout de neuf mois, les soldats sont suffisamment exercés pour qu'un instructeur ou un inspecteur des plus habiles ne soit plus en état de distinguer, *dans les rangs,* un soldat ayant servi seulement neuf mois d'un autre ayant passé trois années de service.

Les récents événements de la guerre de Mandchourie nous permettent de penser que cette instruction que vante J. DE BLOCH était bien mal comprise; mais cette épreuve — concluante cependant — mise à part, ce n'est pas parce que

---

(1) Albert LÉVY. *Psychologie du caractère,* p. 151.
(2) Argument repris par Mlle JOTEYKO. Ouvr. cité, p. 15.

dans les rangs il serait impossible de distinguer un soldat de neuf mois d'un autre de trois ans qu'il faut conclure que l'un vaut l'autre. Le soldat se juge suivant sa manière de faire quand il est laissé à lui-même, *hors des rangs,* dans toutes les circonstances qui se rapprochent de celles de la guerre, et non suivant son attitude dans les rangs. Quoique J. DE BLOCH en dise, tous ceux qui vivent au milieu des soldats savent très bien distinguer l'ancien de la recrue, celle-ci eût-elle neuf mois de service. Il s'est fait, chez l'ancien, un « tassement » des connaissances professionnelles, et un « affinage », qui se manifestent par la façon dont il se tire d'affaire dans tous les travaux qui demandent un plus grand appel à l'initiative. Pendant les manœuvres surtout, on s'aperçoit que l'ancien soldat a le sentiment du « déjà fait », « déjà vu », qui lui donne une supériorité marquée sur le nouveau. Les manœuvres! Voilà ce qui permet aux chefs de juger la valeur professionnelle des troupes qu'ils ont formées, tout en donnant la mesure de leur résistance physiologique. Ce sont elles qui permettent de décider si, physiologiquement et professionnellement, le soldat est apte à jouer son rôle de combattant.

J. DE BLOCH nie d'ailleurs l'utilité des manœuvres. Il est certain, d'après lui, — que l'instruction qu'on donne aux soldats et les exercices qu'on leur fait faire ne répondent pas aux nouvelles conditions de la guerre. — Les manœuvres ne servent qu'à donner une idée fausse de la guerre; c'est sur quoi presque tous les militaires sont d'accord. — Les procédés tactiques qu'on enseigne sur les champs de manœuvres ne diffèrent pas essentiellement de ceux adoptés à une époque où les fusils produisaient un effet environ cent fois plus faible qu'aujourd'hui et où la fumée couvrait les champs de bataille. —

Il est regrettable que de pareilles allégations puissent se trouver reproduites dans un ouvrage scientifique (1). Il faut considérer que J. DE BLOCH était Russe, qu'il a écrit avant la guerre russo-japonaise, et que cette guerre a mis, en effet, en relief l'infériorité des méthodes tactiques employées par l'armée russe, que J. DE BLOCH, évidemment, visait seule.

Ecoutons LUDOVIC NAUDEAU, dont les articles sur les événements d'Extrême-Orient ont été

---

(1) J. JOTEYKO, ouvrage cité.

justement appréciés : « Oui, c'est vrai, dans la défensive, à Moukden comme à Liao-Yang, les troupes russes, cramponnées à leurs tranchées, ont montré leur ténacité traditionnelle. Mais chaque fois qu'il fallut les faire sortir de leurs retranchements et les lancer en avant pour une attaque ou pour une contre-attaque, elles ont été impuissantes à percer la ligne ennemie, et cela simplement parce qu'elles se sont avancées suivant des méthodes abandonnées depuis trente ans par toutes les armées modernes. Leur en faire apprendre d'autres? Etait-ce possible? Vers le milieu de l'année, un éminent attaché militaire, étonné de ne jamais voir les officiers russes exercer leurs hommes, sollicita vivement un chef de corps de le faire assister à une manœuvre. A force d'insistance, il obtint une réponse favorable, et, sous ses yeux, quelques bataillons russes exécutèrent une série d'évolutions, qui eussent déjà paru démodées vers 1870. A la bataille du Chakke, cet officier étranger vit avec stupéfaction ces mouvements se reproduire sous le feu de l'ennemi : des colonnes russes, attaquant en ordre serré, étaient fauchées avant d'avoir pu aborder les Japonais.

» Avec une armée imbue de principes aussi rétrogrades, Kouropatkine pouvait-il faire mieux que ce qu'il a fait? Ce n'est pas le Kouropatkine généralissime qu'il faudrait blâmer, non; mais plutôt le Kouropatkine ancien ministre de la guerre, coupable de n'avoir point, longtemps avant que les hostilités n'éclatassent, insisté pour introduire dans l'armée dont il avait la direction des exercices de campagne qui répondissent mieux aux nécessités de la guerre moderne. »

J. de Bloch était de bonne foi, il a eu le tort de croire que les erreurs qu'il voyait commettre autour de lui étaient générales.

Il n'y a qu'un point sur lequel il aurait raison, en apparence; c'est quand il dit que les manœuvres ne donnent qu'une idée fausse de la guerre. Il faut corriger et dire : les manœuvres ne donnent pas une idée complètement exacte de la guerre, et, sur ce point, tous les officiers seront d'accord.

Mais voyons si ce qui se passe aux manœuvres ne se rapproche pas des circonstances de guerre. A la guerre, on marche, on stationne, on combat; aux manœuvres, on opère d'après des thèmes qui établissent des situations pos-

sibles de guerre, et, pour arriver à la solution de ces thèmes, on marche, on stationne, on combat.

Une troupe A marche à la rencontre d'une troupe ennemie B. La marche s'ordonne et s'exécute d'après des ordres qui seraient les mêmes en temps de guerre, dans des circonstances identiques; de part et d'autre, les échelons de découverte accomplissent leur tâche : lancées au loin en avant, les patrouilles de cavalerie cherchent l'ennemi, recueillent des renseignements sur sa situation, sa direction de marche, ses effectifs; elles suivent les fractions ennemies rencontrées, ou bien elles se dissimulent, s'écartent, reviennent. De part et d'autre, les services de découverte luttent d'intelligence, d'adresse, de rapidité; les renseignements sont envoyés par des estafettes, qui s'exercent ainsi, à travers un pays hier inconnu, à retrouver les échelons auprès desquels elles sont envoyées. Si cela devient nécessaire à l'accomplissement de leur mission, les deux gros de cavalerie se heurtent et combattent....

Cependant la masse des troupes chemine et elle marche comme elle marcherait à la guerre;

les étapes sont réglées, les repos mesurés; cavalerie, infanterie, artillerie, charrois de toute nature s'échelonnent le long des routes en groupements temporaires de marche réellement organisés. D'après ce qu'il a appris sur la situation de l'ennemi, et tenant compte de la nécessité de donner aux troupes un repos suffisant, le commandant ordonne le stationnement dans les cantonnements qu'il a déterminés, en se basant sur les circonstances de la marche, sur le travail fourni par les diverses grandes unités et sur la tâche qui incombera le lendemain à chacune d'elles : les groupements temporaires de marche se disloquent pour former les groupements temporaires de stationnement. Dans les cantonnements, on se garde, et l'organisation du service de protection dépend de la situation respective des troupes ennemies. Le lendemain, les groupements de stationnement se disloquent pour reconstituer les groupements temporaires de marche, différents en principe de ceux de la veille, et un service de protection en marche succède au service de protection en station. Dès que le contact avec l'ennemi est pris, la bataille est tout près; de nouveaux ordres disloquent les groupements de marche ou de

station pour former les groupements de combat, et ceux-ci varient d'après les circonstances, que le commandant apprécie.

Jusqu'ici tout ce qui se fait à la guerre s'est reproduit. Mais quand toutes les dispositions sont prises pour la lutte, quand les objectifs sont assignés, la manœuvre ne représente plus exactement la guerre; — les fusils n'envoient pas de balles, ni les canons, des obus ou des shrapnels; — on ne saurait dire avec certitude lequel des deux adversaires aurait, dans la réalité, les avantages de la lutte; tout au plus les arbitres peuvent-ils déterminer à peu près, d'après les dispositions prises, les chances plus ou moins grandes qu'aurait l'un ou l'autre parti d'enfoncer son adversaire.

C'est pour le combat considéré en lui-même que l'on peut dire que la manœuvre donne une idée fausse de la guerre, ou plutôt ne donne pas une idée exacte de la guerre; mais on ne peut dire la même chose de l'ensemble des manœuvres.

Celles-ci sont le grand moyen d'instruction des chefs supérieurs et des états-majors. On a beau faire des exercices en chambre, on ne s'instruit pas suffisamment; si l'on se

contente de faire mouvoir des pions sur une carte, tout va toujours bien; autre chose est de faire marcher, stationner, disposer pour le combat des effectifs réels; les considérations de temps et d'espace deviennent impérieuses; il faut éviter les trop longues étapes, les croisements de colonnes, les cantonnements trop restreints, ou trop larges, ou superposés.

C'est aux manœuvres surtout que les chefs de toutes catégories apprennent à donner ou à interpréter rapidement des ordres; c'est là que tous les gradés, à tous les échelons de la hiérarchie, trouvent l'occasion de s'entraîner à l'exécution de leur rôle de guerre.

Les officiers puisent les principes de la conduite des troupes dans les cours qui sont donnés dans les écoles, les livres qui traitent de la matière; mais la tactique est surtout une science d'application, et ici, plus qu'ailleurs, la pratique doit compléter la science. On peut être un érudit, un écrivain fécond et être un mauvais tacticien sur le champ d'opérations. Du jugement sans la science, c'est mieux que beaucoup de science sans jugement,

et c'est la pratique répétée qui, en tactique, donne le jugement (1). C'est sur le terrain qu'on juge les officiers; c'est aux manœuvres que l'on distingue l'homme qui sait décider rapidement de la solution à choisir et passer à l'exécution (2).

C'est aux manœuvres aussi que le service de l'intendance se familiarise avec son fonctionnement du temps de guerre. Le service médical y trouve de même une magnifique occasion de s'instruire. Les troupes destinées à la formation des trains et convois n'apprennent bien leur métier que là où elles fonctionnent réellement, aux manœuvres.

Celles-ci ont, pour les chefs subalternes et les soldats, ce résultat utile de leur montrer au moins une fois ce qu'est un complet agencement

---

(1) Voir à ce sujet le magnifique ouvrage du capitaine Paul Simon, de l'artillerie française. *L'instruction des officiers, l'éducation des troupes et la puissance nationale.*

(2) Les petites manœuvres doivent être pour les cadres inférieurs ce que sont les grandes pour les cadres supérieurs : l'école où l'on se forme à l'art si difficile d'exercer son initiative et de prendre des résolutions (*Règlement sur les exercices et les manœuvres de l'infanterie,* p. 39).

de troupes de toutes armes, ce que sont les colonnes aux nombreux effectifs, ce que sont les cantonnements, ce qu'est un service à peu près réel de découverte et de sûreté. Si une guerre éclatait, le soldat ayant participé déjà aux grandes manœuvres referait quelque chose de semblable en beaucoup de points à ce qu'il a déjà fait, et rien que cela, c'est beaucoup. Il y a la connaissance du « déjà vu », et qu'on l'explique comme on voudra, il n'y pas à le nier, ce sentiment du « déjà vu », « déjà fait », est une force morale, qui réagit sur la force physique, et, à ce titre seul, n'y eût-il que celui-là, les manœuvres seraient très utiles. Dans son ouvrage *Vom Kriege,* CLAUSEWITZ disait : « Il importe infiniment que tout militaire, quels que soient son rang et ses fonctions, ne voie pas pour la première fois à la guerre des choses qui, à première vue, provoquent chez lui l'étonnement et l'embarras; il suffit qu'auparavant il en ait été témoin une seule fois pour qu'il soit déjà familiarisé avec elles ».

J. DE BLOCH dit aussi, et c'est d'autant plus dangereux de le répéter que cette thèse revêt l'apparence d'une vérité de portée générale :

« L'entraînement mécanique des manœuvres est inutile sur le champ de bataille par suite de la dispersion énorme des troupes et de l'élévation des retranchements ». On ne voit pas comment l'énorme dispersion des troupes rend inutile l'entraînement des manœuvres; plus les effectifs à manier sont élevés, au contraire, plus il est nécessaire de s'habituer à les faire mouvoir. Puis, en quoi l'élévation des retranchements pourrait-elle rendre inutile l'entraînement des manœuvres? Nous ne comprenons pas du tout cette idée, elle n'a pas de sens apparent. D'ailleurs, au lieu d'élever les retranchements, on les fait aussi bas que l'on peut; on s'attache à s'enterrer à ras du sol, si possible, de manière que la masse des terres formant parapet soit le moins visible possible pour ne pas offrir de but trop facile au feu de l'artillerie. Les retranchements élevés sont tout de suite démolis, parce qu'ils permettent une recherche plus rapide de la distance, un réglage plus facile, une meilleure observation des coups, un tir mieux ajusté. Ils demandent une épaisseur plus grande de parapet et sont donc plus longs et plus difficiles à construire.

***

Ce chapitre ne peut se terminer ici. Nous nous y sommes attaché à démontrer que les arguments de Mosso et de J. de Bloch n'ont pas la valeur que Mlle Joteyko leur attribue, dans un ouvrage qui a pour but de démontrer que l'on peut réduire le temps de service.

Il paraît nécessaire, pour épuiser la question, de rencontrer l'argument volontiers employé par les publicistes et que J. de Bloch et Mlle Joteyko ont naturellement reproduit : la Suisse et la Hollande ont réduit à quelques mois la durée du temps de service.

Ce ne sont pas les seuls pays qui aient introduit le temps de service à très court terme : il faut encore citer le Danemark, la Suède et la Norvège.

L'instruction du soldat, en Suisse, varie de 45 à 80 jours, suivant les armes; mais les hommes de « l'élite » (armée active) sont rappelés tous les deux ans, et ce pendant 12 ans, à des exercices de répétition de 16 à 21 jours (les cavaliers tous les ans pour 10 jours, pen-

dant une période de 10 ans). Après ces 12 années, les soldats suisses passent 12 ans (14 pour la cavalerie) dans la landwehr, où ils sont encore assujettis à des périodes d'exercices de répétition de 5 jours (6 jours dans l'artillerie et le génie) tous les 4 ans. — La cavalerie n'est pas convoquée. — Les Suisses passent ensuite, jusqu'à l'âge de 50 ans, dans le landsturm, où ils peuvent être convoqués tous les ans à une inspection d'exercice.

C'est l'organisation actuellement en vigueur. Elle a suscité, de la part des officiers suisses eux-mêmes, de nombreuses critiques (1), qui ont montré la nécessité de réorganiser l'armée de la confédération. Dans un projet qui sera présenté à la législature helvétique, il est demandé que l'instruction des recrues soit portée à une durée de 70 jours pour l'infanterie et 90 pour la cavalerie, avec des cours de répétition annuels de 11 jours (14 pour les troupes de forteresse). Les soldats appointés et caporaux ne prendront part qu'à 7 cours de répétition, 8 dans la cavalerie; les sous-officiers ne prendront part qu'à 10 cours (art. 110). Toute-

(1) *Revue du cercle militaire. — Revue militaire suisse.*

fois, les sous-officiers, les appointés et soldats de l'élite et de la landwehr armés du fusil et du mousqueton, et les officiers subalternes de ces catégories de troupes, seront tenus de faire chaque année, dans une société de tir, les exercices prescrits. Celui qui ne ferait pas son tir serait appelé à un cours de tir spécial, sans solde (art. 114).

Ainsi, de nombreux rappels, des exercices de tirs dans des sociétés subventionnées par la confédération, et aussi des exercices dans d'autres institutions ayant pour but le développement des aptitudes militaires, et subventionnées aussi par la confédération (art. 116), permettront de maintenir et de perfectionner l'instruction acquise.

En Hollande, la durée du service actif est de 8 1/2 ou de 4 mois dans les corps non montés, de 18 mois dans les corps montés. Mais pendant une période qui expire à la fin de la huitième année de service, les soldats en congé illimité sont soumis à des exercices de répétition d'une durée totale de douze semaines, réparties sur trois périodes au maximum dans les corps non montés, et de huit semaines, réparties sur deux

périodes au maximum dans les corps montés. Ils passent ensuite 7 ans dans la landwehr, et les miliciens ayant accompli une période de première instruction normale peuvent être convoqués à deux périodes d'exercices de répétition de six jours.

Au Danemark, les hommes sont inscrits dans la ligne pendant 8 ans. Ils y sont soumis :

1° A une période d'instruction qui varie dans les limites suivantes :

Infanterie : 6 mois, exceptionnellement 2 et 14 mois;

Cavalerie : 13 et 19 mois;

Artillerie de campagne ; 12, 9 et 3 mois;

Génie : 5 et 17 mois;

Artillerie de forteresse : 12, 4, 6 et 14 mois.

2° A deux exercices de répétition de 25 jours dans l'infanterie et la cavalerie, et un exercice de répétition de 25 jours dans les autres armes.

Ils passent ensuite 8 ans dans le « renfort ». Ils y sont soumis à des revues de rappel de un jour (chaque période de 3 mois de service en plus des 6 mois réglementaires fait déduire un an d'inscription dans le « renfort »).

En Norvège, les hommes sont inscrits dans la ligne pendant 6 ans. Ils y sont soumis :

1° La première année :

a) A une période d'instruction (école des recrues) de 48 jours dans l'infanterie, l'artillerie de montagne, l'artillerie de côte et les troupes de santé; 90 jours dans la cavalerie; 80 dans l'artillerie de campagne; 60 dans le génie et 18 dans le train.

b) A une deuxième période d'instruction (école de compagnie), dans toutes les armes, sauf dans le train, suivant immédiatement la première et d'une durée uniforme de 24 jours.

2° Au cours des 5 années suivantes :

A des exercices de répétition de 24 jours (école de bataillon), à raison de deux périodes dans l'infanterie et les troupes de santé, et de 3 périodes dans la cavalerie, l'artillerie et le génie.

Ils passent ensuite pour 6 ans dans le landvaern; ils y sont assujettis à une période d'exercices de répétition de 24 jours, sauf dans le train. Puis ils sont versés dans le landstorm (4 ans).

En Suède, les hommes font partie du premier ban de la beväring pendant 8 ans.

La durée du service actif est de 8 mois pour l'infanterie, l'artillerie de position, l'artillerie et le génie de forteresse, et le train, savoir : 150 jours (école des recrues) la première année et trois rappels de 30 jours les trois années suivantes.

La durée de service est de 12 mois pour la cavalerie, l'artillerie et le génie de campagne et les télégraphistes de campagne, savoir : 281 jours (école des recrues) la première année et deux rappels de 42 jours les deux années suivantes.

Ils passent ensuite pour 4 ans dans le deuxième ban de la beväring, sans rappel (1).

Il est bon de remarquer qu'une loi militaire qui convient à un pays ne convient pas nécessairement à un autre. Des considérations géographiques, topographiques, ethnographiques, politiques, économiques et sociales, doivent in-

---

(1) Ces renseignements sont extraits des tableaux publiés dans le *Bulletin de la presse et de la bibliographie militaires*, nos 499 et 500.

tervenir dans l'élaboration d'une loi qui répond aux nécessités de la défense du pays. Ces conditions diffèrent d'un pays à l'autre, et partant on ne pourrait dire que ce qui est nécessaire et suffisant ici l'est au même titre ailleurs.

Il y aurait un volume à écrire sur cette matière. Nous nous contenterons de dire que si la Suisse a pu adopter le service très réduit, c'est que cela lui était permis par ce fait (entre autres) que la configuration topographique de son territoire rend celui-ci éminemment propre à une tactique défensive spéciale, plutôt individualiste que collective, et qui demande, comme qualité professionnelle dominante, l'adresse au tir. Or, le tir est très en honneur en Suisse, et les soldats en âge d'incorporation sont depuis longtemps tireurs; ils continuent d'ailleurs toujours à s'entraîner : le tir est, pour les habitants, un sport particulièrement aimé et pratiqué par les vieux comme par les jeunes. Les Suisses ont à un haut degré l'amour de la patrie et la soif d'indépendance. Ils sont énergiques et endurants. Ils ont la force physique et la force morale. Et cependant, les officiers se plaignent que le dressage initial soit insuffisant, que leurs troupes ne soient pas suffisamment assouplies

et entraînées, qu'elles ne sachent pas se servir du terrain, qu'il n'y ait pas assez de communion entre l'officier et sa troupe, que l'on n'ait pas le temps d'apprendre à bien employer l'outil forgé.

La Hollande se trouve aussi dans des conditions très spéciales au point de vue de la tactique de combat à adopter. Ces conditions sont très différentes de celles dans lesquelles se trouve la Suisse; mais une situation géographique et topographique particulière, jointe à des considérations d'ordre politique, ont conduit les Hollandais à s'organiser en vue d'une défensive à outrance derrière des lignes d'eau puissamment fortifiées, méthode de combat qui demande le développement plus grand des qualités professionnelles de l'individu, tout en permettant d'apporter moins de soin et moins de temps au développement des qualités collectives. Le Hollandais adore son pays, il est calme, plein de sang-froid; il a toutes les qualités morales qui conviennent au défenseur de positions.

Le Danemark ne peut songer qu'à une guerre défensive contre son redoutable voisin du sud. Il ne pourra que suivre la tactique

observée en 1864 : se défendre derrière des lignes aussi puissamment fortifiées que possible, dans le goulet étroit qui mène au cœur du pays. Il n'y aurait pas d'opérations de campagne proprement dites, et le soldat danois possède aussi les qualités d'ordre, de calme, de sang-froid, qui sont l'apanage des races du nord.

Les deux peuples de la Péninsule scandinave n'ont à redouter, par terre, qu'une invasion de la Russie. Quand on jette un regard sur la carte de ces pays, on voit que la lutte, qui ne pourrait être que défensive, aurait pour théâtre la région fortement découpée du nord-est, protégée par des montagnes et barrée par des lignes d'eau successives, avec des communications rares et difficiles.

La situation géographique de la Hollande, du Danemark, de la Suède et de la Norvège est telle, que ces pays ne gènent en aucune manière les opérations d'armées de deux puissants belligérants voisins; aucun n'a intérêt à passer par leur territoire (1). Leurs armées

(1) La Hollande jouit de sa souveraineté absolue. Rien ne l'oblige à déclarer la guerre au violateur du Limbourg en cas de traversée de cette partie de son territoire.

pourraient adopter une tactique exclusivement défensive, dans des positions fortes, organisées d'une façon permanente. Il était rationnel de profiter de cette circonstance et de proportionner les moyens au but poursuivi. Ces moyens sont-ils suffisants? L'expérience seule décidera. Mais on peut dire que ces peuples ont pu faire autrement que les autres peuples européens.

Derrière son rocher ou son rempart, le soldat doit être avant tout un tireur exercé et calme; il stationne en un point qu'il doit garder le plus longtemps possible; s'il a déjà profondément ancré dans son cœur l'amour du sol natal, le désir de le défendre à tout prix; s'il a déjà le caractère rude et tenace qui appartient aux peuples des montagnes ou aux peuples du nord; s'il a déjà le calme, le sang-froid, l'esprit d'ordre et de méthode; s'il est instruit, tempérant, vigoureux, il lui suffit presque d'être tireur, pourvu qu'il sache obéir. Son initiative n'a pas à être soigneusement développée : il n'a pas grand' chose à interpréter.

Le soldat propre à la guerre défensive ne doit pas être aussi « complet » que le soldat apte à faire la grande guerre, qui comporte

en outre toutes les opérations de campagne. On le comprend si bien, que les « troupes de forteresse » sont partout distinguées des troupes de campagne et comprennent les plus anciennes classes de milice. Or, les troupes qui n'auront à faire que la guerre défensive, derrière des positions puissamment organisées, tiennent des troupes de forteresse : leur composition, leur temps de service peuvent être appropriés à ce genre de guerre.

La Belgique est aussi un petit pays, mais il a le malheur de s'enfoncer comme un coin entre l'Allemagne et la France, séparées d'autre part par la Suisse, ses montagnes, ses fortifications; par les fortifications françaises du Jura doublant les défenses suisses, — et par les obstacles accumulés sur la ligne Berlin-Paris, par Nancy.

Il a été dit et redit tous les dangers que la Belgique court de par sa situation géographique. Et sa situation politique spéciale lui impose le devoir de défendre sa neutralité, consentie à cette condition. Ainsi l'armée belge pourra être appelée à se porter à la rencontre d'une armée envahissante; elle devra être, aussi bien que les armées française et allemande, propre à la grande guerre. Elle ne peut donc

s'organiser seulement en vue d'une guerre défensive derrière des fortifications puissantes.

De plus, le pays est plat, ouvert à toutes les entreprises; la Suisse a ses montagnes; la Hollande, son système de lignes d'eau fortifiées appuyées de part et d'autre à la mer; le Danemark, son isthme; la Suède, son isthme, ses cours d'eau, ses montagnes. L'armée belge n'aura pas à se plier qu'à une seule combinaison, elle aura à prévoir toutes celles qui sont possibles, et elles sont nombreuses. A elle les mouvements rapides, les coups brusques, les déplacements subits; à elle l'esprit d'entreprise, l'audace : elle doit avoir toutes les qualités qui permettent la vitesse. Napoléon, en 1814, n'a dû ses succès étonnants que grâce à la perfection militaire du noyau d'élite qui combattait encore sous ses ordres; il put porter à l'ennemi des coups terribles, des chocs qui le culbutèrent, parce que la force vive dont son armée était capable provenait non d'une masse grande, mais d'une vitesse énorme, résultant des qualités militaires des soldats. Le soldat belge doit avoir toutes les qualités, il doit rester sous les armes assez de temps pour qu'on puisse les lui donner.

CHAPITRE III

La psychologie dans l'éducation du soldat

Admettons l'instruction professionnelle du soldat terminée, l'application d'un entraînement physiologique rationnel ayant permis de diminuer le temps de premier apprentissage, pour laisser plus de place, par la suite, à l'enseignement technique, théorique et pratique. Le soldat connaît son métier. Mais ce rôle rapidement appris, saura-t-il le jouer à la guerre? Sera-t-il le combattant dans la conception actuelle du mot? L'entraînement physiologique seul empêchera-t-il qu'il y ait des traînards le long des routes; des faux malades dans les ambulances et les hôpitaux; des individus non atteints, qui resteront couchés sur le champ de bataille, dans les abris, derrière des buissons, quand, dans le

fort de la mêlée, les gradés ne pourront plus exercer une surveillance suffisante? Et même, en écartant toute idée de fraude, ne faudra-t-il pas qu'une énergie spéciale, l'énergie psychique, vienne en aide à l'énergie physique, la soutienne et la stimule, la multiplie?

Les fatigues, en temps de guerre, sont beaucoup plus grandes qu'en temps de paix. En paix, le soldat sait qu'après l'exercice ou la marche, il y aura le repos à la caserne ou dans le cantonnement préparé. La sollicitude de ses chefs veille à ce que rien ne lui manque; il est bien habillé, bien nourri, bien couché. On décommande les exercices en cas de trop mauvais temps, on mesure les efforts suivant la température, on ne lui demande rien d'excessif.

Il n'a jamais rien à craindre; il va, insouciant et même joyeux, songeant à la sortie du soir, aux farces dans les cantonnements,.... à la libération prochaine. Après le travail, le bon repos tranquille; après la pluie, le logement confortable; après la gelée ou la neige, la chambre chauffée. L'effort est facile et discontinu.

Il en est tout autrement à la guerre. Là, l'effort est perpétuel et de plus en plus pénible. Que le soleil soit brûlant, ou qu'il pleuve, ou

qu'il neige ou qu'il vente, l'étape doit se faire; on cantonne bien ou mal et le plus souvent on bivouaque; les vivres frais arrivent, arrivent tard ou n'arrivent pas..... Et le lendemain on reprend la marche. Le sac pèse, le fusil pèse, les pieds souffrent, tout le corps souffre; il faut marcher, marcher sans cesse vers cet ennemi qu'il faut joindre pour le combattre.

Et il ne suffit pas que les soldats se laissent aller, machinalement et sans pensée, automates se coudoyant et se suivant le long des routes : tour à tour, des fractions plus ou moins importantes des colonnes assurent la marche de celles-ci. La cavalerie explore au loin; ses patrouilles vont et viennent, alertes et vigilantes, à la recherche des indices pouvant signaler la présence de l'ennemi. Plus près, entourant les colonnes en marche d'un réseau de surveillance, les patrouilles des avant-gardes et des flanc-gardes, toujours attentives, fouillent les villages et les bois, les plis de terrain. L'œil est largement ouvert, l'oreille tendue, la pensée en éveil : le danger est plus immédiat pour ceux qui gardent que pour ceux qui sont gardés; les surprises sont toujours à craindre, et cette angoisse de la surprise possible, jointe au sentiment de

la responsabilité qu'ils assument de par leur rôle de garants de la sécurité des troupes en marche, font que ces patrouilleurs ont toutes les facultés tendues, facultés physiques et psychiques, et ainsi se double pour eux la fatigue de l'étape proprement dite.

Le voyageur fatigué, s'il écoutait les impulsions provoquées par la sensation de la fatigue, s'assiérait au bord de la route; s'il ne le fait pas, c'est que ses forces chancelantes sont soutenues par l'idée qu'au bout du voyage il y aura le bon repos. La promesse d'un prompt soulagement est un puissant tonique pour tout le système fatigué. Mais pour le soldat, le repos n'est pas garanti, et il l'est de moins en moins à mesure que l'on approche de l'ennemi. Il y a toujours, dans tous les cas, des fractions importantes qui veillent, et la nuit, au cantonnement ou au bivouac, les avant-postes se privent de tout repos pour assurer celui des troupes, souvent bien relatif d'ailleurs. Si les forces physiques épuisées demandent le sommeil réparateur, l'énergie psychologique doit être suffisante pour contrebalancer, chez ceux qui veillent à la sécurité de l'ensemble, la torpeur envahissante et tenir la pensée active; cette même

énergie servira de propulseur aux muscles dans l'étape ou le combat du lendemain.

De jour en jour, la fatigue s'accentue. Le travail devient de plus en plus pénible, et en même temps, plus on approche de l'ennemi, plus les cantonnements se resserrent, moins bon et moins réparateur est le repos. L'alimentation est moins assurée, moins régulière. L'hygiène est de moins en moins observée. Le moteur physiologique s'altère toujours davantage : l'intoxication des muscles s'accroît rapidement et les effets paralysants des substances toxiques qui emplissent l'organisme sont de plus en plus favorisés. Les réserves s'épuisent, les muscles ont de plus en plus besoin d'être stimulés. Le système nerveux central, le cerveau, envoie ce stimulus; il lutte contre la paralysie qui envahit le muscle, en lui communiquant des excitations de plus en plus fortes, et ainsi la fatigue nerveuse croît pour des causes internes, alors que déjà des causes externes nombreuses la rendaient plus grande. L'usure musculaire et l'usure nerveuse augmentent donc sans cesse, et croissent d'autant plus rapidement que le repos réparateur devient de moins en moins possible, alors qu'au contraire il est le plus urgent.

Et les fatigues, les privations, les efforts renouvelés ont pour aboutissant l'effort suprême de la lutte : c'est à ce moment où la souffrance a rendu ses conditions physiques, sinon morales, peu propres à l'action, que le soldat doit développer son maximum de physio-énergie et surtout de psycho-énergie.

Les événements récents de la guerre russo-japonaise ont montré ce qu'est devenue la bataille moderne. Tout le monde a lu les articles émouvants où Ludovic Naudeau a raconté, en un style admirable de précision, de clarté, et avec une sincérité dont on ne pourrait douter, tout ce qu'il a vu pendant ces terribles mêlées de Liao-Yang et de Moukden. Jamais écrivain ne mit mieux en relief ce qu'il faut d'énergie morale pour supporter les épreuves de la bataille moderne. Ecoutons-le, racontant un des épisodes de la bataille de Moukden :

« Il y a, entre Bania-pou-tsé (Piennia-lu-pao) et Gaotouling (Kaotailing), une longue vallée encaissée entre des monts escarpés que bordent les ouvrages russes. Le jour et la nuit, toujours, toujours, une grêle de projectiles

balaie cette vallée, où il faut pourtant que l'infanterie japonaise s'engage, si elle veut continuer son attaque. Sur un sol rasé par les projectiles des mitrailleuses et des fusils russes, sous l'éclatement incessant des shrapnels, les bataillons des Japonais s'avancent en rampant : les hommes se tapissent dans les crevasses de la terre, se glissent entre les pierres, poussent devant leur tête des sacs de terre, ou construisent hâtivement, en quelques coups de bêche ou de hache, des petits abris dont profiteront ceux qui suivront. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, l'infanterie japonaise reste là, couchée sur la terre glacée, gagnant à peine quelques mètres pendant chaque laps de temps de vingt-quatre heures; les soldats mangent et dorment à leur poste; ceux qui n'ont plus de biscuits ne mangent plus; mais ils restent, ils restent, ils restent; rien ne parvient à les décrocher de la terre à laquelle ils sont cramponnés ».

Les Russes avaient l'énergie physique, ils l'ont assez prouvé. Ils avaient aussi l'énergie morale, si l'on comprend par celle-ci la seule bravoure, le mépris de la mort. Un colonel japonais, cité par NAUDEAU, disait à ce propos :

« Nous sommes braves, c'est vrai, mais si être brave cela consiste à s'exposer sans frémir à des périls inouïs, les Russes sont plus braves que nous; car ils s'avancent à l'attaque de nos positions en rangs serrés, debout, sans chercher à se cacher, sans chercher à éviter la mort. Même si nous voulions, nous autres officiers japonais, obtenir de nos soldats qu'ils marchassent ainsi vers l'ennemi, nous parviendrions difficilement à nous faire obéir, tellement il est dans l'instinct de ceux-ci de chercher à profiter, pour se couvrir, de la moindre motte de terre, de la moindre crevasse, du moindre abri, s'il s'en présente un. Oui, à ce point de vue, les Russes sont plus braves que nous : quand ils nous attaquent, il semble que ce ne soit que pour mourir. Heureusement, notre bravoure est une bravoure utile, et la leur est une bravoure moins utile ».

Et l'on comprendra toute la signification de ces mots « bravoure utile », si l'on médite ces paroles d'un officier russe : « Nous sommes obligés de tenir compte de la mentalité de nos soldats. Cet incomparable défenseur de positions n'a point l'esprit offensif. Il est peu apte à une action individuelle. Pour marcher vers l'ennemi, il a besoin de sentir qu'il fait partie

d'un ensemble ; qu'il est dirigé, associé, englobé, accompagné, soutenu; qu'il ne s'appartient pas. Alors, avec son fatalisme, son esprit d'obéissance passive, son instinct de cohésion, il s'avance sans hésiter, coude-à-coude, avec ses camarades, sous le feu le plus effroyable, impassible jusqu'à la mort. Mais ce même soldat, si on le livrait à lui-même au moment de l'attaque; si, longtemps avant d'arriver jusqu'à l'ennemi, on le séparait de ses voisins par de larges intervalles; si on lui disait de profiter du terrain, de ramper, de bondir, de se faufiler, de se faire un abri de chaque ornière, de chaque caillou, d'agir comme le fait si merveilleusement le soldat japonais, comme le feraient des Français ou des Allemands, il ne trouverait en soi-même ni l'impulsion, ni l'habileté, ni l'initiative, ni même l'agilité indispensables. Il ne se débrouillerait pas, il hésiterait, il serait déconcerté, il ne comprendrait pas, il ne réussirait peut-être pas ».

Et Ludovic Naudeau, qui transcrivait ces paroles, les expliquait : « Si les Russes n'ont que des qualités de résignation, de résistance passive, de stoïcisme, c'est d'une part qu'on les a instruits suivant des règlements militaires qui

semblent remonter à la guerre de Crimée et n'avoir point été modifiés depuis l'adoption des armes à tir rapide et à longue portée; mais aussi, mais surtout, c'est que des hommes auxquels on a systématiquement interdit de faire usage de leur pensée, de leur volonté, de leur libre arbitre, ne peuvent pas être transformés comme par magie en des combattants habiles, entreprenants et vraiment aptes à l'offensive moderne ».

Supposez le soldat le mieux entraîné du monde, mais au point de vue physiologique seulement, les formations de combat denses s'imposeront comme elles se sont imposées aux Russes; ce seront les seules dont l'emploi sera possible, parce que, hors de la masse, hors du coude-à-coude, hors de la présence et de l'exemple immédiat des chefs, hors de l'impulsion venant de l'ensemble, le soldat restera inerte et incapable d'agir malgré le plus grand mépris de la mort, le stoïcisme le plus déconcertant. L'armée composée de pareils éléments fera des prodiges d'héroïsme, mais elle sera vaincue, parce qu'elle sera immobile, et que maintenant, beaucoup plus qu'à tout autre époque, « vaincre c'est avancer ».

C'est là qu'il faut chercher la cause des désastres subis par les Russes en Extrême-Orient, et s'ils ont résisté si longtemps, beaucoup plus longtemps que toute autre troupe européenne dans les mêmes conditions n'aurait pu le faire, c'est grâce à ce stoïcisme étonnant, à cette indifférence devant la mort, qui faisait déjà dire à Napoléon : « Ces Russes, il ne suffit pas de les tuer, il faut les faire tomber ».

A quoi doivent-ils d'être ainsi? Comme tous les pays que la nature laissa ouverts de tous côtés, sans que des mers ou de hautes montagnes, de puissants obstacles vinssent arrêter de place en place l'invasion étrangère ou permettre de lutter contre elle; comme les immensités chinoises ou indoues, arabes et soudanaises, la plate et immense Russie dut toujours souffrir le bon plaisir de la force, l'anarchie du brigandage et la tyrannie des conquêtes sans cesse renouvelées.

Les Russiens, qui s'étaient péniblement installés sur la « steppe noire », près de l'asile qu'offrait la grande zone de forêts du Nord, commençaient à prospérer et à s'étendre à la

fois vers les plaines du Sud et dans la forêt peu à peu mise en culture, quand, au XIIIe siècle, surgirent les Mongols de Gengis-Khan. Installés à Saraï, sur le Volga, les lieutenants du terrible conquérant lancent leurs hordes à travers ces malheureuses contrées. Pendant deux siècles, du XIIIe au XVe, c'est une ruée aller et retour de ces Mongols cruels, qui rançonnent, massacrent, réduisent à l'esclavage les misérables populations. Et en même temps les Polonais, les Lithuaniens, les Allemands et les Scandinaves tyrannisent et ravagent les régions de l'Ouest. Le Russien n'a plus d'asile sûr; il erre, demi-nomade, plantant ses huttes là où il peut espérer pouvoir cultiver tranquillement sa terre.

La population ne connaîtra le repos relatif que le jour où elle se jettera tout entière aux pieds d'un despote, puissant guerrier, qui aura la force et le bonheur d'empêcher enfin ces dévastations.

Au XVe siècle, la puissance des Mongols s'use et s'affaise, et les princes de Moscou, d'abord serviteurs des Khans, dominant sous eux la Grande Russie, vont refouler leurs anciens maîtres, après avoir adopté toutefois leurs manières de gouverner les peuples : le fouet

mongol, devenu le knout, et le rançonnement des sujets, qui permet de payer l'armée. « Sans tenir compte des origines ou des situations antérieures, le moscovite enrôle tout ce qui lui semble solide et vaillant; à la subsistance de l'armée, à la culture de la terre, il attache la tourbe des peureux et des faibles, le peuple noir, tcherne, qui n'est bon qu'à escarter la forêt, cultiver la clairière; le peuple chrétien, krestianine, qui ne peut se hausser à la chevalerie mongole et reste l' « hommelet », le moujik. L'élite, au service de son armée, la foule au servage de sa glèbe » (1).

Avec cette armée, les Moscovites refoulent les Mongols et constituent l'immense nation russe; mais ils règnent en autocrates cruels. Le Russien est maintenu de force sur un coin de terre, qu'il cultivera pour ses maîtres, les nobles, qui reçoivent du Tsar la terre et ceux qu'elle porte : « La moitié de la nation est mise dans la servitude corporelle, sous la botte des boyards », et ceux-ci pratiquent et pratiqueront

---

(1) V. Bérard. *L'empire russe et le tsarisme*, pp. 299-311.

jusqu'à nous le système des rançonnements et des concussions. « Le peuple russe a toujours été sacrifié, écrit encore BÉRARD : ...L'impératrice Catherine écrivait au gouverneur général de Moscou : « Il ne faut pas donner d'instruction au bas peuple. Quand il en saura, M. le Maréchal, autant que vous et moi, il ne voudra plus nous obéir comme il nous obéit aujourd'hui » (1). Et on le tient toujours dans les ténèbres et sous le joug. En 1904, parmi les conscrits, trois pour cent savent lire et écrire. La Russie commence à en recueillir les résultats : la diminution de la fertilité du sol et de la productivité des terrains, la ténacité et le développement inquiétant des épidémies de toutes sortes, la pauvreté des masses, l'alcoolisme poussé à des proportions dangereuses pour le bien-être de la nation : il règne aussi bien dans la haute classe, dans la bourgeoisie que dans le peuple ». Et autre part : « ...Tout dort... Les paysans dorment d'un sommeil de mort; ils moissonnent, ils labourent, ils dorment; ils battent le blé, ils dorment encore; père, mère, enfants, tous dorment. Celui qui

(1) OUSSIP-LOURIÉ. *Psychologie des romanciers russes*, p. 434, cité par BÉRARD.

frappe et celui que l'on frappe dorment également. Seul, le cabaret veille, l'œil toujours ouvert. Et, serrant entre ses cinq doigts un cruchon d'eau-de-vie, le front au pôle nord et les pieds au Caucase, dort, d'un sommeil éternel, notre patrie, la Russie sainte ».

Un régime économique spécial, qui a laissé le Russe sur sa terre, serf affranchi légalement et resté serf en réalité, — cultivant comme autrefois pour le seigneur, à qui revient pour la plus grande part le produit de la culture, d'ailleurs peu intelligente et de faible rendement, — régime économique qui a donc laissé subsister la plèbe à côté d'une aristocratie toute puissante; un régime politique qui consacre la centralisation dans tout ce qu'elle a de plus absolu, ont laissé l'individu pauvre, mal logé, mal nourri, sans ambition, sans volonté de sortir d'un milieu qui le retient d'ailleurs par la presque impossibilité d'en sortir, sans désir, sans libre arbitre, sans pensée. De là l'indifférence, de là le peu de cas de la vie, de là le mépris de la mort qui donne, au soldat russe, sa physionomie toute particulière.

Dans l'Europe occidentale, les mers, bras de

mer, golfes, montagnes, ont permis la constitution, l'agencement, l'organisation défensive de nationalités séparées, autonomes, actives, productives, progressives, intelligentes et fécondes. Une organisation puissante a multiplié les sources de richesse, toutes les branches de l'activité humaine se signalent par une productivité toujours plus grande. L'affluence des biens amène le besoin du confort. Les nations se parent : d'admirables monuments s'élèvent, les routes et les chemins de fer se multiplient, les réseaux télégraphiques et téléphoniques s'étendent, les cités s'agrandissent et les constructions nouvelles sont toujours plus jolies que les précédentes. Les besoins croissent, indice de civilisation qui progresse; mais le nombre des objets utilisables augmente et les prix diminuent en même temps que les salaires s'élèvent. Le bien-être s'accentue, le niveau de vie s'améliore, et partant l'individu, jouissant davantage de l'existence, tient plus à elle.

Cela ne veut pas dire que notre civilisation a efféminé les hommes au point de les rendre impropres à la guerre. Comme le dit BAGEHOT : « Notre fibre, sinon physique, du moins morale,

s'est fortifiée » (1). Le commerce et le luxe enlevaient aux races d'autrefois leurs facultés guerrières, au point de rendre parfois les habitants d'une ville incapables de la défendre; ils ne les enlèvent pas de même aux races modernes. Mais il est cependant vrai que plus le confort augmente, plus l'instinct de conservation se développe, et le mépris de la mort des races primitives et malheureuses n'existe plus.

Ainsi, alors que les moyens de guerre deviennent plus meurtriers, la crainte de la mort croît, et c'est pour cela qu'on est autorisé à dire qu'aucune armée européenne autre que l'armée russe, placée dans les mêmes conditions d'organisation et d'instruction, n'aurait été capable de résister comme elle l'a fait. Le soldat occidental n'ayant que l'entraînement physiologique serait donc de beaucoup inférieur encore au soldat russe, car il lui manquerait un sentiment qui, mis intelligemment à profit, est précisément le facteur de la victoire.

Le malheur pour les Russes a été d'avoir un adversaire qui, depuis le général jusqu'au

(1) BAGEHOT. *Lois scientifiques du développement des nations*, p. 52.

plus simple soldat, avait fait d'avance le sacrifice de ses jours, et avait la volonté absolue, frénétique, de vaincre malgré tout; un adversaire pour qui mourir pour la patrie est un bonheur et qui ne reculerait donc jamais, jamais, ou plutôt qui ne reculerait que pour revenir à la charge, plus nombreux et plus impétueux. Car ce mépris de la mort, au lieu d'être *passif*, si l'on peut parler ainsi, de laisser l'homme inagissant, insensible au but poursuivi, était au contraire, chez les Japonais, un élément *actif* de la bataille, un facteur de propulsion, un moyen d' « oser » formidable entre les mains des généraux.

Le malheureux moujik, arraché à sa hutte, aurait pu dire : « On m'a placé ici pour me battre, soit, mais je sais que je vais mourir, — je mourrai ». Le Japonais aurait parlé d'une autre manière : « Je suis venu ici pour vaincre; mais pour vaincre il faudra peut-être mourir, — je mourrai, mais après avoir tout fait pour vaincre ».

Cette mentalité toute particulière a besoin d'être expliquée.

Après avoir commencé par s'appropier la culture chinoise, les Japonais ont pris, après la révolution de 1868, des modèles européens. Or, l'écorce extérieure d'une civilisation est aisément modifiable, mais le cœur de l'arbre national reste intact; pour changer d'outil, une nation ne change pas d'âme (1). Le Japonais d'aujourd'hui en est la preuve : il s'habille à l'européenne, voyage en chemin de fer, se sert habilement des instruments les plus nouveaux et des armes les plus perfectionnées, mais il pense et agit en Japonais; il se bat comme se battaient, avec leurs sabres et leurs armures laquées, les samouraïs du temps de Yeyasu. Quelques détails du décor ont changé, mais le caractère national, hérité des lointains ancêtres, est resté le même; l'usage des outils et des armes exotiques n'a fait que révéler, aux sujets du Mikado, toute la puissance d'action, toute la force d'expansion que pouvait ajouter à leur génie guerrier l'emploi des machines, des vaisseaux et des canons modernes.

Civilisé à la surface, le peuple japonais

---

(1) Voir René Pinon. *La lutte pour le Pacifique*. page 172.

est resté rude, fruste, primitif. « Les troupes japonaises, disait le lieutenant-colonel adjoint d'état-major NENQUIN, dans la conférence déjà citée, les troupes japonaises se ressentent encore de la longue période de barbarie dans laquelle leur pays a été plongée. Si l'armée, considérée dans son ensemble, constitue un organisme puissant et perfectionné, grâce aux efforts combinés d'hommes politiques et de généraux éminents, agissant sous l'impulsion énergique du Mikado, il n'en est pas moins vrai que le soldat, comme l'homme du peuple nippon, pris individuellement, est encore sous l'influence d'un état primitif peu lointain. Ses manifestations extérieures le prouvent, et vous admettrez comme moi, Messieurs, que l'homme qui s'ouvre le ventre et s'arrache les entrailles pour affirmer son dévouement à la patrie et témoigner de son mépris de la mort, ne jouit pas d'une bien grande sensibilité et n'a pas l'instinct de conservation fort développé. L'on comprend dès lors que des individus de cette nature, chez qui l'on a eu soin d'exalter le sentiment patriotique et le fanatisme de race, se lancent à l'assaut de positions admirablement

défendues, sans être arrêtés dans leur élan, ni par les obus, ni par la mitraille..... » (1).

Si, au point de vue politique, le Japon s'est en quelques années métamorphosé en un pays moderne ayant un parlement, une presse, un ministère responsable, il n'en est pas moins resté très moyen âgeux au point de vue social, et son organisation industrielle même porte encore l'empreinte d'un régime où la machine ne jouait qu'un rôle effacé. Nulle part, le régime du patronat n'est plus dur, le travail plus exténuant et moins rémunéré, les femmes et les enfants plus odieusement exploités. Le régime

(1) Le conférencier s'attachait à prouver que les attaques à la baïonnette, remises en honneur pendant la guerre russo-japonaise, n'ont été possibles que grâce à la mentalité toute spéciale des combattants en présence, et que l'emploi de l'arme de hast ne restera possible que dans des cas tout particuliers : embuscades, surprises, combats de nuit. Nous partageons cet avis, car nous pensons que les excitations psychiques nécessaires dans le combat moderne entre peuples européens ne pourront être renouvelées à l'infini, et qu'il y aura, avant le contact immédiat, une phase critique, moment suprême de terrible lutte entre l'énergie psychique et les actions déprimantes, moment où, chez l'un ou l'autre des deux adversaires, l'instinct de la conservation primera,... et ce sera pour lui le recul fatal.

du travail est, dans toute la force du terme, un esclavage. « Peu de choses, au Japon, dit WEULERSSE (1), frappe l'étranger aussi vivement que l'effroyable gaspillage du travail humain. La première décortiquerie de paddy est pour lui un spectacle : cet homme au corps nu perlé de sueur, qui, des heures durant, s'épuise à peser sur le grossier levier pour soulever le lourd pilon ; cette négligence parfaite de tout ce qui pourrait épargner l'effort, c'est une révélation déjà de l'avilissement où est tombée la main-d'œuvre. Et, pour l'avoir une fois entendue, jamais il n'oublie la triste chanson des tourneurs de moulin, qui font toute la journée le tour de leur manège étroit, comme les esclaves antiques! Dans un séjour de dix jours à Kioto, je n'ai rencontré que quatre chevaux. Quelques bœufs suffisent aux très gros charrois; pour les transports un peu moins lourds ou un peu plus pressés, on attelle des hommes, — le nombre qu'il faut. Le tireur de kourouma est un privilégié, lui qui ne traîne jamais qu'une ou deux personnes ».

Que l'on songe après cela aux pertes co-

(1) WEULERSSE. *Le Japon d'aujourd'hui*, p. 152. Cité par R. PINON, ouv. cit., p.195.

lossales éprouvées par les armées japonaises pendant les batailles de Mandchourie, au gaspillage de vies humaines devant Port-Arthur, et ce rapprochement permettra de comprendre l'étonnant mépris de l'effort qu'ont montré en toutes circonstances les généraux japonais.

Dans cet ordre de vues, il faut remarquer que la civilisation crée l'humanitarisme, la sentimentalité; elle augmente aussi la nervosité. Or, si l'évolution de nos peuples occidentaux a été lente, si les tendances philosophiques humanitaires se sont profondément ancrées dans nos âmes de vieux civilisés, les Japonais ont franchi d'un bond, en quelques années, l'intervalle qui séparait le moyen âge de la civilisation actuelle; ils ont atteint leur but par un chemin très droit, très court, et ils n'ont pas eu le temps de s'approprier ni notre luxe, ni nos besoins, ni notre raffinement, ni notre nervosité, qui sont le résultat des facilités mécaniques de la vie.

Ils n'ont pas eu le temps d'inventer, d'élaborer; ils ont copié ce qui pouvait leur être utile. « Merveilleusement doué pour tous les métiers et tous les rôles, dit René Pinon (1),

(1) Ouv. cit., p. 116.

le Japonais est espion de naissance comme il est soldat de race; il est commerçant comme il est marin; il a une aptitude instinctive à s'accommoder des circonstances et à plier ses desseins à leur mobilité ». Le Japonais est plutôt artisan qu'artiste; il a été jusqu'ici par dessus tout imitateur : en politique, en économie, en art militaire. Il n'a pas inventé la tactique qu'il a merveilleusement pratiquée sur les champs de bataille de Mandchourie : ses méthodes ont été empruntées à l'Europe. On connaît d'ailleurs l'histoire de cet amiral américain qui reconnut, dans un capitaine de vaisseau japonais, son ancien cuisinier. « Ce qu'a fourni l'armée japonaise, dit la *Revue internationale,* elle le doit en grande partie au travail de l'esprit allemand. Des officiers japonais ont suivi pendant des mois et des années l'éducation de nos troupes sur les places d'exercice allemandes, et se sont assimilé, dans nos plus hautes écoles militaires et à l'état-major, les principes qui se basent sur les enseignements de nos grands théoriciens de la guerre et de maîtres comme Clausewitz et Molkte; des officiers allemands ont professé ces principes dans les institutions japonaises; c'est pourquoi il n'est pas étonnant que nous

cherchions à reconnaître, dans la disposition des batailles et dans la manière tactique des Japonais, les enseignements et l'exemple allemands » (1).

Ce n'est pas seulement en Allemagne que les Japonais ont cherché leurs modèles, ils ont pris aussi bien dans les méthodes françaises ce qui pouvait leur convenir, et ils ont adapté merveilleusement les enseignements recueillis à leur mentalité, à leur milieu.

Sur le patriotisme sucé avec le lait maternel, le gouvernement a soigneusement greffé l'initiative et l'intelligence, et cette greffe s'est effectuée à l'école, où l'on met au premier plan les vertus militaires : « Tu dois mourir à côté de ton grand Seigneur et ne jamais tourner le dos à l'ennemi ». Déjà dans l'intimité familiale, l'enfant a entendu bien des fois les récits enthousiastes relatant les hauts faits des ancêtres, des parents et des frères tombés devant l'ennemi. A l'école, on s'attache à mettre en relief les exemples d'héroïsme dont est pleine l'histoire nationale, et à faire naître ainsi, chez la jeunesse, le désir d'imiter les héros. Chose digne de remarque,

(1) *Internationale Revue über die gesamten Armeen und Flotten.* Supplément français, nº 71, p. 80.

l'instruction militaire est donnée dès l'école. Les exercices de gymnastique, l'escrime, les mouvements militaires sont enseignés à titre de réjouissances, et les garçons se livrent à ces exercices avec plaisir, avec enthousiasme. On voit, à l'allure de ces jeunes gens, qu'ils sont impatients de devenir soldats et de se trouver devant l'ennemi (1).

« Depuis l'âge le plus tendre, dit le capitaine russe KRASNOW (2), on inculque à l'enfant un patriotisme ardent; toutes les forces intellectuelles et physiques du jeune homme sont développées autant que possible d'une manière rationnelle, toujours en vue de ce seul but : la défense de la patrie. »

Les sentiments acquis dans la famille et à l'école sont entretenus soigneusement dans le peuple; des fêtes nationales régulièrement organisées lui montrent comment la patrie sait honorer ceux qui ont offert leur vie pour son bonheur; et le Mikado, dans un discours prononcé en 1870, soulignait que la nécessité à la

---

(1) Référence à KARL WÓJCIK. *Die moralischen und geistigen Mittel im Kriege*, p. 31.

(2) *Invalide russe*. Cité par le *Bulletin de la press*... n° 530.

guerre de se sacrifier pour l'ensemble était le plus important trait de la morale. Or, les Japonais ont un véritable culte pour leur empereur. Ils ont, de plus, une haute idée des destinées de leur patrie; ils ont au fond du cœur la haine de l'européen. Ils avaient surtout la haine des Russes, qui étaient venus s'implanter dans ce même Port-Arthur, dans cette même Mandchourie, qu'ils s'étaient résignés à évacuer après le traité de Simonosaki, imposé par la Russie, la France et l'Allemagne.

Haine de l'étranger, amour de la patrie, culte pour leur empereur, préparation minutieuse du temps de paix en vue d'une guerre déterminée, esprit guerrier, mépris de la mort, voilà ce qui fit la force des armées japonaises et provoqua leur triomphe.

Il y eut aussi comme facteur de la victoire, cette mentalité toute spéciale si bien décrite par René Pinon, quand il parle de la pénétration des Japonais en Chine : « ....Colporteur, journaliste, barbier, photographe, marchand, il sait partout se rendre utile, bientôt indispensable; insinuant et souple, poli jusqu'à l'obséquiosité, habile à jouer les personnages les plus divers et à se glisser dans la familiarité du Yamen des

hauts mandarins, il sait tout, il a tout vu et tout retenu.... L'effort de tous ces Japonais, isolés, comme perdus dans l'immensité de l'Empire du Milieu, n'est incohérent qu'en apparence; tout, au contraire, aboutit à l'organisme central, au Gouvernement, d'où vient le mot d'ordre et l'impulsion; tout est préparé en vue d'un objet déterminé d'avance et patiemment poursuivi : l'infiltration japonaise a l'air d'un immense complot. Dans la lutte pour la vie et la prééminence politique, le Japonais se montre tel qu'il est sur le champ de bataille : lorsqu'il aborde la position dont il a reçu l'ordre de s'emparer, il reste invisible, il chemine à couvert, s'abrite derrière le moindre obstacle, ploie son corps souple aux formes du terrain, creuse, en quelques coups de bêche, un trou où il se terre et d'où il fait le coup de feu; mais le terrain une fois conquis lui appartient : on peut le tuer, on ne le fera pas déguerpir » (1).

Cette âpreté à conserver ce qui est acquis, cette force de volonté agressive, cet effacement de l'intérêt individuel devant l'intérêt de l'en-

(1) René Pinon, ouv. cit., p. 116.

semble, constituent, comme le disait LUDOVIC NAUDEAU, la caractéristique du soldat japonais. Et cette caractéristique, elle est engendrée par un patriotisme qui s'élève, s'idéalise jusqu'à être une religion, l'unique religion, à vrai dire, des Japonais. Chaque général, chaque officier, chaque soldat n'ambitionne rien d'autre que de contribuer à la grandeur, à la gloire de son pays. Chaque combattant, dévotieusement imbu du sentiment de sa responsabilité personnelle, arrive au feu tout prêt à se sacrifier et à mourir, non point tant pour que le récit de ses prouesses étonne les générations futures, que pour avoir la joie de participer à la grande œuvre dont l'accomplissement fera le Japon plus heureux, plus fort, plus admirable.



La mentalité des Japonais n'est donc pas du tout celle des peuples occidentaux. Notre formation intellectuelle et morale est tout autre. L'instinct guerrier des premiers âges a, peut-on dire, presque complètement disparu. Si l'on se battait autrefois par amour du combat, on ne se

bat plus aujourd'hui que poussé par la nécessité. Nous avons perdu la rudesse corporelle en même temps que la rudesse morale; nous sommes sentimentaux et nous redoutons davantage la souffrance physique, la mort nous paraît horrible.

Il faut le reconnaître : les chefs de nos armées occidentales n'auront pas comme moyen d'oser le mépris de la mort, chez leurs soldats; au contraire, l'instinct de conservation atavique, développé à l'extrême dans nos sociétés civilisées, deviendra un des plus redoutables parmi les obstacles contre lesquels les chefs militaires auront à lutter sur le champ de bataille, si une éducation spéciale n'est venue donner, aux combattants, assez de volonté pour vaincre le facteur déprimant par excellence : la peur, la peur de la mort.

Quelle que soit l'énergie physique que possède un homme, la peur provoque chez lui une sorte d'atrophie musculaire; les mouvements du cœur sont troublés, l'intelligence s'obscursit, les ressorts de la volonté se détendent. « Beaucoup d'échecs dans la vie, dit THOMAS (1), n'ont pas

(1) F. THOMAS. *La suggestion*, p. 12.

d'autre cause : la frayeur d'être vaincus hâte notre défaite ».

Dès que la peur s'empare d'un homme, dit de son côté Bain (1), « il y a, d'une part, affaissement physique accompagnant une souffrance générale, et, d'autre part, volition intense, excitante, inspirée par le désir d'échapper au danger. C'est l'état précis où les fonctions organiques souffrent le plus, chacune d'entre elles peut être affaiblie... Dans les cas extrêmes, lorsque le danger se combine avec l'incertitude, il y a même paralysie de l'activité ».

Or, dans la bataille, la peur guette sans cesse ceux qui ne sont pas suffisamment armés contre elle. Le péril est toujours imminent. L'angoisse étreint les cœurs, et l'horrible vision de la mort qui passe et frappe çà et là rive les jambes au sol, cloue à terre ceux qui ne peuvent plus vouloir.

Vouloir! Tout est là. Il faut que la volonté soit telle qu'elle mette un terme au débat intérieur, à la délibération. Il faut que le combattant se trouve dans une sorte d'état de monoidéïsme,

---

(1) Bain. *Les émotions et la volonté*, pp. 152-153.

dans lequel l'idée de vaincre doit être tellement puissante, qu'elle détourne à son profit toute l'activité mentale, et non seulement écarte toute suggestion de nature à empêcher le fonctionnement normal de l'activité physique, mais pousse au contraire en avant et sert de force motrice (1).

On peut vouloir sa propre volonté, dit HARALD HÖFFDING (2) : « On veut soutenir et poursuivre sa résolution sans la laisser renverser ensuite par les nouvelles dispositions qui pourront surgir. C'est ce qui doit avoir lieu en particulier lorsque le but choisi exige l'emploi de

---

(1) Tout état intellectuel est accompagné de manifestations physiques déterminées. La pensée n'est pas, comme beaucoup l'admettent encore par tradition, un événement qui se passe dans un monde supra-sensible, éthéré, insaisissable. Nous répéterons avec SETCHENOFF : « Pas de pensée sans expression », c'est-à-dire : la pensée est une parole ou acte à l'état naissant, c'est-à-dire un commencement d'activité musculaire (RIBOT. *Le mécanisme de l'attention.* Revue philosophique, 1887, t. 2). Voyez F. THOMAS. *La suggestion.* Toute idée est une force, partant un commencement d'action.

(2) HARALD HÖFFDING. *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience,* p. 481.

toute une série de moyens et la production d'une multitude d'actions partielles. On veut A; à cause de lui on veut également B, C, D,..... et l'exécution de toutes ces résolutions secondaires n'est possible que par le maintien de la résolution principale, tous les motifs qui pourraient mener dans d'autres directions étant supprimés ».

La résolution que doit prendre le soldat dans la bataille, c'est faire reculer l'adversaire, c'est le vaincre. La victoire, tel est le but. Et pour l'atteindre, il faut le vouloir au point que la pensée ne voie plus que lui et sache rester insensible à toutes les autres sollicitations, à toutes les influences, si puissantes soient-elles; il faut que le soldat n'ait qu'un désir : se porter en avant malgré tout.

Jamais l'adage : « Vouloir c'est pouvoir » ne put mieux s'appliquer qu'à la bataille moderne. « Donnez-moi, disait un capitaine français, donnez-moi deux cents héros armés de bâtons contre deux cents mauvais soldats armés des meilleurs fusils, je crève ceux-ci et je passe. » Hélas! ces héros, on ne les rencontre pas tout faits; il faut les former, et avec qu'elle peine!

Dans notre coin d'Europe où s'affirment de plus en plus les tendances utilitaires, nous ne sommes plus à l'époque des grands enthousiasmes. Toute notre éducation, toute notre vie moderne nous éloignent de l'héroïsme. Autrefois, le stimulant de l'héroïsme était la foi religieuse; puis le pur amour de la gloire; puis l'enthousiasme, la passion patriotique d'une nation qui vient de secouer un régime détesté et qui se rue, enragée et sublime, contre l'adversaire qui envahit le foyer en voie de se former sur les bases de la liberté rêvée enfin conquise. Sur les bannières des croisés, l'héroïsme planait; la chevalerie fut une époque d'héroïsme par gloire; les communiers furent des héros; l'armée d'Italie de 1796 fut une armée de héros; héros toujours les soldats d'Ulm, d'Austerlitz, Yéna, Auerstädt... Un souffle ardent pousse les masses; la foi en la victoire fait oublier les fatigues; le cœur marche en avant, le reste suit..... Et la victoire n'est pas, comme disait Napoléon, « dans les jambes des soldats », elle est « dans leur âme ».

L'âme fait le soldat, et à tel soldat, telle tactique. Mieux que l'armement, la valeur intellectuelle et morale règle les formations de com-

bat (1). A toutes les époques d'envolée héroïque, alors que chaque individu est capable de s'oublier soi-même au profit de tous, de s'abstraire dans la masse; que chaque soldat est un outil de combat trempé et prêt à toutes les épreuves, les formations s'élargissent et la tactique met en œuvre la valeur de l'individu. Elle lui permet son rendement maximum. Elle débarrasse le chef du souci d'obtenir l'exécution intégrale de l'ordre donné, elle le laisse tout entier à ses fonctions de suprême ordonnateur, elle lui permet de regarder de haut les événements et de les faire concourir au but poursuivi. Aux époques de dégénérescence ou de fatigue nationale, ou de disparition de l'esprit guerrier, quand la masse n'a plus pour stimulant un idéal à atteindre, l'individu n'a qu'une valeur factice

---

(1) « On peut dire, en général, que tout dispositif tactique ou stratégique est un édifice moral qui a pour pierre de taille le cœur du soldat, pour colonnes le caractère des officiers, pour clé de voûte le caractère du chef. Plus les matériaux sont résistants, plus la construction peut être hardie, légère, ajourée, sans cesser d'être solide; si la pierre est molle et brisante, les murailles ne peuvent être que compactes et massives (Capitaine P. Simon. *Puissance militaire et démocratie,* p. 19).

inculquée, — s'il l'a; l'impulsion manque, le laisser-faire aboutirait au recul; l'instinct de conservation crie très haut; la panique est toujours en l'air (1). Il faut l'auto-surveillance de chacun par tous, le rapprochement, le coude-à-coude, la masse, la stratégie sans ampleur, la tactique sans entrain, lourde, hésitante; il y a un frein à la machine de combat; la force vive est faible : dans MV^2, M est grand, V est très petit. Voyez Austerlitz, Yéna, Auerstädt, et voyez déjà Wagram et surtout Waterloo.

Cela, c'est de l'histoire. Mais voyez la tactique japonaise et la tactique russe. Le Russe est fort; surtout le Russe de la Sibérie est fort,

---

(1) La panique atteint parfois les meilleures armées. Le général DAUDIGNAC, dans son ouvrage : *Les réalités du combat,* cite, de 1800 à 1900, un grand nombre de cas de panique. Il y eut une panique marquée chez les Français la nuit qui précéda la bataille d'Austerlitz, le jour qui suivit la bataille de Solférino, le soir de Wagram. Il y en eut, peut-on dire, dans toutes les campagnes, et la guerre de 1870-1871 n'en compte pas moins de douze. Plus le moral de l'armée est élevé, plus les paniques sont rares; elles sont extrêmement fréquentes chez les jeunes troupes ou les troupes démoralisées : un coup de fusil, un dormeur criant « aux armes » en rêvant, un bruit imprévu quelconque peuvent provoquer chez elles une désastreuse panique.

dur à la fatigue, rustique, habitué aux privations; il a, peut-on dire, l'entraînement physiologique complet; il a même le mépris de la mort. Et l'armée russe est rivée sur place : elle se défend, mais ne peut attaquer; elle offre des masses aux obus brisants et aux shrapnels dévastateurs; c'est un ours aux griffes et aux crocs formidables, mais il est enchaîné. Au contraire, le Japonais est petit, faible physiquement; mais il est alerte, intelligent, adroit, rusé, prompt à saisir les occasions; il rampe quand il avance, mais la masse se rue quand il faut agir impétueusement : M pourrait être petit, V est énorme.

Qui dit Russe, dit tactique des masses; qui dit Japonais, dit tactique individuelle. Or, cette dernière est la seule qui puisse être mise en usage de nos jours. Les puissants moyens de destruction que l'on emploie, la science mise au service de la guerre, ont exclu désormais du champ de bataille tout but trop large ou trop visible, toute formation trop vulnérable.

Par suite de l'accroissement des effectifs, l'influence immédiate du commandement supérieur ne se fait plus sentir jusqu'aux échelons inférieurs, condition qui, cependant, serait plus nécessaire maintenant que jadis. En effet, la

rapidité et la violence des moyens employés sont de nature à jeter très vite le désarroi dans les rangs de soldats jeunes, faciles à émouvoir, à qui la longue pratique des armes ne donne plus la cohésion et le mépris du danger des professionnels d'autrefois.

L'étendue des champs de bataille a fort éloigné le chef, dont la pensée seule dirige les mouvements de cette mer armée. Tant qu'il est dans le domaine de la stratégie, le général en chef est maître de diriger les colonnes suivant ses vues, d'amener ses troupes au combat suivant le plan stratégique qu'il a mûri; dès que l'action commence, son rôle de direction s'estompe, et ce qui émane de lui sont non plus des ordres, mais des « directives », des intentions formulées. Son œuvre serait surhumaine s'il devait régler par le détail la besogne de chacune des unités qu'il a sous la main. Il ne peut que concevoir la manœuvre. « Sociologue qui connaît l'homme, dit le commandant Edmond Farry, technicien qui sait de quels moyens militaires il dispose, artiste qui s'est entraîné à imaginer, combiner, voir dans l'espace et dans le temps, il sera sur les champs de bataille, coordonnant les efforts de ses troupes, épiant

les faiblesses de l'ennemi, observant, dominant, enregistrant dans son cerveau les renseignements et les faits, comme il sèmerait des grains dans une terre soigneusement et longuement préparée. Sa pensée, qui tout à l'heure germera, sera celle de la manœuvre » (1).

Il ordonne le travail des premiers moments de l'action, il s'engage et attend : « S'engager partout et voir », disait Napoléon. Il attend, comptant sur l'esprit d'interprétation, sur l'intelligence active des sous-ordres; car cette formidable tâche de direction d'un ensemble trop vaste lui enlève la possibilité de voir, de juger par les yeux, de saisir une situation d'un seul coup, d'y répondre par des ordres immédiats et partout en même temps : les événements s'enchaînent, les situations se nouent et se dénouent souvent hors de sa portée, sans qu'il puisse par lui-même profiter à temps d'une circonstance favorable ou déjouer une manœuvre dangereuse. Dans cette lutte de volontés opposées et également libres, mobile, variable, ondoyante, le chef suprême doit pouvoir compter sur tous ses subordonnés, sur tous ses soldats;

---

(1) Commandant E. Farry. *Un règlement moderne.*

sur l'intelligence, l'astuce, l'initiative, l'adresse, la souplesse, la valeur, l'audace de chacun à son rang et suivant son rôle, depuis le général jusqu'au simple tirailleur perdu, fondu dans la masse.

Reginald Kann a décrit en ces termes, dans la *Revue de Paris*, une attaque japonaise à laquelle il avait assisté :

« Le terrain à parcourir était découvert, n'offrant d'autre protection que quelques renflements du sol. Pour l'attaque, on avait fractionné les lignes en petits groupes de douze à vingt hommes, placés chacun sous le commandement d'un officier ou d'un gradé. On fixait à chacun de ces groupes le point où il devait parvenir; c'est la seule indication qu'il devait recevoir du commandant... Les fantassins japonais mettent sac à terre et l'attaque générale commence. La première ligne bondit hors des tranchées (1000 m. environ de la position). Les chefs de groupes se jettent en avant, courant de toutes leurs forces jusqu'à la ride de terrain la plus proche, où ils se couchent à terre. Leurs fractions les suivent sans observer aucun ordre, chaque homme ayant pour unique préoccupation d'arriver le plus vite possible à l'endroit

où il pourra s'aplatir... La marche continue ainsi par bonds successifs, avec des arrêts très longs pour reprendre haleine; les hommes suivent le chef; le chef choisit l'abri en avant et le cheminement à suivre pour s'y rendre. Souvent, profitant de couverts favorables situés en dehors de leur axe de marche, on voit des groupes obliquer à droite ou à gauche, prendre la même route qu'une fraction voisine, et revenir ensuite à leur direction primitive. Ainsi, dès le premier arrêt, le bel alignement est brisé; bientôt on voit les demi-sections disséminées sur le glacis, les unes couchées, d'autres rampant, d'autres en pleine course. Les groupes se dépassent et se masquent mutuellement.

» Les 900 mètres à parcourir jusqu'aux défenses accessoires des Russes sont franchis de la sorte, et c'est là seulement que ce qui reste de la première ligne japonaise se reforme, à l'abri d'un talus de terre élevé par les Russes pour protéger leurs fils de fer... Lorsque la première ligne d'assaillants fut arrivée à moitié chemin de son objectif, la deuxième quitta à son tour les tranchées où elle était restée abritée et se lança sur le glacis, utilisant le terrain et marchant comme la première. La

troisième ligne suivit la seconde et ainsi de suite. Six vagues successives montèrent la côte semée de cadavres et de blessés, et, l'une après l'autre, vinrent se tapir derrière le talus protecteur, à cent mètres de la ligne ennemie. Pendant ce temps, des volontaires avaient coupé les fils de fer sous la bouche même des fusils russes; en rampant, ils réussirent à ouvrir des passages à travers les défenses accessoires; mais bien peu de ces héros rejoignirent leurs camarades... »

Voilà, sur un coin du champ de bataille, une des phases du combat moderne, bien différent du combat d'autrefois, où les chefs conservaient leurs troupes sous leur impulsion immédiate jusqu'aux derniers moments de la lutte. Maintenant le haut commandement donne des directives, il ordonne le travail des premiers moments, il formule ses intentions; puis, les commandements intermédiaires répartissent les objectifs, les distribuent entre leurs troupes, fractionnent celles-ci en petites unités, en petits groupements que l'on abandonne alors à leur initiative, initiative qui s'étend jusqu'à l'individu. C'est le « self government » sur le champ de bataille : il faut qu'on puisse montrer le

but, dire ce qu'on veut, et puis : « Allez, débrouillez-vous » (1).

Et cette liberté d'action laissée à l'individu ne commence pas à faible distance de l'adversaire, à un endroit tel où l'instinct combattif de tout homme le porte à joindre tout de suite

---

(1) « Pour que l'offensive soit possible — et la victoire n'est qu'une offensive heureuse, — il faut, dit le capitaine SIMON, que, du général au simple soldat, chacun *sache* et *veuille* faire son devoir, de lui-même, par son intelligence et sa volonté propres; sans direction détaillée et sans contrainte, ne demandant à ses supérieurs que la désignation du but à atteindre et du rôle qu'il a à jouer. Il faut que l'impulsion normale qui poussera les hommes en avant et la pensée qui les dirigera n'émanent point du chef seul, mais qu'elles naissent et agissent spontanément dans le cœur et dans le cerveau de tous les gradés. et de tous les soldats. En somme : l'ordre très dispersé et l'utilisation minutieuse des plus minimes accidents du sol, nécessaires dans l'offensive en face des armes modernes, créent fatalement pour tous les combattants une *liberté* relative. Il faut donc pour que l'offensive réussisse, que l'harmonie des efforts puisse être obtenue, dans la *liberté*, par l'activité spontanée, l'intelligence éclairée et le dévouement volontaire de tous. » Capitaine P. SIMON. *Puissance militaire et démocratie*, p. 12.

La brochure du capitaine SIMON nous a été communiquée pendant la correction des épreuves de notre travail. Nous regrettons de ne pouvoir signaler toutes les belles idées qu'elle renferme.

l'ennemi qui le frappe pour lui rendre coup pour coup, là où la rage peut, au pis-aller, servir de propulseur et de stimulant : elle commence bien loin, à partir du moment où le feu de mousqueterie atteint sa pleine efficacité; 800, 1000 mètres, et chacun a devant lui, mystérieuse et sinistre, la zone qu'il faudra traverser, où pleuvent, en grêle ininterrompue, les projectiles invisibles, mais qui sifflent à l'oreille certaine musique horrible qui glace les os et fait bondir les cœurs : la zone de mort. Soyez homme à musculature puissante, géant à renverser un chêne; soyez la perfection dans l'entraînement physiologique; ayez acquis la « forme » jusqu'à la limite où l'hyperentraînement va commencer. Qu'importe! Pour parcourir ces 800 mètres, il ne faut plus être un homme : il faut être une volonté, un cœur; une volonté qui dit : « J'irai quand même »; un cœur qui a tout oublié de ses tendresses, de ses espoirs, de ses rêves, hormis l'amour, poussé jusqu'au sublime, de la cause qu'il défend, et qui dit aussi : « J'irai quand même ».

Pour traverser cette zone, il n'y aura pas même comme stimulant, du moins jusqu'aux distances très rapprochées, la distance d'assaut,

par exemple, le désir de briller, de faire montre d'un courage supérieur; dans la ligne de tirailleurs, les qualités personnelles de chaque homme ne sauraient percer; il est perdu dans la foule, et c'est surtout alors que son abnégation, son esprit de solidarité trouveront à se manifester : chacun devra s'oublier soi-même et remplir scrupuleusement tout son devoir, donner tout ce qu'il pourra donner, en songeant seulement au succès collectif (1).

---

(1) La distance de 1000-800 m. étant celle où le feu du défenseur peut commencer ses grands effets, l'adversaire, arrivé à cette distance, voyant ses pertes s'accroître, éprouvera le besoin de plus en plus impérieux d'entamer sérieusement le défenseur. Il y aura, dans son mouvement en avant, un arrêt le plus souvent très long, qui partagera ainsi la marche d'approche en deux phases dont la plus pénible, la plus terrible, celle que les soldats appréhenderont, celle dont l'exécution hantera leur esprit, ne sera pas encore commencée. Plus l'arrêt sera long, plus l'idée des dangers à affronter se fera forte, plus elle amollira les cœurs, et la seule considération de cette grande perte de force morale devra amener les chefs à diminuer le plus possible cet arrêt, à diminuer aussi le plus possible la durée de ceux qui suivront, de manière à obtenir la marche en avant continue, par progression lente de fractions qui, tour à tour, s'avanceront en rampant si c'est nécessaire.

***

Ah! la tâche immense dévolue à ceux qui devront former de pareils hommes, tâche plus ou moins ardue, suivant la mentalité de la nation, suivant le degré d'éducation atteint par la masse. Mais en tout cas, la réalisation d'un pareil effort demande du temps. L'instruction, la préparation des troupes à la guerre poursuivra donc un double but : faire des hommes physiquement aptes; faire des hommes moralement forts : il faut un entraînement physiologique et un entraînement psychologique. Et celui-ci, nous l'avons vu, est de beaucoup plus important que celui-là; l'homme entraîné physiologiquement, s'il n'est que cela, n'est plus un soldat dans la conception moderne du mot; l'homme entraîné psychologiquement l'est bientôt. Donc, c'est une erreur de baser la durée du service militaire sur le temps que demande, pour être suffisant, l'entraînement physiologique : aux six mois ou un an que préconise l'auteur de l'ouvrage : *Entraînement et fatigue au point de vue militaire,* il faut, dans les cir-

constances actuelles, ajouter (1) un temps suffisant pour faire, de l'automate pur créé par cet entraînement, le soldat longuement défini par tout ce qui précède, le combattant tel qu'il doit être aujourd'hui, c'est-à-dire instruit, intelligent, habile, et surtout moralement fort, sachant pousser l'esprit de solidarité jusqu'à l'exaltation, possédant un ardent amour de la patrie et un sentiment de la dignité capable d'atteindre à l'héroïsme.

Non! il ne suffit pas d'apprendre au soldat « son métier », il faut aller plus loin, beaucoup plus loin. Il faut créer une mentalité, éduquer, façonner une âme. Voilà pourquoi tous ceux qui savent ce que doit être le soldat n'admettront pas la durée de service réduite à six mois. Ces six mois ne seraient même pas suffisants pour inculquer, aux éléments disparates que le recrutement amène sous les drapeaux, l'habitude de la collaboration, l'habitude de

(1) On complète l'instruction générale du soldat, on lui donne l'éducation professionnelle, on l'entraîne physiologiquement et psychologiquement, en cumulant les divers enseignements; il n'y a pas de période distincte consacrée à chacun de ceux-ci; mais chacun demande du temps : les temps s'ajoutent.

l'effort en commun, l'habitude de l'harmonie; pour faire naître la confiance, le respect, l'affection réciproques. Et cela acquis, il reste encore tant de choses à faire!

Quelle durée de service choisir? A quel minimum s'arrêter?

Des nécessités économiques et sociales militent en faveur d'une réduction aussi forte que possible du temps de service. Le minimum se fixe là où s'établit l'équilibre entre ces nécessités et celle aussi impérieuse d'assurer la défense nationale. Il n'y a pas d'ailleurs autant d'antagonisme qu'on pourrait le croire entre ces nécessités. L'armée est un groupement appelé à protéger, à défendre ce que toute la collectivité nationale a créé et crée encore; il concourt à la productivité des autres groupes : son existence est une garantie de calme, si nécessaire à la bonne marche des transactions économiques. Mais il n'en est pas moins vrai que l'appel sous les drapeaux trouble la vie de l'individu, comme celle de sa famille, comme celle du groupe auquel il appartient, et il importe que ce trouble dure le moins longtemps possible.

La durée du temps de service est en somme réglée par les « aspirations » de la masse, et celle-ci ne veut consentir qu'à ce qu'elle croit nécessaire. Aussi il importe de ne pas laisser perdurer les équivoques; il faut que ceux qui guident les opinions ou plutôt « l'opinion », sachent ce que doit être le soldat, apprécient dans une plus juste mesure ce que doit durer le temps de l'instruction, et se rendent un compte plus exact de tous les facteurs qui peuvent modifier la durée du service militaire.

Nous ne craignons pas d'établir franchement la situation. S'il n'y avait à considérer que l'entraînement physiologique et professionnel dans le problème sociologique de la préparation du soldat et de la constitution des armées, la période d'instruction militaire pourrait se réduire à un minimum se rapprochant de celui qui est adopté par des publicistes comme Mlle JOTEYKO et RICHET. Mais il y a l'entraînement psychologique, qui demande, pour être suffisant, un temps considérable. C'est ce qu'il importe de comprendre avant de discuter le problème si grave de la durée du temps de service. L'entraînement

à la caserne doit, dans la situation présente, à la fois suppléer à l'insuffisance de l'entraînement spontané qui s'exerce dans le milieu et réagir contre des tendances déprimantes inhérentes à l'état de civilisation actuelle. L'adaptation de la période de l'entraînement psychologique à celle de l'entraînement physiologique et la réduction à six mois ou un an de service militaire ne serait possible, que par une réorganisation de l'éducation nationale, par l'influence qu'elle exercera à la fois sur le milieu familial, sur le milieu social, et par le retentissement qu'elle aura sur les dispositions psycho-émotionnelles et morales des individus.

Jusque là, la plus longue durée de l'entraînement complémentaire de la caserne sera nécessaire et nous ne pourrons guère descendre en-dessous de ce qui est considéré comme nécessaire aujourd'hui, étant données les circonstances actuelles : vingt mois de service effectif.

CHAPITRE IV

L'éducation par la famille, par l'école, par le milieu

La machine humaine étant physiologiquement prête pour le combat, ce qui lui donnera l'impulsion, la vie, l'élan, la vitesse, la force vive, c'est l'éducation psychologique.

Etant données les circonstances actuelles, ce n'est pas au régiment que l'on pourra, avec un très court temps de service, obtenir l'éducation désirée : les éléments à façonner sont trop peu dégrossis, les âmes et les intelligences sont par trop frustes au départ pour que le résultat que l'on pourra atteindre soit durable. Il devrait pouvoir suffire à l'officier de compléter l'éducation psychologique du jeune homme qui se pré-

sente au recrutement, de la renforcer, de l'unifier pour tous les éléments divers qui arrivent à lui de tous les coins du pays : il couronnerait l'œuvre entreprise avant l'arrivée du soldat à l'armée.

Ce n'est pas à la caserne que l'on aura le temps nécessaire pour donner au soldat l'âme spéciale qui lui permettra de remplir toute la tâche qui lui est dévolue, pour rendre les gradés inférieurs capables et dignes de diriger des hommes d'élite : c'est affaire d'éducation. C'est dès l'enfance qu'il faut agir, c'est la famille, l'école, le milieu qui doivent préparer l'œuvre de l'armée.

La famille, l'école, le milieu sont, dans l'éducation de l'individu, trois facteurs nécessaires. Leurs influences s'interpénètrent, s'appuient, s'ajoutent, pour former un ensemble de circonstances favorables au développement physique et moral de l'individu.

L'un de ces facteurs ne peut donner tous ses effets que s'il est soutenu, renforcé par l'action des deux autres. La famille peut altérer ce que l'école a formé; le milieu peut être

destructif des qualités acquises dans la famille et à l'école. Les efforts de ces trois facteurs doivent être harmoniques, et chacun d'eux réagissant sur les deux autres, il y a amélioration constante des conditions favorables au développement de la société tout entière.

Tout individu, en naissant, a déjà en lui, certaines « potentialités » (1) mentales, qui y ont été déposées par la voie des hérédités générales de la race et du peuple : ces potentialités sont appropriées au milieu dans lequel l'individu se trouve jeté et elles lui permettront de s'adapter plus aisément.

Le milieu qui agit tout d'abord sur l'enfant est tout naturellement le milieu familial. Il s'imprègne profondément des idées, des habitudes, des mœurs de ce milieu, et ses tendances natives seront modifiées par lui, exaltées ou déprimées. Mille petites suggestions vont travailler, modeler sa constitution mentale, et cela d'autant plus aisément que l'enfant n'a qu'une

(1) Albert Levy. *Psychologie du caractère*, p. 113.

faible puissance de réflexion, par conséquent de réaction, et qu'il a profondément le don d'imitation. Il copie tout, ce qui est bien comme ce qui est mal, et peu à peu il se crée au-dedans de lui un état nouveau. L'intérieur se modèle, chez lui, sur l'extérieur.

La contagion de l'exemple a un retentissement considérable sur toutes ses habitudes morales; pour lui est beau et permis ce qu'il voit faire à ceux qu'il aime, et un fait typique est raconté par F. Thomas : « Je demandais un jour à un petit Breton qui habite au fond du Finistère : — Que feras-tu, mon petit ami, quand tu sera grand? — Je me griserai comme mon père! me répondit-il fièrement et d'un ton résolu » (1).

L'enfant estime ce qu'il voit estimé et méprise ce qu'il voit méprisé, dit Gustave Le Bon (2). « Sa tendance à l'imitation est d'autant plus forte qu'elle est inconsciente. C'est d'après la conduite des êtres qui l'entourent que se forment ses règles de conduite et que se crée son idéal. « Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui

(1) F. Thomas, ouv. cit., p. 38.
(2) Gustave Le Bon. *Psychologie de l'éducation*, p. 217.

tu es », est un de nos plus sages proverbes. Ces suggestions, subies d'abord, se transformeront chez lui en des réflexes qui finiront par se fixer pour la vie ».

De là, le rôle immense des parents. On peut dire que la moralité de tout homme fait est, pour une grande part, l'œuvre des personnes qui l'ont bercé : plus tard se retrouvent toujours ces lointaines influences.

Lorsque l'enfant entre à l'école, il transporte dans ce nouveau milieu les mêmes dispositions à la suggestibilité, les mêmes tendances instinctives à l'imitation, et ce qu'il imite le plus volontiers, c'est le maître.

On ne saurait le dire assez haut : il dépend en grande partie de l'instituteur que la génération qu'il est chargé d'éduquer soit vertueuse ou corrompue, qu'elle soit attachée à la patrie ou non, qu'elle se respecte ou se dégrade, qu'elle soit juste et charitable ou égoïste et sottement orgueilleuse. Il reçoit les enfants avec leur âme toute nouvelle, malléable, impressionnable; avec leur facile enthousiasme que les déceptions n'ont pas encore attaqué. Il est,

plus qu'on ne pense, le maître des destinées de ceux qui lui sont confiés. Pour autant que des considérations de famille et d'hérédité ne viennent contrecarrer son œuvre, il lui appartient de former ou des pleutres ou des hommes.

Mais il faut que l'instituteur, pour bien remplir son rôle, possède de hautes qualités morales, et qu'il sache se concilier le respect et l'affection de ses élèves. Ses leçons, sa manière d'être, son langage sont une continuelle suggestion, et la suggestion de l'exemple est d'autant plus forte, que le jeune écolier, incapable de réfléchir longtemps et n'ayant encore qu'une notion très vague du devoir, imite encore inconsciemment tout ce qu'il voit faire.

L'instituteur doit avoir de l'enthousiasme. Il doit avoir foi dans son œuvre et mettre toute la volonté dont il est capable au service de convictions profondes. Les convictions fortes ont une grande puissance suggestive, car l'enthousiasme est communicatif, et l'intelligence n'a pas de meilleur auxiliaire que le sentiment. D'autre part, l'absence de conviction, le scepticisme, rend l'enseignement incolore et froid; le maître n'atteint pas le cœur de ses élèves; il ne provoque pas l'émotion, qui tient l'attention

éveillée, et ses exemples, ses conseils pourront frapper momentanément l'esprit, mais ils resteront le plus souvent stériles.

L'instituteur doit être un grand cœur, un grand caractère, un patriote ardent, digne de cette tâche si haute de préparer l'homme, dans l'enfant qui lui est confié. A lui de l'armer contre les erreurs; de lui donner la virilité d'âme nécessaire pour opposer sa force aux obstacles, tant moraux que physiques, et pour recevoir stoïquement les inévitables échecs. A lui d'inculquer aux jeunes gens l'habitude de l'obéissance volontaire et spontanée; le sentiment de la dignité, du respect de soi-même, de l'honneur. A lui de développer les sentiments altruistes, l'amour et le respect du prochain, le respect des institutions de son pays, l'amour de la patrie. A l'instituteur de jeter la semence de toutes les qualités généreuses, de faire éclore toutes les vertus individuelles, qui se préciseront, s'élargiront plus tard (1).

---

(1) L'éducation doit avoir pour but de développer certaines qualités du caractère, telles que l'attention, la réflexion, le jugement, l'initiative, la discipline, l'esprit de solidarité, la persévérance, la volonté, etc.. Pour arriver à ce but, le professeur peut agir sur

Pour que rien ne se perde de cet enseignement si hautement moral, il importe de ne pas laisser déjà l'enfant à lui-même au sortir de l'école primaire, que ne dépassent généralement pas d'ailleurs les jeunes gens de la classe laborieuse. Il ne faut pas que cet enfant soit ainsi jeté dans la foule, sans guide intellectuel et moral, au hasard des circonstances, à un âge où s'ouvre cette époque grave et féconde de la vie où la personnalité se révèle, où l'esprit prend une orientation, des habitudes, qui influent sur la destinée tout entière : il faut qu'à l'école il y ait un prolongement.

« Tout le monde s'accorde à reconnaître, disait M. Ch. Buls, que le temps consacré à l'enseignement primaire est insuffisant pour en consolider les résultats obtenus à la sortie de l'école. L'éducation physique, intellectuelle et morale doit être continuée et développée à l'école d'adultes, à l'école d'apprentissage, à l'école industrielle, à l'école moyenne, à l'athénée, suivant

---

l'élève par des moyens divers, que la psychologie lui enseigne. L'imitation, la suggestion, le prestige, l'exemple, l'entraînement, sont des procédés qu'il doit savoir manier (Voir Gustave Le Bon. *Psychologie de l'éducation,* pp. 182 et 202).

les carrières auxquelles se destinent les jeunes gens et les moyens dont disposent leurs parents.

» Les œuvres postscolaires forment le corrolaire indispensable de ces enseignements spéciaux, en fixant les connaissances acquises à l'école, en en montrant les applications, en développant, chez leurs participants, le goût des jouissances élevées qui découlent de l'étude des arts, des sciences et des littératures. En faisant apprécier la sécurité que procurent la prudence, la prévoyance, à l'homme qui suit les règles de l'hygiène et participe à des institutions de mutualité, d'assurance, d'épargne, ces œuvres enveloppent leurs adhérents d'une atmosphère de concorde, de fraternité, de dignité. Elles consolident les sentiments d'honneur, de politesse, de self-respect, qui sont les conditions de relations agréables et policées entre gens associés en vue de s'instruire et de s'amuser intelligemment (1) ».

Dans aucune nation, l'esprit d'association n'est aussi développé que chez nous; c'est une

---

(1) *Bulletin de la ligue de l'enseignement*. Fascicule de novembre-décembre 1905.

force, et une force d'autant plus grande, que notre pays est petit : sachons l'utiliser pour faire progresser la constitution physique de l'homme, développer ses facultés mentales, éduquer sa volonté et sa moralité. Multiplions les sociétés de gymnastique, qui, dans cette branche, continueront l'enseignement bien orienté de l'école; encourageons ce mouvement qui se manifeste vers la création de nombreuses sociétés de tir : ainsi se préparera déjà la tâche de l'instructeur militaire au point de vue professionnel.

Favorisons surtout la multiplication des sociétés mixtes d'épargne et de mutualité.

L'épargne bien comprise améliore l'individu; elle l'écarte des mauvais plaisirs; elle le porte au calme; elle le retient au foyer, elle lui en fait goûter les charmes; elle développe l'esprit de famille. L'homme d'ordre et d'économie aime la vie intérieure. Il cherche à améliorer sans cesse les conditions de son existence matérielle et de son existence morale. Son épouse, qu'il a choisie ménagère soigneuse, sait créer un certain confort qui contribue à le retenir chez lui. C'est la maisonnette propre, amoureusement parée de tout ce que peut inventer l'imagination d'une femme aimante et dévouée. C'est le logis chaud,

affectueux. Sans que le possesseur de ce logis s'en rende compte, des besoins nouveaux surgissent : besoins de propreté, d'hygiène, de bien-être enfin. Et ces besoins finissent par tenir à sa nature même : il ne peut plus s'en passer. Mille riens, auparavant inconnus, ont modifié peu à peu son genre de vie : il a gravi un échelon sur l'échelle sociale, il a augmenté son niveau de vie. Ce niveau n'est pas constant : il s'élève par degrés, lentement, dans la mesure où des efforts persévérants savent le faire monter.

Ainsi se perfectionne le milieu familial, par le travail, par l'économie, par la dignité, par le respect, par l'amour : la famille revêt de plus en plus le caractère d'un tout moral et fortement constitué. Or, « la famille est le groupement naturel le plus propre à accoutumer dès l'enfance aux habitudes de soumission, de fraternité et d'autorité bienveillante : c'est donc une incomparable école de discipline et de mutualité sous l'inspiration affectueuse des parents; c'est aussi le milieu où l'imitation des bonnes coutumes, par conséquent la partie inconsciente de la moralité, s'exerce plus efficacement » (1).

---

(1) COSTE. *L'expérience des peuples*, p. 614.

De son côté, l'aide mutuelle dilate les sentiments altruistes, les affections sociales, la sympathie ou sociabilité; elle rend habituelle l'idée de dévouement de tous à un et de un à tous : elle perfectionne donc et étend ce que l'épargne avait créé. Elle ôte l'angoisse des jours de revers, elle rend meilleure la vie, meilleur par conséquent l'individu. En se généralisant, en s'accentuant, l'aide mutuelle, basée sur la saine morale, crée un milieu plus pur, où les jeunes générations s'épanouissent, acquièrent plus de vigueur physique et morale, telle la plante dans un terrain propice (1).

---

(1) Ainsi sera mise en pratique cette formule altruiste : « Aimez-vous, aidez-vous les uns les autres ». Chacun, en améliorant ses conditions de vie, matérielles et morales, en poursuivant ainsi son intérêt particulier, travaillera aussi consciemment, intentionnellement dans l'intérêt de l'ensemble. Ce sera une morale haute, faite d'un amour intentionnel et actif pour ses semblables, dans le but d'améliorer sans cesse les conditions de vie de l'ensemble, d'effacer et d'empêcher le retour de la misère.

« Individualité et solidarité, dit PAUL DE LILIENFELD, ce sont les deux pôles autour desquels tourne toute vie organique et sociale. Quoique opposés l'un à l'autre, ces deux pôles n'en constituent pas moins la cheville ouvrière de l'évolution de toute société... La science sociale de l'avenir qui reconnaîtra la société

Déjà la famille moralisée a formé des enfants respectueux et tendres; elle et l'école se sont prêté aide : il y a eu développement harmonique des qualités individuelles, et le milieu régénéré dans lequel l'adolescent entrera plus tard, au lieu d'être destructif des vertus, verra leur plein épanouissement. La coopération sympathique de la masse guidera, stimulera et récompensera les efforts de l'individu, et, à son tour, celui-ci réagira sur la masse, à chaque degré d'éducation acquise, les mieux doués servant d'instructeurs et d'exemples.

La suggestion de l'exemple s'exerce aussi bien chez les hommes que chez les enfants. Or, si ceux-ci sont portés à imiter leurs maîtres, ils sont aussi portés à s'imiter les uns les autres. « Dans les relations plus suivies entre condis-

---

en sa qualité d'organisme réel proclamera, à côté du principe d'individualisme, celui de solidarité, et celui-ci est un principe éthique par sa nature même. A mesure que le principe de solidarité atteindra des régions plus élevées, il y entraînera le principe d'individualisme lui-même ». (PAUL DE LILIENFELD. *La pathologie sociale*, p. 126. Rappelons que pour cet auteur, les sociétés humaines seraient assimilables à des organismes).

ciples, dit ALBERT LÉVY (1), dans les liaisons d'amitié, on voit toujours, comme dans la suggestion hypnotique, l'organisme le plus passif tendre à se mettre à l'unisson avec le plus actif, celui-ci dominer l'autre, et en régler, dans une certaine mesure, les mouvements extérieurs, les volontés, les croyances intérieures. » Cela est si bien compris, que les parents se préoccupent des camarades que leurs enfants choisissent.

Les hommes aussi s'imitent entre eux. Sans doute, arrivé à l'âge de raison, l'homme est conscient, maître de soi; il est réfléchi et sa faculté de résistance aux influences suggestives est plus grande; mais il reste parcelle d'un Tout. Il vit par lui, dans lui, comme lui, et une infinité d'influences continuent à agir sur lui et à modeler sa mentalité.

« Dans le sein de toute agglomération sociale, grande ou petite, sauvage ou civilisée, dit encore Albert Lévy (2), se forment et règnent certains modes propres de penser et de sentir, de croire et de juger. Consciemment ou inconsciemment, qu'il le veuille ou non, l'individu, si

(1) Ouv. cit., p. 117.
(2) Même ouv., p. 53-56.

grande que soit la vigueur de son originalité, s'imprègne des idées, sentiments, croyances et préjugés de la communauté, en sorte que chez les divers membres de la société, les tendances de l'activité prennent une apparence de conventionnelle uniformité... Par l'éducation qu'il reçoit, par l'imitation consciente ou inconsciente, volontaire ou involontaire, par les habitudes qu'il contracte, par l'accumulation des suggestions que chaque homme subit, en dépit qu'il en ait, l'individu acquiert des instincts, des tendances, des besoins tout artificiels, mais capables de faire équilibre et souvent échec aux instincts, tendances et besoins innés... »

Il est incontestable que nous prenons peu à peu le ton, les manières, les idées même de ceux qui nous entourent, surtout s'il s'agit de personnes pour lesquelles nous avons de l'affection. On ne peut nier l'existence d'un « caractère professionnel », qui résulte d'une ressemblance, d'une uniformité d'esprit et de mœurs que l'on rencontre dans certains groupes sociaux : il y a une véritable suggestion professionnelle. Beaucoup d'hommes ne se laissent-ils pas contaminer par le snobisme? L'opinion est la façon généralement reçue, admise, de concevoir les

droits, les devoirs, les convenances; elle résulte de l'idée que la généralité se fait du bien et du mal. La coutume est aussi une des influences les plus pressantes et les plus pénétrantes; c'est, d'après l'expression de Lévy, « l'opinion en action devenue héréditaire ».

L'imitation n'exclut pas cependant la personnalité propre de l'individu, puisque celui-ci est capable d'une résistance personnelle : la suggestion sociale varie suivant la vigueur de cette personnalité; chacun imite suivant ses moyens, d'après ses aptitudes innées et acquises, sa faculté de jugement, de discernement. Un des effets du progrès de la civilisation est précisément de rendre cette imitation sociale plus personnelle, plus rationnelle, plus logique, et A. Lévy, auquel nous avons volontiers recours, définit l'éducation, le facteur du caractère acquis qui doit servir à créer les suggestions les plus pures et les plus profitables, à diriger ce penchant irrésistible à l'imitation. On a pu définir encore l'éducation, un ensemble de suggestions coordonnées et raisonnées.

Mais la suggestion sociale est composée de suggestions individuelles. L'homme isolé peut réagir sur l'état social dans les limites de ses

capacités et de son activité. La société est un ensemble organisé, où circule comme un courant d'actions et de réactions réciproques de l'ensemble sur l'individu et de l'individu sur la masse. Les individualités les mieux douées, les caractères les mieux trempés, les énergies les plus fortes, les plus actives, ont une grande force de suggestion sur les individualités moins élevées, plus passives; chacun agit d'ailleurs plus ou moins sur son entourage en raison de la sympathie qu'il inspire. D'autre part, les individus que la sympathie rapproche ont une tendance irrésistible à sentir, penser, agir avec une commune uniformité. Développer les sentiments de sympathie, de sociabilité, de solidarité, d'affection mutuelle, c'est diminuer sans cesse les résistances au courant des actions et réactions réciproques, c'est favoriser la communication sympathique des sentiments, comme des actes, des habitudes, des règles de conduite, et leur unification.

Ainsi, dans une société où chacun désire tendre vers le mieux moral, tendance au mieux dont on a fait un besoin par un enseignement bien compris dès l'enfance, dans la famille et à

l'école, les suggestions dont l'imitation procède se renouvelant, se prolongeant, créeront un ensemble de circonstances éminemment favorable à l'amélioration fatale et croissante des individus et des masses. Cette imitation réciproque, ce modelage permanent des uns sur les autres, cette interpénétration des idées, des sentiments, des besoins, feront que l'ensemble prendra une physionomie propre, accusera des tendances identiques, prendra un caractère déterminé, qui sera bien cette fois un *caractère national,* ce quelque chose de fixe, base de l'unité, de l'identité d'un peuple, qui se manifeste dans toute son histoire et à toutes les époques. Il se sera formé un puissant lien, rattachant les uns aux autres les fils de la terre belge, établissant d'une façon définitive, exaltant le sentiment patriotique.

« Similitude de goût, similitude de mœurs, communauté de langage, identité des conditions physiques de l'existence, partage des mêmes souvenirs et des mêmes espérances, tels sont les liens qui rattachent les uns aux autres les enfants d'un même pays; il n'en est pas de plus solides ni de plus naturels. L'idée de patrie grandit avec nous-mêmes, évolue

avec le degré de notre intelligence et de notre instruction comme avec nos sentiments; elle se diversifie, aussi selon les milieux et les accidents de la vie, mais toujours elle résume les plus généreuses aspirations de notre vie (1) ».

Voilà, bien établie et renforcée, l'idée de patrie, toujours plus grande et plus belle, avec des enfants qui la forment et se forment dans elle, recevant son empreinte et réagissant sur elle, la faisant ce qu'elle est, s'identifiant avec elle, vivant avec elle, comme elle, pour elle.

Vivre pour elle! Oui, car chacun, en s'élevant, l'élèvera. Elle sera son œuvre, quelque chose qu'il aura aidé à créer, sa propriété, son bien, une partie de lui-même. Il l'aimera, il la gardera, il saura la défendre avec la plus grande énergie et saura mourir au besoin pour elle. Un enthousiasme ardent enfantera l'héroïsme. L'esprit guerrier refleurira, non l'esprit guerrier offensif, qui ne saurait être le nôtre, mais l'esprit guerrier défensif, celui qui animait les communiers luttant pour le maintien de leurs libertés. Si les volontaires de 1792, les soldats de Valmy

(1) E. Kufferath. Université de Bruxelles. *Rapport sur l'année académique 1904-1905.*

et l'armée d'Italie possédaient une immense force morale, parce qu'ils avaient dans l'âme les « Droits de l'homme », nos citoyens auront pour stimulant des puissantes énergies, la beauté de l'idéal à défendre : « les Droits de la patrie » (1). Le monoïdéïsme collectif sera réalisé. L'idée-force collective agissant dans l'âme collective du peuple, sera l'amour de la patrie. L'entraînement psychologique nécessaire dans la lutte moderne se fera donc dans la société même et se perfectionnera dans la mesure où s'élèvera l'idéal national.

Une immense force morale, rendant invincible, sera mise au service de la force physique. Et un magnilique ensemble de qualités agglutineront la masse des combattants, pour en faire un tout formidable par sa puissance de résistance ou de choc.

---

(1) « Il faut, dès l'enfance, apprendre à aimer et à défendre cet idéal de la patrie. On ne doit le discuter jamais. C'est parce que pendant près d'un siècle les Universités allemandes l'ont sans cesse exalté que l'Allemagne est devenue si forte et si grande. Quand on n'a pas assez de philosophie pour comprendre les nécessités qui ont créé un idéal, il faut au moins ne pas oublier que, sans cet idéal, il n'est pas de société possible... » (GUSTAVE LE BON. *Psychologie de l'éducation*, pp. 224,-225).

L'affection et l'estime réciproques, l'habitude de s'entr'aider, cette tendance à entrer dans les souffrances de ceux qui nous entourent, les sentir comme si elles étaient nôtres, à travailler à leur soulagement en agissant comme nous le ferions pour nous, rendront naturels le dévouement, l'esprit de sacrifice, l'abnégation.

L'habitude du calme et de l'ordre, l'observation facile de règlements faits dans l'intérêt commun, la connaissance parfaite de la nécessité d'une pensée qui dirige d'après les vues de tous, rendront habituelle l'idée de discipline et d'autorité, déjà développée dans la famille et à l'école. « L'armée forme le complément de la famille et de l'école, dit COSTE (1). L'éducation physique s'y achève, et les jeunes gens s'y forment à l'obéissance et à l'abnégation, à l'égalité et à la camaraderie, au courage et à l'initiative, et enfin au commandement. »

La confiance en ceux qui dirigent rendra l'obéissance volontaire et facile.

Le respect que l'on a de soi-même, le souci de sa propre dignité porte chacun à vouloir s'élever dans l'estime des autres : de là la noble

(1) Ouv. cit., p. 628.

émulation dans l'étude et le travail et de là aussi les pratiques de l'hygiène corporelle et de l'hygiène à la maison. Le respect de soi-même implique le respect donné aux autres, donc le besoin de le revendiquer des autres. « Le respect de soi-même, dit Bain (1), cache l'idée de faire quelque chose pour les autres : un homme s'estime très haut et attend quelque chose en retour et en proportion de cette estimation. Il reconnaît aussi qu'en fait, une telle attente de sa part suppose une attente légitime de la part des autres, et il est prêt à y répondre. Il ne fera rien de ce qui, aux yeux de ses semblables, serait incompatible avec la haute estimation qu'il a faite de ses propres mérites et droits ». L'orgueil, dans sa bonne signification, n'exprime pas d'autre idée : il y a dans ce sentiment, qui ne va pas sans une certaine complaisance égoïste, la réserve de mérite conscient qui ne fait pas de réclame. Cet orgueil-là est synonyme de fierté, dans le bon sens, et l'homme fier a des sentiments plus élevés, plus affinés. Il a aussi de la volonté.

Tout s'harmonise dans l'individu normal; une qualité ne sait subsister seule, elle nécessite

(1) *Les émotions et la volonté*, p. 201.

des qualités corrélatives. L'homme qui est fier et qui a de la volonté est brave, dans la plus belle acception du mot.

Courage, fierté, dignité, solidarité, abnégation, amour de la patrie, voilà ce que devrait donner l'enseignement par la famille, par l'école, par le milieu. Voilà aussi ce qu'il sera impossible de donner suffisamment, au soldat actuel, si le temps qu'il passe à la caserne est trop court. Le jeune homme appelé sous les drapeaux devrait avoir déjà toutes ces qualités. Quand il en sera ainsi, le problème posé par plusieurs physiologistes pourra être résolu : le temps de l'entraînement physiologique sera bien près de servir de mesure à la durée du temps de service.

CHAPITRE V

L'armée dans son rôle économique. Son importance comme facteur de la puissance nationale.

Quand l'éducation par la famille, par l'école, par le milieu aura donné tous ses résultats, l'armée deviendra comme l'école supérieure de perfectionnement des qualités physiques et morales; chacun viendra y chercher son brevet « d'homme normal », adapté à ses conditions effectives d'existence et capable par là du plus grand travail utile. En se préparant à son rôle du temps de guerre, l'armée servira en temps de paix non seulement d'organe de solidarisation et d'harmonie sociale, mais elle sera aussi le milieu où viendront se renforcer, se mûrir les qualités qui sont devenues nécessaires au travailleur économique moderne.

Parmi les circonstances qui influent sur la productivité du travail de l'ouvrier, en dehors des conditions générales au milieu desquelles son activité se manifeste, conditions qui lui sont imposées par les circonstances et qui échappent à l'influence de sa volonté : état de la société, en général, au milieu de laquelle il se meut; régime économique et lois qui le régissent; régime politique qui lui est appliqué; race, nationalité et nature au milieu de laquelle il vit; — en dehors des conditions spéciales qui sont offertes à chaque travailleur pour l'exercice de son labeur et l'utilisation de son travail, et qui sont soumises à la volonté d'un tiers : hygiène et sécurité des locaux; état d'avancement technique des appareils et de l'outillage, intensité de l'effort imposé à l'ouvrier, système de rémunération du travail; — il est des conditions particulières qui caractérisent chaque individu au point de vue physique, physiologique, moral et intellectuel, et qui ne dérivent que de lui (1); or, ces conditions seront les meilleures quand l'individu aura les qualités que doit posséder

(1) Référence à FROMONT. *Une expérience industrielle de réduction de la journée de travail*, pp. 40 à 46.

le combattant moderne : ces qualités éléveraient à des hauteurs inconnues jusqu'ici la productivité de l'individu et des groupes.

L'instruction générale plus étendue, l'intelligence plus ouverte permettront l'application, sur une plus grande échelle, des méthodes de travail scientifiques. Le misonéïsme, l'hostilité instinctive à ce qui est neuf, existe encore dans des proportions insoupçonnées : « Il y a certainement plus de choses inventées qui ne servent pas que de choses inventées qui servent, » disait l'économiste WALKER. Cela provient d'une résistance intellectuelle, psychologique. L'ouvrier est systématiquement enclin à la méfiance, et il trouve de l'hostilité dans tout changement, même lorsque celui-ci est cherché et voulu pour le plus grand bien de sa santé et de ses intérêts (1). L'ouvrier intel-

(1) M. FROMONT, directeur aux usines de produits chimiques d'Engis, a eu à lutter pendant longtemps contre cette méfiance lorsqu'il a voulu introduire la journée de huit heures dans ses usines, avec de nouvelles méthodes de travail.

Il doit être entendu qu'il ne s'agit ici que de la résistance de l'ouvrier. Il peut y avoir, opposée à l'introduction de nouvelles inventions, une résistance économique : des capitaux immobilisés pourraient être anéantis du jour au lendemain.

ligent ne résistera pas quand on lui présentera une machine nouvelle : il s'y fera d'ailleurs tout de suite et lui fera donner son rendement maximum. « En vérité, dit M. Waxweiler (1), l'ouvrier de manufacture ne doit guère dépenser d'énergie musculaire, ni déployer de réelle habileté professionnelle. Mais son labeur est d'une autre nature; forcé de fixer son attention sur un mécanisme dont le fonctionnement est éternellement identique, constamment harcelé par un mouvement ininterrompu, son système nerveux s'use plus vite que l'acier dont est faite sa machine; il lui faut de la vigilance, de la dextérité, de la souplesse, nous dirions presque une virtuosité spéciale... » Et cette virtuosité s'acquiert d'autant plus facilement et d'autant plus vite que l'individu est mieux doué physiologiquement et psychologiquement. L'usure nerveuse est moins grande quand l'intelligence est plus ouverte, quand l'organisme est à la fois plus fort et plus souple, quand l'alimentation est meilleure, quand le mode d'existence est plus élevé, quand l'ensemble des

---

(1) Waxweiler. *Les hauts salaires en Amérique.*

conditions de vie de l'ouvrier est favorable à l'expansion de toute sa force productive.

L'initiative et l'habileté à profiter des circonstances et des moyens favoriseront la recherche des perfectionnements dans les détails : petites inventions ou améliorations dans l'outillage, découverte de procédés plus rapides dans les manipulations, remarques ou idées soumises aux chefs d'ateliers. En dehors de cette considération que la production de l'ensemble est agrandie par les améliorations successives apportées à l'outillage et aux méthodes de travail, cette recherche collective aura un résultat moral : l'ouvrier se sentira grandir dans sa propre estime et dans l'estime des autres : il ne sera plus l'outil, mais le collaborateur des chefs d'industries; il aura une plus haute idée de sa valeur sociale.

L'esprit d'ordre et l'habitude de propreté méticuleuse amèneront l'ouvrier à soigner sa production, à ménager ses outils, à entretenir à la perfection les machines dont il aura la garde ou la direction.

L'activité physique et intellectuelle à laquelle il aura été soumis, et qui sera devenue pour lui un besoin, lui donnera une conscience

plus nette de la valeur du temps, qu'il employera d'une façon complète, sans rogner, sur les heures de travail, tant de minutes de flânerie qui s'accumulent et forment, pour la journée, une perte considérable. On pourra alors envisager très sérieusement la question de la diminution de la journée de travail, la productivité restant la même ou devenant même plus grande par suite de l'activité et de l'entrain des ouvriers. Moins de durée de travail, mais plus de travail avec plus de méthode, — et aussi avec moins de fatigue, car l'accablement et l'épuisement qu'entraîne le travail trop prolongé disparaîtront, et avec eux nombre d'accidents, qui arrivent souvent aux heures où la fatigue endort et l'intelligence et les muscles.

L'énergie, le courage des travailleurs leur feront trouver toute besogne légère, et la certitude de la récompense promise à leurs efforts leur donneront du goût au travail. Ce qu'on fait avec plaisir fatigue moins : le moral réagit sur le physique et le protège. Or, le sentiment se propage; il suggestionne : dans l'usine plane l'atmosphère saine de l'ardeur et du plaisir; les fronts s'éclaircissent, les muscles se détendent, les mains agissent légères, et les battements

des machines, le ronronnement des courroies servent d'accompagnement à la chanson muette des cœurs satisfaits.

L'amour-propre, la fierté feront naître entre les ouvriers une émulation favorable à l'exécution toujours plus soignée et plus belle de l'objet confectionné. Or, c'est le beau produit qui fait le renom d'une industrie, et la réputation est un grand stimulant à la vente. C'est le beau produit qui permet de lutter avec avantage sur les marchés contre la concurrence étrangère; c'est l'article de belle qualité qui permet de partir à la conquête des nouveaux débouchés.

La dignité du travailleur, le respect qu'il a de lui-même, la probité qui l'anime empêcheront le gâchage de la matière première et les petits larcins, deux choses qui, s'accumulant, se chiffrent par des pertes colossales au bout de l'année.

La conscience d'une autorité nécessaire, l'habitude de la discipline et de l'obéissance volontaire, feront régner l'ordre, l'harmonie, le calme dans les ateliers, et les rapports entre ouvriers, surveillants, contre-maîtres, ingénieurs et patrons seront toujours empreints de cette politesse, de cette bienveillance, de cette dignité

qu'inspire la pratique du respect mutuel et le sentiment des droits et des devoirs de chacun.

Il paraît superflu d'ajouter que, disposant de pareils travailleurs, l'industrie ferait rapidement des progrès énormes. Les frais généraux seraient réduits à un minimum; le prix de revient par pièce diminuerait dans des proportions très sensibles, par la meilleure utilisation possible des outils, de la matière première et du temps; une main-d'œuvre habile fournirait des produits recherchés; le prix de vente serait élevé; les bénéfices s'élèveraient, et avec eux, les salaires...

Toutes ces brillantes qualités physiques et morales, renforcées à l'armée, ne seront pas moins utiles à l'ouvrier agricole. De plus, après son passage à la caserne, le cultivateur rentrera chez lui plus instruit, plus apte à faire donner à sa terre tout le rendement dont elle est susceptible, plus capable de soigner ses chevaux et son bétail, car il se sera mis en contact avec des camarades plus au courant des progrès de l'industrie moderne; des cultivateurs d'autres régions auront attiré son attention sur de nouvelles méthodes; il aura appris l'existence de

machines mieux appropriées à sa culture, et peut-être des cours qu'il aura pu suivre soit en ville, soit à la caserne, lui auront appris les conditions de la vie d'une plante, les moyens de soigner son verger, la meilleure méthode de conservation des graines, l'influence des engrais d'après les terres, etc., etc. Sa tournure d'esprit se sera modifiée : il sera devenu avide de progrès, curieux de savoir; ce sera plus tard le cultivateur d'élite, qui saura venir en aide à la terre et tirer d'elle ce qu'elle paraissait incapable de donner.

Le petit commerçant lui-même, en séjournant dans les villes, en visitant les magasins, les expositions, en suivant ces cours organisés dans la plupart des agglomérations un peu importantes, trouvera, pendant son passage sous les drapeaux, l'occasion de faire nombre de constatations dont il se souviendra l'heure venue.

C'est l'accumulation des petits détails qui fait l'ensemble. L'infime multiplié par le grand nombre donne les grands produits. L'amélioration d'une qualité, chez un individu, renouvelée chez des milliers d'autres, transforme une société.

Tout gain matériel et moral, si faible qu'il soit, n'en est pas moins acquis : c'est un pas de fait, en déterminant beaucoup d'autres (1).

***

Ainsi l'armée moderne, fruit d'une amélioration générale de la société, sera elle-même

---

(1) On peut se faire une idée de ce que produirait cette mise en œuvre des qualités acquises à l'armée au profit du rendement économique de la nation, en examinant ce qui se passe en Allemagne. Une des causes du prodigieux essor économique de ce pays est certainement la réaction de son organisation militaire sur l'organisation industrielle et commerciale : elle y a introduit l'ordre, la méthode, la discipline. Chacun, à sa place et à son rang, exécute ponctuellement et jusqu'au bout la tâche assignée. Il y a, dans chaque entreprise industrielle ou commerciale, une hiérarchie comparable à la hiérarchie militaire, et l'inférieur conserve pour ses chefs aux différents degrés, dans la vie civile, le respect qu'il témoignait à ses officiers dans la vie militaire. Chacun de ces chefs sent ce respect et cherche à s'en montrer digne : c'est un phénomène très général et tout naturel, et à chaque échelon de la hiérarchie, chaque dépositaire d'une autorité quelconque cherche à faire toujours mieux, non pas seulement pour remplir son devoir, mais pour conserver son prestige. C'est ce qui fait que chaque entreprise industrielle ou commerciale allemande est un organisme complet, bien agencé, formant corps et éminemment productif.

un puissant et fécond moyen de progrès; une école d'énergie et d'initiation.

L'armée est, au point de vue social, un groupement tout à fait particulier; c'est un assemblage disparate au point de vue des origines géographiques, pêle-mêle de caractères et de tempéraments. Idiomes, mœurs, besoins diffèrent. Mais la fusion se fait, intime, par la force de l'habitude et de la discipline. Tous les pôles, autrefois orientés dans tous les sens, sont tournés vers le même point. L'armée est comme une synthèse sociologique. Tous les

---

La forme de recrutement des officiers de réserve est pour beaucoup dans cette action des institutions militaires sur le rendement économique du pays. Une grande partie de l'élite intellectuelle est inscrite dans les cadres des officiers de réserve, et cela, joint au service personnel et général, a une immense importance. L'officier se retrouve derrière le législateur, le magistrat, le professeur, l'ingénieur, le directeur d'usine; et derrière chaque homme, physiquement et moralement apte, se retrouve le soldat. Derrière chaque ouvrier, un réserviste, qui rentrera au régiment non seulement avec son chef d'équipe, son porion, son contre-maître, mais aussi avec son ingénieur, son directeur, qu'il retrouvera à la tête de son peloton, voire de sa compagnie. Ainsi se perpétue cet esprit militaire qui reste la caractéristique de tous les organismes industriels et commerciaux allemands.

éléments si divers d'un peuple s'incorporent dans sa masse, fusionnés, rendus égaux sous l'uniforme, collaborant par le même travail à un but identique, unis et solidaires, mais s'instruisant encore chacun séparément dans sa sphère et chacun profitant du savoir de tous; les représentants de toutes les classes, de tous les milieux s'interpénètrent, et leurs intellectualités, leurs psychologies réagissent les unes sur les autres; — et dans l'ordre parfait qui naît de l'obéissance volontaire à une autorité respectée, l'œuvre de l'éducateur s'achève : il ouvre les intelligences, trempe les âmes et les cœurs.

L'armée sera l'école de fusion des groupes et de diffusion de l'énergie physique et psychique. Gardienne de notre neutralité, garante de notre indépendance, elle sera à même de remplir son rôle quoiqu'il arrive; car sa puissance, si elle ne vient pas du nombre, viendra de sa force vive latente : une masse dense, homogène, forte de la force physique de chacune de ses molécules, toujours susceptible d'une grande vitesse de choc, résultante des forces propulsives, de la valeur psychologique des éléments qui la composent.

Dans ses « Kriegsgeschichtliche Einzel-

schriften », le grand état-major allemand insiste sur ce fait, qu'à la guerre le nombre n'est pas le seul facteur décisif, ni même le facteur principalement décisif. Ce qui importe surtout, c'est « la mesure dans laquelle on a tenu compte des qualités militaires d'un peuple lors de sa préparation à la guerre et la façon dont ces qualités ont été développées » (1).

La force d'un Etat n'est pas proportionnelle à l'importance de sa population absolue, la force industrielle d'une usine ne dépend pas uniquement du nombre de ses travailleurs, la force d'une armée ne résulte pas exclusivement du nombre de ses soldats. La puissance d'une nation, d'une armée comme d'une usine, provient, indépendamment du nombre des hommes employés, de leur valeur individuelle — physique et morale — et de l'organisation, qui permet de leur faire donner tout leur rendement.

La puissance nationale

Nous avons vu quel rôle l'armée pouvait jouer dans la nation. Voyons quelle place elle

(1) *Revue internationale de septembre 1903*, n° 54.

tient parmi tous les éléments qui concourent à la puissance nationale.

La puissance nationale est une force très complexe. C'est une résultante d'une foule de facteurs ou phénomènes sociaux : armée, marine, industrie, commerce, agriculture, moyens de transport, richesse mobilière et immobilière, ressources budgétaires de toutes natures ; population, niveau intellectuel et moral, qualités physiques et psychiques, degré de sociabilité ; idée que l'étranger se fait de cette puissance... Quand on compare deux nations au point de vue de leur puissance, on doit envisager tout cela. Il y a une telle interdépendance entre tous ces éléments, que l'on ne pourrait en omettre un seul : ils forment bloc. Si l'on pouvait comparer l'importance de chacun de ces facteurs à une unité, lui donner une cote marquant sa valeur relative comme élément de puissance, la formule $X + X_1 + X_2 + X_3 \ldots\ldots\ldots = X_n$ donnerait la puissance de la nation considérée, et la comparaison des X_n des différentes nations permettrait de classer celles-ci par ordre de puissance. Les pays au territoire plus petit ne viendraient pas toujours après les pays au territoire plus grand. La cote affectée au facteur

« nombre » pourrait être contrebalancée, chez ces derniers, par de plus hautes valeurs attribuées aux autres facteurs de la puissance chez les premiers.

A notre époque, ce n'est pas seulement l'armée qui lutte sur le champ de bataille, mais l'armée avec toute la nation derrière elle; ses réserves d'hommes; ses capitaux; ses réserves d'énergie physique et psychique; ses réserves de dignité, d'honneur national; ses réserves de VIE. La nation délègue d'abord au combat, son avant-garde, l'armée, d'autant plus forte qu'elle est l'émanation d'une nation plus puissante, dans le sens que nous avons attribué à ce mot.

Pour un pays comme le nôtre, dont l'armée n'est qu'un organe de défense, et non d'attaque, toutes les réserves de puissance sont à pied-d'œuvre et nul ne pourrait affirmer que la Belgique serait tôt vaincue, même laissée à elle-même. Les Hollandais ne possédaient qu'un petit coin de l'Europe et ils se sont affranchis de l'Espagne, et ils ont su conserver leur liberté en dépit des forces réunies de l'Angleterre et de la France. Nous partageons l'avis de l'auteur ano-

nyme qui écrivait dans la Belgique militaire (1) : « Nous prétendons, sans présomption, que nos forces militaires, bien organisées et employées, seront capables de défendre efficacement, non seulement notre neutralité, mais aussi notre nationalité, sans le secours immédiat de l'étranger ou des puissances garantes des traités.

Une nation, a dit EMILE BANNING, ne perd son indépendance que si elle souscrit d'avance à sa propre ruine.

C'est principalement en vue de garantir notre nationalité que la place d'Anvers a été créée : boulevard de la défense, sa chute marquerait celle de notre indépendance.

On peut poser en principe qu'il est beaucoup plus facile de trouver en Belgique un général capable de manier 100,000 hommes, que d'avoir en Allemagne ou en France un généralissime apte à en diriger deux ou trois fois plus. La question revient en fait à déterminer le maximum des forces réellement agissantes, qu'on peut diriger pendant une même journée, d'une façon efficace, en vue d'une bataille.

---

(1) *Belgique militaire* du 17 avril 1904.

Toutes choses égales, à partir d'un certain chiffre, la puissance d'une armée ne croît plus proportionnellement à ses effectifs. Il arrive un instant où un accroissement nouveau n'ajoute plus rien à cette puissance et même la diminue, à cause des énormes difficultés qu'entraînent le maniement, le ravitaillement des masses. Une armée ne peut pas utilement comprendre plus de quatre à cinq corps, soit environ 250,000 hommes. Au delà de ce nombre, et même avant, il sera déjà extrêmement difficile de faire mouvoir judicieusement ces énormes unités, pour les amener, dans le temps et dans l'espace voulus, à lutter contre un adversaire numériquement inférieur, mais bien posté, discipliné, souple, conduit par des chefs habiles, expérimentés et manœuvriers. L'histoire nous apprend d'ailleurs que les plus belles campagnes des grands capitaines furent conduites avec des armées souvent inférieures et rarement supérieures à 100,000 hommes, mais organiquement et tactiquement excellentes ».

Aujourd'hui d'ailleurs, les puissances qui se font la guerre auront à compter avec le degré de la résistance qu'elles pourront opposer aux influences destructives d'ordre économique et

social, et la guerre durera aussi longtemps que les nations pourront la supporter, c'est-à-dire peu de temps. Le pays qui aura de puissantes réserves financières, de puissantes réserves d'énergie nationale, qui combattra sur son propre territoire, avec l'aide de forteresses puissamment outillées, pourra envisager la lutte sans trop de crainte. C'est notre cas. La concentration de toutes nos forces vives donnerait un total énorme, et le gain fait chaque jour dans tous les facteurs de notre puissance nationale consolide celle-ci, accroît le bloc et le durcit, le rend plus solide et plus imposant (1).

Mais l'armée est l'indice immédiatement visible de la puissance nationale : elle doit en marquer la mesure, elle doit tout résumer. Elle doit grandir en force à mesure que se développent les richesses nationales de tous ordres, car la prospérité matérielle d'un pays ne doit pas faire oublier qu'il faut toujours rester en mesure de garder ce que l'on possède; que l'humanité n'est pas encore parvenue à ce stade

---

(1) Selon Napoléon, la force morale est pour les trois quarts dans les affaires militaires; la balance *des forces réelles* n'y entre que pour un quart.

où les violences seront pour toujours exclues; qu'il faut que toute nation, non contente d'affirmer ses droits, soit prête à les défendre les armes à la main, si elle veut tenir son rang et continuer à jouer son rôle utile dans le monde.

« La paix n'est une déesse que lorsqu'elle apparaît l'épée au côté, » disait le président des Etats-Unis Roosevelt; « le vaisseau de l'Etat ne peut être dirigé avec sûreté que s'il lui est toujours possible de pointer ses canons sur l'ennemi » (1).

---

(2) ROOSEVELT. *L'Idéal américain*, p. 132.

CHAPITRE VI

La lutte dans la nature

Considérations biologiques et sociologiques

La vie est un perpétuel combat. La nature est un immense champ de bataille, où tout ce qui vit lutte contre tout ce qui peut amener la mort.

Tout être organisé, quel qu'il soit, en obéissant à l' « irrésistible tendance à la vie », peut être lui-même cause d'extinction pour d'autres êtres, qui, pour résister à la mort, attaquent eux-mêmes ou se défendent. D'où lutte, lutte incessante, dans les eaux, sur la terre, dans les airs, organismes contre organismes, si rudimentaires ou si perfectionnés qu'ils soient.

Tendance à la vie est synonyme de résistance à la mort. Résistance implique défense.

L'idée de défense appelle l'idée de moyens. L'idée d'organisme implique l'idée d'organe défensif.

L'homme lui-même, en tant qu'organisme biologique, possède ses moyens de défense.

On sait que le corps humain est une association de cellules liées par des liens morphologiques. Les cellules reproductrices ou gonocytes, celles qui doivent assurer la continuité de l'espèce, sont à l'abri derrière le rempart des cellules somatocytes, telles que les cellules nerveuses et musculaires. Mais parmi les cellules somatocytes elles-mêmes, nous assistons à une merveilleuse organisation ayant pour but la défense de l'intégrité physique. En effet, les globules blancs du sang, ou leucocytes, sont les soldats chargés de refouler les assauts des microbes quand ceux-ci nous attaquent en un point quelconque. J. Massart et Ch. Bordet ont prouvé que les leucocytes sont sensibles à distance aux substances sécrétées par les microbes, et qu'ils sont attirés par certaines de ces substances, de sorte qu'ils peuvent ainsi se porter en foule vers les points attaqués. Lors d'une infection, les leucocytes se multiplient et acquièrent une structure spécialement favo-

rable à la phagocytose. Ces particularités expliquent comment les leucocytes peuvent lutter victorieusement contre les microbes et sauver l'organisme (1). Nous entretenons donc en nous une véritable garnison anti-microbienne, et cette garnison défend vaillamment la forteresse : si les microbes sont les plus forts, les leucocytes luttent jusqu'à la mort; ils se sacrifieront et s'écouleront alors sous forme de pus, balayant les microbes avec eux. On les verra mourir pour la défense de la communauté cellulaire.

Toutes les espèces animales ou végétales offrent certains caractères qui leur assurent une protection vis-à-vis de leurs ennemis.

Faisons une incursion parmi les végétaux.

Le houx porte des feuilles dures et piquantes jusqu'à la hauteur qui peut être atteinte par les herbivores.

Une autre plante de nos bois possède, dans les cellules de ses feuilles, de petites aiguilles d'oxalate de calcium, dures, très désagréables;

(1) A. Lameere. *Le transformisme expérimental.* — Revue de l'Université, mars 1900.

ce corps est un déchet qui, au lieu d'être excrété normalement par cette plante, l'est sous forme d'aiguilles.

Les graminées ont une couche de substance siliceuse qui donne à leur tige la rigidité, en même temps qu'une cuirasse de protection.

Nombre de plantes protègent leurs bourgeons naissants par des espèces d'écailles qui les mettent à l'abri des insectes friands des parties tendres.

De nombreux arbres se défendent contre les attaques du gui au moyen d'une écorce épaisse; d'autres ont une écorce mince, mais ils résistent au gui grâce à la composition chimique de leur sève; d'autres encore laissent choir le morceau d'écorce sur lequel a poussé le parasite (Adaptations aux conditions de l'existence).

On sait que les insectes jouent un grand rôle dans la fécondation des plantes à fleurs. Les corolles sont les signaux qui attirent les insectes et leur décèlent la présence d'un nectar. En venant sucer ce nectar, les insectes se barbouillent du pollen secrété par les organes mâles ou étamines, et ils transportent celui-ci sur les stygmates d'autres fleurs, organes fe-

melles, qui sont ainsi fécondés. Chaque plante a ses insectes; mais s'il convient à l'organisme végétal de recevoir la visite de certains animaux, il lui est utile aussi d'écarter les importuns, les insectes nuisibles, ceux que HERMANN MÜLLER a désignés sous le nom d' « hôtes non appelés ». C'est ici que ce décèlent de merveilleux systèmes défensifs.

Le chardon à foulons possède, de distance en distance, le long de sa tige, des feuilles soudées formant de petites vasques où viennent se noyer les insectes grimpants. — La renouée amphibie, quand elle pousse hors de l'eau, porte des poils couverts de colle qui arrêtent les insectes importuns. — La saxifrage possède des poils sur la face inférieure du calice. — Le trèfle d'eau laisse s'approcher plus près encore ses ennemis : il est garni de poils à l'intérieur de sa corolle. — La tulipe va plus loin encore : elle dresse une barrière de poils collants jusqu'à la base de ses étamines.

Certaines plantes entretiennent de véritables garnisons de défenseurs.

Dans l'île de Java, la plante nommée Faradaya serait exposée à voir son calice troué par les abeilles si elle ne secrétait, à cet endroit,

un sirop qui entretient toute une garnison de fourmis. — La Cecropia du Brésil présente, selon les variétés, des dispositifs différents : parfois elle est garnie d'une véritable couche de cire, luisante et glissante, qui empêche l'ascension de certains insectes; d'autres fois, elle loge dans sa tige une association de fourmis : c'est le cas de la « Cecropia adenopus », semblable à un candélabre à branches creuses, portant de distance en distance des nœuds que les fourmis percent pour établir des communications. Cette plante mérite qu'on s'y arrête un instant. On a constaté qu'elle ne pouvait pas vivre sans sa garnison de fourmis « Azteca instabilis ». A la base des feuilles, la plante porte des poils qui secrètent une matière servant de nourriture aux « Azteca instabilis ». En échange du logement et de la nourriture, les fourmis se font les gardes de corps du végétal, défendant les feuilles de celui-ci contre les attaques d'une autre espèce de fourmis, les « Attas ». Ces dernières montent en hordes à l'assaut du Cecropia, et si elles remportent la victoire contre les Azteca, l'arbre est bientôt dépouillé de ses feuilles.

La Duroïa et le Cococa portent des stipules à la base de leurs feuilles, pour y loger des four-

mis. — Dans la Cordia, on voit une fourmi prendre possession d'un rameau et s'en faire le défenseur. — La Humboldtia donne aussi logement et nourriture à une garnison protectrice de fourmis. — Le Cacao fournit de la nourriture sucrée à des pucerons; or, ces pucerons sont traits par des fourmis appartenant au type pasteur : par ce cycle, la plante se met sous la garde de ces fourmis, qui inspirent aux insectes « non appelés » une crainte salutaire (1). Il y a, du reste, d'autres nombreux exemples de plantes mirmécophyles, c'est-à-dire amies et alliées des fourmis.

Tout le monde peut constater qu'un grand nombre de plantes se défendent contre l'homme et les herbivores au moyen d'épines : les exemples abondent autour de nous. La plupart des végétaux secrètent des substances amères, huileuses, vénéneuses, brûlantes, qui ont pour résultat d'assurer leur protection vis-à-vis des animaux et notamment des insectes. Les ravages de ceux-ci sont limités par la spécialisation, chaque insecte étant adapté à un même poison

(1) Référence à DOLLO. *Cours de biologie générale professé à l'école de commerce* (Institut Solvay).

et n'attaquant qu'une plante ou un petit nombre de plantes voisines (1).

La protection est parfois indirecte, mais n'en existe pas moins. Le lamier blanc ressemble à l'ortie sans en avoir les poils brûlants; c'est là un fait de mimétisme qu'on rencontre aussi chez les epèces animales, où l'on voit des insectes inoffensifs de divers ordres ressemblant à des guèpes ou à des abeilles, des papillons mimant des espèces à odeur repoussante, des serpents inoffensifs colorés comme des serpents venimeux, des oiseaux faibles ayant le plumage d'oiseaux dangereux. La ressemblance de tels organismes avec d'autres bien défendus trompe les ennemis et les tient éloignés, et l'on constate ce fait assurément curieux : c'est que les poils brûlants de l'ortie protègent non seulement l'ortie, mais le lamier blanc; la défense d'un organisme protège cet organisme et ceux qui lui ressemblent.

Si des plantes nous passons aux protistes, nous constatons que là aussi, chez ces êtres rudi-

(1) Référence à LAMEERE. *Le transformisme* (syllabus).

mentaires, fussent-ils microscopiques, existent des systèmes défensifs.

Les noctiluques, petits organismes qui provoquent le phénomène dénommé phosphorescence de la mer, émettent de la lumière la nuit; selon le témoignage de savants naturalistes, cette manœuvre est destinée à effrayer les agresseurs de ces êtres minuscules.

Le plus répandu des infusoires, le Paramecium, dont la taille varie de un à trois dixièmes de millimètre, et qui se nourrit de microbes, est un être unicellulaire : sous son enveloppe, on trouve des armes : des trichocystes ayant quatre millièmes de millimètre de longueur; ces trichocystes, l'infusoire les allonge en forme d'aiguilles, hors de son corps, pour se défendre; ils se solidifient alors et mesurent jusqu'à huit fois leur longueur primitive.

Les diatomées possèdent une carapace : chacun de ces êtres unicellulaires a un squelette silicieux, en forme de boîte.

Les animaux nous offrent une infinie variété de systèmes défensifs.

Les acœlomates, comme les hydres, les

actinées ou anémones de mer, les méduses, sont pourvus de cellules urticantes dont chacune renferme une flèche empoisonnée, alimentée de venin par un petit sac qui se trouve à la base. Considérez une anémone et un poisson dans un aquarium : celui-ci se gardera bien de s'attaquer à celle-là. Le corail n'est autre qu'une colonie d'actinées incrustées de calcaire, c'est-à-dire solidement fortifiée. Les siphonophores sont des colonies flottantes de méduses à individus très différenciés : à côté des individus flotteurs, nageurs, reproducteurs, préhenseurs et nourriciers, on voit, dans ces associations, des défenseurs. Au point de vue social, ils sont si bien solidaires, que la destruction de l'une de ces méduses peut mettre en péril toute l'association (1).

Dans les animaux cœlomates, quel que soit le degré de leur évolution; nous nous trouvons en présence du même phénomène général. Prenons les astérozoaires : le concombre de mer secrète une matière gluante défensive; —

(1) A. Lameere. *Les associations biologiques* (syllabus).

L'oursin porte des piquants. — Les brachiopodes, comme le spirifer et la lingule, s'abritent sous des coquillages. — Les bryozoaires s'abritent dans une boîte à couvercle, et dans les colonies à individus différenciés, on rencontre des aviculaires, ainsi nommés à cause de leur couvercle évolué en bec, mû par de puissantes mandibules et servant à protéger la colonie entière. La coquille du limaçon, de l'huître, de la moule est un exemple familier d'organe de protection. La limace a perdu sa coquille, mais elle secrète un acide. La sèche, le calmar ont leurs tentacules avec des ventouses et des massues. La pieuvre hermite s'abrite dans un coquillage étranger, bien connu sous le nom de coquille Saint-Jacques.

Parmi les crustacés, c'est-à-dire les « encroûtés », nous trouvons les crevettes, les homards, les écrevisses, les crabes, armés de pinces et protégés par de véritables cuirasses. — Les balanes habitent ces petites excroissances coniques, blanches, que tout le monde a remarquées à la surface de l'écaille de la moule : cet abri est solide; il est formé de plaques articulées susceptibles de s'écarter, et l'on voit alors apparaître l'animal, semblable

à une petite crevette. — Un exemple des plus curieux est fourni par les « Bernard l'Hermite » : ces crustacés semblent se rendre compte qu'ils ont besoin d'une protection et ils concluent des alliances avec certains animaux du genre de l'ànémone de mer. Tout le monde a vu, sur nos côtes, le Pagurus Bernhardus : ce Bernard l'Hermite, au ventre mou, recherche une coquille morte et s'y installe. A mesure qu'il grandit, il déménage d'une habitation dans une autre, et à l'état adulte, on le trouve installé ordinairement dans une ancienne coquille de buccin. Or, généralement, on constate alors à la surface de cette coquille, la présence de rugosités, de petites pointes : leur ensemble n'est autre qu'un « drap marin », c'est-à-dire une colonie de polypes urticants (hydractinia echinata), qui foudroient les poissons au moyen d'un liquide brûlant dès que ceux-ci les touchent. — Le Pagurus Bernhardus véhicule tranquillement la colonie qui le protège et il la nourrit du déchet de ses prises. — L' « Eupagurus rideauxi » est une variété de Bernard l'Hermite de la mer méditerranéenne; il porte non un drap marin, mais une seule anémone de mer, l'Adamsia palliata, fixée sur le coquillage qu'habite le crustacé.

Or, on a observé que cet animal tient beaucoup à l'anémone de mer : quand il change de coquille, il détache cette anémone et la transporte sur sa nouvelle demeure, comme s'il avait conscience de sa protection.

Les arachnides, à leur tour, nous montrent la défense de l'individu assurée par une paire de pinces chez les scorpions, faux-scorpions et faucheux, par une glande à poison chez l'araignée.

Et que dire des insectes? N'est-ce pas chez les termites, les guêpes, les abeilles et les fourmis que nous trouvons les exemples les plus frappants d'associations familiales placées sous la sauvegarde d'individus déterminés, parfois spécialisés à ce point dans leur rôle de défenseurs, que les biologistes ont pu leur donner le nom de soldats?

Les termites, insectes des pays chauds, vulgairement nommés « fourmis blanches », vivent en société dans des termitières. Dans chaque termitière, à côté du roi et de la reine, qui sont les individus reproducteurs, on compte des millions de neutres, mâles et femelles, à organes reproducteurs atrophiés. Or, ces neutres peuvent

être différenciés en trois catégories : les « ouvriers », allant à la recherche des provisions, édifiant le nid et élevant les jeunes; les « nasiques », d'aspect bizarre et à rôle inconnu, et les « soldats ». Ces soldats ne travaillent pas; se promenant parmi les ouvriers, ils surveillent ceux-ci, frappant le sol de leur tête pour leur signifier, s'ils se relâchent, d'avoir à reprendre leur tâche. Mais si la communauté vient à être attaquée, les soldats se sacrifient : ils tournent leur grosse tête du côté de l'ennemi et se mettent à manœuvrer leurs puissantes mandibules.

Tout le monde sait que les guêpes et les abeilles vivent en associations plus ou moins nombreuses, et chacun a eu l'occasion de constater avec quelle vaillance ces insectes attaquent à coups d'aiguillon tout ennemi qui menace leurs nids ou leurs ruches.

Chez les fourmis, on assiste à des phénomènes plus suggestifs encore. On sait que les fourmis sont aux insectes ce que les hommes sont aux mammifères : ce sont des animaux témoignant d'une véritable intelligence et ayant le cerveau très développé. Les formes inférieures sont armées d'un aiguillon muni d'une glande secrétant de l'acide formique; chez les

types supérieurs, l'aiguillon a disparu, la glande est perfectionnée, et l'acide formique est répandu dans les plaies faites aux ennemis par les mandibules, ou bien il est lancé à distance par des muscles puissants : en ce dernier cas, une armée de fourmis dispose d'une véritable artillerie, capable de semer la mort dans les rangs ennemis.

Si nous considérons une fourmilière, nous constatons, comme chez les termites, un nombre colossal d'individus neutres, atteignant jusqu'à des millions. Les neutres peuvent être différenciés en deux classes : les ouvrières et les soldats. Ceux-ci, à grosse tête et à fortes mandibules, protègent la société; ils gardent l'entrée du nid, et, au cours des expéditions, jouent le rôle d'éclaireurs. On les voit marcher comme des officiers, à côté des colonnes de fourmis en marche, monter aux herbes pour inspecter les alentours. Les fourmis habitent des nids divisés en cases; une même fourmilière peut posséder jusqu'à deux cents nids et être propriétaire d'un terrain immense. Les fourmis d'une même association se reconnaissent même après une absence très longue et entretiennent de paisibles rapports entre elles; mais entre les individus de

communautés ou d'espèces différentes, il existe une hostilité permanente : lorsque deux fourmilières, en étendant leurs domaines, viennent à se rapprocher trop l'une de l'autre, il s'en suit une bataille formidable, qui se termine par la retraite de l'une des armées. Dans ces batailles, les soldats luttent avec acharnement et se sacrifient avec un courage remarquable.

Chez les oiseaux, nous assistons aussi à des phénomènes de protection mutuelle. Des individus, réunis en bandes en vue de l'émigration, s'entr'aident pour résister aux rapaces. Les bandes de freux, espèce de corneilles vivant dans les peupliers de notre pays, sont entourées de sentinelles, qui font le guet et signalent l'approche d'un danger. Si un homme passe non loin de la bande n'ayant pour arme qu'un bâton, les freux qui remplissent les fonctions de sentinelles ne bougent pas ; mais si l'homme porte un fusil, ces sentinelles donnent l'alarme et la bande entière s'envole. Ce fait est d'observation courante.

Des oiseaux de l'Afrique australe, les « Philetœrus socialis », auxquels un explora-

teur a donné le nom de « Républicains », rassemblent leurs nids sous un toit commun, entourant une grosse branche, et construisent ainsi une véritable forteresse pour mettre leurs œufs à l'abri des serpents.

On constate chez les éléphants, les mouflons, les lamas, les chèvres, les taureaux et les chevaux sauvages, l'existence de familles groupées autour d'un mâle, qui protège la peuplade et exerce sur elle son autorité. L'appui mutuel est souvent très prononcé : si un lion attaque un troupeau de bovidés sauvages, les petits et les femelles sont rassemblés, les taureaux font cercle autour d'eux et présentent les cornes à l'ennemi. HACHET-SOUPLET prétend toutefois que la formation en cercle n'est nullement combinée : elle procède uniquement de ce fait que le taureau, voulant faire tête à l'ennemi (instinct primitif de la bête), est entraîné à se caser entre ses voisins, et que leurs têtes prenant plus d'espace que leurs trains de derrière, il en résulte une formation en cercle. Si les faibles et les jeunes se trouvent placés au centre, c'est simplement parce qu'ils ont

été bousculés et repoussés par les plus forts, et que d'ailleurs, moins belliqueux, ils ont été moins prompts à se mettre sur la défensive (1). Cette explication n'est pas convaincante et il paraît plus logique d'admettre qu'il y a ici un phénomène de coordination sociale en vue de la défense. La formation en cercle permet de soustraire la partie vulnérable, les trains de derrière, aux coups de l'ennemi, de quelque direction qu'il vienne; donc il faut qu'il y ait bande et union des efforts dans un but déterminé pour réaliser cette nécessité. Le dispositif en cercle se prend dès que la bande *flaire* l'ennemi, donc avant de connaître la direction exacte de l'attaque; la formation prise répond alors à toutes les éventualités. Si la direction de l'attaque est connue, le dispositif du cercle, expliqué comme le fait HACHET-SOUPLET, ne se comprend plus : il paraît plus conforme à la réalité des faits de penser que les animaux, sur le point d'être attaqués, pour protéger leurs parties vulnérables, pour mettre les faibles à l'abri, comprennent la nécessité de faire face

(1) HACHET-SOUPLET. *Examen psychologique des animaux,* p. 45.

partout à la fois et prennent la seule formation possible dans ce but, le cercle.

***

Qu'il s'agisse de ces associations de cellules que sont les êtres pluricellulaires, ou d'associations d'individus distincts vivant en sociétés, nous rencontrons à tous les degrés des exemples d'appui mutuel allant parfois jusqu'au sacrifice; nous voyons des membres de la communauté se spécialiser, soit temporairement, soit d'une façon permanente, dans le rôle de défenseurs, et nous constatons que les êtres les plus rudimentaires font les sacrifices nécessaires pour le maintien de leur intégrité physique, voire pour la conservation et la libre jouissance des biens de la communauté.

Est-il donc étonnant, dans ces conditions, de voir les groupements humains, les plus civilisés comme les plus arriérés, mettre au premier plan de leurs préoccupations la possession d'une force armée capable de repousser tout ennemi et de tenir tout adversaire en respect? Loin

d'être monstrueux, ce fait n'apparaît-il pas comme tout naturel?

Ce rapprochement entre les sociétés animales et les sociétés humaines est ici permis, car le fait de se défendre est un phénomène élémentaire. L'animalité sociale coordonne les moyens de défense que la nature lui a donnés; la société humaine coordonne les moyens de défense qui sont à sa disposition, rudimentaires chez les primitifs, perfectionnés chez les civilisés.

Sans doute, on pourra objecter que ces moyens de défense des humains sont souvent devenus des moyens d'attaque. Mais l'attaque est parfois aussi un procédé de « défense de la vie ». Quand les tribus pastorales éprouvaient le besoin de chercher d'autres terres de pâturage, ou quand les tribus de chasseurs partaient à la recherche de nouveaux territoires de chasse, le gibier étant détruit sur les leurs ou ayant fui, elles pouvaient trouver, sur le sol envié, d'autres tribus à qui elles faisaient la guerre. Elles attaquaient, obéissant ainsi à la loi de « la résistance à la mort », ou mieux de l' « irrésistible tendance à la vie ».

Qu'y a-t-il de changé aujourd'hui? Quel est le but des nations? Vivre, prospérer. Que de-

mandent-elles? De nouvelles terres de pâturage, de nouveaux territoires de chasse? Non, des débouchés pour leur commerce, qui leur permet de vivre, de satisfaire les besoins que le genre de vie *d'aujourd'hui* a créés. Il n'y a pas là de différence essentielle. L'attaque est donc restée un moyen de défense de ses intérêts, un moyen de conserver la vie nationale, un moyen d'obéir à l' « irrésistible tendance à la vie ».

Dans la nature, il est des organismes qui peuvent attaquer, d'autres qui doivent se borner à se défendre : les moyens défensifs sont d'autant plus précieux pour les derniers.



Si large conception que l'on puisse avoir de la solidarité universelle, des sentiments qui doivent unir les hommes malgré les différences de races, de langues, de religions, de mœurs, il ne viendra à l'idée de personne, assurément, de soutenir que l'humanité tout entière devrait aujourd'hui être confondue en une vaste nation, qui vivrait sous un même code de lois et serait dirigée par une unique administration centrale.

Dès lors, la nécessité de groupements locaux plus ou moins étendus est inéluctable; il faut que, pour s'administrer, les hommes se répartissent en associations, selon leurs affinités communes, selon leur mentalité moyenne, selon les circonstances dérivant du milieu géographique dans lequel ils vivent. Les sauvages se grouperont en tribus; les hommes civilisés, en nations. A mesure que la civilisation progresse, les attributions du pouvoir central augmentent, s'étendent, se diversifient, et l'on voit se créer, à l'intérieur des groupements humains, une organisation administrative, judiciaire et militaire de plus en plus perfectionnée. Tandis que dans la tribu sauvage le chef concentre souvent tous les pouvoirs, on assiste, dans les sociétés les plus avancées, à une subdivision des attributions. Le chef éminent, qu'il soit autocrate, monarque constitutionnel ou président de république, délègue ses pouvoirs, dans une plus ou moins large mesure, d'où qu'il les tienne, à des spécialistes. L'organisation sociale se diversifie ainsi toujours davantage et les individus établissent entre eux des liaisons d'une complexité croissante. Un homme civilisé est beaucoup plus dépendant de la communauté, tant au point de vue matériel

qu'au point de vue intellectuel, qu'un homme sauvage ou à demi-sauvage. Il doit plus aux autres; l'interdépendance humaine augmente, en fait, avec le degré de civilisation.

M. WAXWEILER (1), dans son *Esquisse d'une sociologie,* définit très bien cette « interdépendance sociale ». Dans un campement improvisé, pour une expédition, les uns prendront les besognes sédentaires, les autres, plus alertes et plus audacieux, courront aux provisions; si la région est totalement différente de celle habitée normalement par les individus, ils devront faire preuve d'incessantes initiatives, dirigées dans des sens très divers. Les uns auront beaucoup d'initiatives utiles, les autres peu et de superflues; certains auront peut-être « des idées » et les communiqueront à leurs camarades; certains encore se trouveront avoir « trop auguré de leurs capacités » et ils devront se réajuster. De toute façon, ils réaliseront, dans l'ensemble, des adaptations que l'on pourrait appeler professionnelles, puisqu'elles définissent des occupations particulières. Ces adaptations pro-

(1) E. WAXWEILER. *Esquisse d'une sociologie.* Chap. VIII. *Les synergies sociales,* §§ 39 et 40.

fessionnelles différenciées créeront entre les individus une « interdépendance sociale ».

A mesure que le temps consolide les adaptations professionnelles, l'interdépendance grandit. Chaque modification dans les conditions d'existence nécessite des adaptations nouvelles. A mesure que la civilisation progresse, différenciant davantage les fonctions, les multipliant, l'interdépendance s'accentue. « Si nous nous isolons de nos semblables, dit SPILLER, nous disons adieu à toute trace de culture et nous devenons des animaux sans abri, sans vêtement, sans langage, sans art et sans science (1) ». L'homme a un besoin de plus en plus absolu, pour vivre, du concours de ceux qui l'environnent. Il n'est plus rien sans le « tout » qui lui permet d'être. De plus en plus, il apparaît comme un rouage ayant son rôle propre dans un ensemble.

VERWORN (2), en évoquant le fonctionnement de cet ensemble si parfaitement coordonné qu'est un organisme pluricellulaire, suppose un compromis établi entre les cellules, en vertu

(1) SPILLER. *The mind of man,* p. 464.
(2) VERWORN. *Physiologie générale,* p. 637.

duquel chacune abandonne une partie de son indépendance, tout en conservant sa vie propre, car la vie du tout n'est que l'expression de la vie des diverses cellules; en dehors de celles-ci, il n'y a rien de vivant. Par la solidarité des cellules entre elles, les conditions vitales de chacune se trouvent modifiées à un haut degré : ainsi, les cellules qui ont échangé la vie libre pour la vie coordonnée, périssent le plus souvent au bout d'un temps fort court, si elles sont séparées de leurs congénères. La dépendance mutuelle est d'ailleurs variable, d'après les types d'organismes : le despotisme le plus marqué se rencontre dans l'organisme humain, dont les cellules nerveuses exercent sur les autres une autorité dictatoriale, au point que pour certaines la spontanéité semble avoir complètement disparu. En même temps, l'action inégale des causes extérieures sur la masse des cellules produit des différenciations dans le rôle et la structure de celles-ci, de sorte que les cellules soumises à l'autorité centrale remplissent finalement, toutes, des fonctions différentes.

N'y a-t-il pas un rapprochement à faire entre cette interdépendance des cellules de

l'organisme pluricellulaire et l'interdépendance des individus dans une société, disons dans un groupement territorial? D'autre part, ce groupement s'est différencié des autres groupements similaires, parce que ses éléments se sont adaptés aux conditions du milieu particulier (cosmique et social) dans lequel ils ont vécu : ils ont aussi acquis cette « conscience de groupe » si bien caractérisée par M. WAXWEILER dans son ouvrage : *Esquisse d'une sociologie* (1), et qui tend à les différencier davantage.

» Lorsque des individus sont coordonnés en un groupe, ils sentent se développer en eux, à côté de la conscience qu'ils ont de leur individualité, une conscience nouvelle, celle de leur « solidarité » avec les autres membres du groupe : ils s'élèvent, en un mot, à la « conscience sociale », et ceci conditionne d'une façon particulière leurs activités, tant entre eux qu'à l'égard d'individus étrangers au groupe...

» Le signe révélateur le plus certain de l'existence d'une conscience sociale est la réac-

---

(1) E. WAXWEILER. *Esquisse d'une sociologie.* Voir le chap. VIII. *Les synergies sociales,* § 43. *La conscience sociale.*

tion que l'individu oppose à toute offense faite collectivement au groupe dont il fait partie; l'intensité de cette réaction indique jusqu'à quel point la conscience propre de l'individu s'est identifiée avec celle du groupe auquel il est coordonné. Une parole désobligeante pour un membre d'une société à laquelle il est affilié peut le laisser indifférent; une insinuation à l'adresse de la société comme telle, le blessera profondément ».

Tout le monde a pu observer des manifestations de cette « conscience de groupe »: querelles ou batailles entre jeunes gens de quartiers différents; rivalités de village à village, si communes en Flandre. L'expression « conscience de groupe » peut se traduire dans des cas déterminés par « esprit de corps ». Celle-ci est d'usage courant dans le langage militaire : les chefs cherchent à développer autant que possible l'esprit de corps. Et ce n'est pas seulement pour le régiment (le corps) que cette conscience de groupe existe : on la retrouve dans toutes les unités constituées, aussi bien dans l'escouade que dans la compagnie ou le bataillon. L'esprit de corps est considéré, à juste titre, comme une « force morale ». Il stimule les activités, il unit

davantage les soldats d'une même unité. Les régiments rivalisent entre eux pour l'instruction, pour la bonne tenue.

Cette « conscience de groupe » se manifeste parfois d'une façon bien inattendue, mais qui s'explique pourtant. On a vu, dans une même garnison, deux régiments pousser si loin la rivalité, que celle-ci dégénérait en hostilité permanente, à tel point que l'autorité militaire se voyait, à un moment donné, obligée de faire changer l'un d'eux de garnison.

Pendant les manœuvres, il arrive que deux partis de cavalerie, lancés à la charge l'un contre l'autre, s'abordent réellement, les cavaliers frappant leurs adversaires. Il y a eu souvent des blessés dans ces sortes de mêlées. De même il est toujours prudent, pour les officiers, de surveiller de très près leurs hommes, quand, dans un assaut, par exemple, les deux troupes qui se combattent arrivent tout près l'une de l'autre : il pourrait y avoir échange de coups. On a pu remarquer encore, dans des manœuvres par divisions opposées, que dans chacune d'elles se forme une « conscience sociale ». Les soldats de l'une vont parfois jusqu'à se montrer réellement ennemis de ceux de l'autre.

Tant que les opérations durent, cette conscience sociale persiste; mais aussitôt venu le repos dans les cantonnements, elle disparaît; plus aucune trace d'hostilité ne se manifeste.

Mille fois les officiers ont constaté ces faits. Ils n'ont pas échappé à d'autres observateurs. Pour preuve, reproduisons, sans autres commentaires, ce récit d'un journaliste ayant suivi les manœuvres de 1906. Il intitule son article : « Antagonisme ».

« Un des phénomènes les plus curieux qui se puissent observer aux grandes manœuvres, est dans la manifestation intense, exagérée, mais que l'on comprend inévitable, de l'esprit de corps. Il ne se montre pas seulement dans la rivalité qui agite les deux corps d'armée et qui, dans certains combats, oblige les arbitres à beaucoup de prudence, mais même dans les différentes armes de la même armée.

» Remarquez qu'il ne s'agit point du tout des vilains amours-propres personnels, si pernicieux quand ils atteignent les chefs, mais de l'esprit de corps simplement. L'infanterie est toujours un peu rivale de la cavalerie, et la cavalerie considère avec quelque défiance les cyclistes, qui le lui rendent bien.

» Emulation simplement, désir d'apporter à l'action la plus large part, de pouvoir être content de soi. C'est tout. Mais le phénomène est quelquefois curieux à observer.

» Cet après-midi, à Louveigné, les guides de la quatrième division venaient d'arriver et se préparaient à cantonner. Et je vous ai dit qu'ils avaient fait prisonnier un lancier de la troisième.

» Le lancier était là au milieu des cavaliers ennemis. Je le questionnais. Il était noir de poussière; sur son visage, la transpiration dessinait de larges coulées.

» — Nous étions ici depuis une heure quand ils sont arrivés, me disait le lancier en montrant les guides. Il y a deux heures que nous sommes ici et eux viennent d'entrer dans le village.

» Mais les guides protestaient.

» — Pas du tout; nous sommes ici depuis une heure au moins. Nous sommes arrivés en même temps que vous. Et nous sommes partis d'Herck-Saint-Lambert, à cinq heures.

» — Nous de Bourcy, à quatre heures; c'est aussi loin, répliquait le lancier.

» — Vous n'avez pas mangé? questionnions-nous.

» Tous deux font en même temps :

» — Non.

» Tout de suite le guide ajoute :

» — Qu'est-ce que ça fait? Rien du tout. On est en manœuvres.

» Et le lancier d'amplifier sur un ton de bravade :

» — Je suis encore bon pour retourner à Bourcy...

» Notez que tous deux devaient être harassés. Mais ils étaient prêts, pour l'amour-propre du régiment, du corps, à quelque nouvelle fatigue. Tous deux se dressaient, s'appliquaient à se bien tenir. Et vraiment il y avait, dans ce défi orgueilleux exprimé par ces visages noirs, par ces hommes fourbus, un peu du secret des forces humaines.

» Ce guide et ce lancier, c'étaient les deux armées en présence.

» Mais il y avait aussi les cavaliers et les cyclistes de la même armée : les guides et les carabiniers du parti nord. Et chez ceux-là aussi l'antagonisme des amours-propres était évident.

» Je vous l'ai raconté déjà : guides et cyclistes avaient marché ensemble, ceux-ci intercalés dans la colonne formée par ceux-là depuis Cortessem. Et à Louveigné les cavaliers

nous avaient dit que sans les cyclistes ils eussent pu marcher plus vite. Dans leurs rangs on disait les cyclistes éreintés.

» — Ils sont restés derrière nous, nous expliquait-on avec un peu de pitié.

» Et, évidemment, cela voulait dire : « Vous voyez bien que la bicyclette ne vaut pas le cheval... »

» Or, vous l'avez vu, les cyclistes une fois seuls à Sprimont, poussaient de l'avant et allaient prendre aux lanciers les ponts d'Aywaille et de Sougnez; et ce petit exploit accompli, ils disaient l'étape accomplie, celle fournie hier par une partie d'entre eux, de Bruxelles à Hasselt, et ajoutaient :

» — Nous allons coucher sur la paille. Ce n'est rien. Nous sommes très bien. Et si nous avions pu marcher seuls, il y a longtemps que nous serions ici.

» Ce n'étaient pas les chefs — les chefs sont plus discrets — qui parlaient ainsi, mais les soldats, les soldats poudreux, qui n'avaient pas, eux non plus, mangé depuis quatre heures du matin. » (1)

---

(1) *La Gazette*, 1er septembre 1906.

Le même journaliste, racontant un épisode d'une bataille, écrit ces lignes :

« ... Je suis tout près d'eux. Des cris, des jurons montent de leurs rangs, semblent venir de la terre sur laquelle ils sont embusqués. Il y a du rire et de la colère dans ces cris. Mais voici que partent des coups de feu du bois voisin et qu'en même temps retentissent de grandes clameurs. Les chasseurs ont pris le pas de course. C'est l'assaut. La fusillade fait rage. On a l'impression que, si c'était sérieux, tous ces chasseurs seraient tués. Mais ils courent toujours. Les voici à deux cents, à cent mètres, tirant eux aussi et criant, hurlant on ne sait quelles menaces ou quelles exclamations de triomphe. Des fantassins du 9e se lèvent aussi; eux aussi crient, hurlent. On voit se lever des baïonnettes. On se demande un moment si ce n'est pas sérieux, si certains cris ne vont pas devenir des râles, tant les clameurs se font violentes, imprécatoires. J'entends crier : « Sales bougres! » et : « Si j'avais cinquante paquets de cartouches je les leur brûlerais dans la gueule! » Et après que, soudain, le fanion d'un arbitre a passé entre les deux troupes que ne séparent plus que vingt mètres, les clameurs

persistent encore, reprennent par instant, on ne sait pourquoi. On ne sait si c'est de la fraternité ou de la menace que contiennent les clameurs. Il y a des ricanements. Des deux côtés on se croit victorieux et on se raille. On crie : « Sales piottes! » et : « Chasseurs à moules! » Dans le soleil violent, brûlant cette terre rude, il passe de la brutalité, de l'affolement. Ces hommes viennent de croire qu'ils étaient vraiment des ennemis; ils ont été grisés par la fatigue, grisés par le soleil, grisés par l'attente et par le bruit de la poudre; maintenant ils sont grisés par le subit et mauvais orgueil de la force. Ils sont sauvagement beaux dans ce mouvement d'énergie bravant l'accablement du soleil. Mais ils sont inquiétants, ces hommes d'un même pays dressés les uns devant les autres, si facilement rivaux!

» Heureusement, la détente vient. On vocifère encore, mais en riant davantage. Une voix crie près de moi : — Chasseur! Le sergent Dubois n'est pas dans votre bataillon?

» C'est un caporal du 9e qui crie cela. On lui répond :

» — Il est ici.

» Dans les yeux du caporal brille un éclair

de bonne joie. Il court dans les rangs des chasseurs, il cherche. On appelle :

» — Sergent Dubois!

» Un sergent apparaît. Les deux hommes se précipitent l'un vers l'autre :

» — Léon!

» — Georges!

» C'est un tumulte de paroles cordiales, ravies, dans le même patois wallon, dans le patois de leur village, à ces deux ennemis de tantôt.

» Et l'angoisse qui vient de nous crisper se fond en un émoi qui nous donne l'envie de rire, nous aussi, et de pleurer un peu, car, au fond, *tous les hommes sont du même village, et tout ce qui les jette, haineux, les uns contre les autres,* est factice et menteur comme le combat qui s'achève » (1).

Ce sentiment qui les jette les uns contre les autres, n'est autre que cet « esprit de groupe », cette « conscience de groupe » qui se manifeste tout-à-coup dans l'un et l'autre parti.

Un épisode de la bataille de la Modder-River, pendant la guerre du Transvaal, très peu

(1) *La Gazette,* 4 septembre 1906.

connu d'ailleurs, est de nature à montrer jusqu'où peut conduire cette conscience de groupe, exacerbée dans certaines circonstances.

Un « commando » dit « scandinave », formé de Suédois, Norvégiens et Danois, se trouvait dans les rangs des Boers. Il avait été tenu en arrière pendant que ceux-ci, de leurs positions bien organisées, décimaient les troupes anglaises renouvelant en vain leurs attaques. Dans l'après-midi, une occasion parut s'offrir pour enlever quelques batteries anglaises en position. Les Boers ne bougeant pas, le *commando* scandinave, sans en recevoir l'ordre, bondit en avant et se précipita vers les batteries, malgré les cris de rappel des troupes qu'ils traversaient. Pris par les feux croisés de réserves anglaises, le commando fut anéanti. Il en resta 5 hommes. Questionné sur le mobile qui avait pu pousser ces « Scandinaves » à courir ainsi à la mort, un officier, témoin de cet acte d'héroïsme, répondit : « Exaspérés d'être restés en arrière jusque là, impatients de venir au feu, *ils ont voulu montrer aux Boers que les « Scandinaves » sont braves,...* et ils l'ont trop bien montré ».

C'est là une admirable manifestation de cette conscience sociale, qui cimente l'union

entre individus appartenant à trois peuples du Nord, qui les fait redevenir « Scandinaves », rien d'autre, qui les fait courir à la mort, dans un besoin de montrer aux Boers « que les hommes du Nord sont braves. (1) »

Plus le groupe est uni, plus les individus qui le composent sont interdépendants, plus la conscience sociale se développe. La possession collective de choses attestant l'unité des efforts agit puissamment : quiconque a dirigé une société, sait quelle influence exercent la possession d'un local ou d'emblèmes communs, ou encore la publication d'un organe propageant les tendances du groupe. La continuité d'une tradition activement entretenue agit de même (2). On voit aussi combien l'éducation du citoyen, comprise comme nous l'avons indiqué dans le chapitre IV de ce travail, renforcerait la conscience sociale.

La notion de patrie n'est qu'une forme de

---

(1) Ce fait nous a été raconté par un officier Boer, chef de « commando », qui a fait toute la campagne du Transvaal, et qui habite momentanément Bruxelles.

(2) E. WAXWEILER. *Esquisse d'une sociologie*, p. 251.

la conscience sociale, alimentée par l'héritage de sentiments, de traditions, de pensées et d'intérêts communs. Cette conscience sociale, qu'on pourrait appeler ici « conscience nationale », englobe tous les citoyens d'un même pays; elle les unit plus intimement, leur fait former « bloc ».



Parmi les causes qui contribuent le plus puissamment à renforcer la conscience de groupe, on doit ranger la craînte d'un péril commun. Les individus composant le groupe sentent le besoin de se rapprocher : la coordination sociale se fait plus intime. Si le danger est grave, si l'éventualité d'une lutte est entrevue, l'individu est d'autant plus satisfait qu'il se sent mieux enfermé dans un tout qui le protège; la conscience de son individualité se noie dans la conscience du groupe dont il fait partie, et le besoin de l' « unité » se fait sentir impérieusement.

C'est ainsi que la tribu primitive est con-

duite à se choisir un chef de guerre, le plus hardi, le plus entreprenant, le plus fort, celui dont la volonté mieux trempée imprime la direction aux volontés éparses et parfois hésitantes. Les peuples qui n'ont pas connu la guerre n'ont pu acquérir la notion de l'autorité d'un seul : les Esquimaux, vivant en petites communautés paisibles, en groupes restreints et épars, furent stupéfaits lorsqu'ils purent constater la discipline qui existait à bord des vaisseaux européens et lorsqu'ils virent une vingtaine de robustes matelots se précipiter en tous sens au premier commandement d'un seul officier.

La « conscience sociale », exaltée par le danger, par le sentiment de « défense », a joué un grand rôle dans la formation des nationalités.

Constatons tout d'abord que la menace d'un danger éminent et commun conduit plusieurs groupes à s'unir. Les membres de chacun d'eux acquièrent la « conscience du plus large groupe ». Ces associations peuvent être passagères ou devenir permanentes, jusqu'à la fusion complète. Chez certains peuples encore primitifs, l'organisation par groupes sous un même commandement n'existe que pendant la guerre et se dissout pendant la paix. Les Tasmaniens, dis-

parus sous l'envahissement des Européens, n'avaient des chefs que temporairement. Dans les temps éloignés, le chef rentrait dans la communauté une fois le danger passé. La guerre se renouvelant, les mêmes tribus se retrouvèrent liguées contre l'ennemi commun. L' « association » fut-elle assez longue à cause des dangers persistants, l'unité de besoins, d'intérêts, confondit les tribus, les réunit en un seul tout, qui fut l'Etat; mais un Etat peu stable, dont l'unité ne devait naître qu'avec l'avénement d'un gouvernement central, seul capable de maintenir l'ordre et la régularité, avec l'établissement d'une conscience sociale devenue conscience nationale. Et ce gouvernement ne put être réalisé que le jour où la dignité du chef nommé pour la guerre se continua pendant la paix. Il fallut pour cela que de grands événements eussent rendu ce chef très puissant. Les émotions provoquées par les périls, les revers et les succès de la guerre se rangent parmi les plus profondes qu'un peuple puisse ressentir. L'homme qui a fait heureusement face à ces périls, réparé ces revers, remporté ces succès, provoque la reconnaissance et l'enthousiasme de ceux qu'il a sauvés ou qu'il a mis au-dessus

de l'ennemi par ses victoires. Pendant la paix, il maintient son autorité par le prestige de sa gloire militaire.

Il en fut ainsi chez la pluplart des peuples primitifs : c'est la guerre qui a fait la royauté. Encore de nos jours, Napoléon Ier est devenu empereur par la guerre, et c'est le prestige de sa gloire militaire qui a porté Napoléon III au pouvoir.

La royauté ne fut pas, dès l'abord, héréditaire. Il n'y avait pas toujours avantage, pour la guerre, à ce que le commandement passât du père au fils. Au point de vue des nations primitives, le plus habile général devait être le meilleur des rois. On ne vit les fils d'aucun roi de Rome se maintenir au trône de son père, et les empereurs romains ne parvinrent guère à laisser leur pouvoir à leurs descendants, bien que déjà la civilisation avancée eût mieux ancré dans les esprits le principe de l'hérédité.

Il est à remarquer que toutes les nations que leur situation géographique force à rester belliqueuses ont conservé la monarchie plus ou moins franchement autocratique. De vastes Etats, ouverts aux invasions, exposés aux révoltes intérieures, seront des autocraties comme

on en a tant vu et comme on en voit encore en Orient. Au contraire, des pays restreints, protégés par des montagnes, formeront plutôt de petites républiques indépendantes, telles que celles de la Grèce dans les temps anciens. L'exemple de la Suisse d'aujourd'hui est à considérer.

Le sentiment du danger exalte la conscience nationale au point de consolider un gouvernement nouvellement créé, de rendre populaire un gouvernement qui cessait de l'être.

L'histoire des Etats européens est pleine, à ce cujet, de renseignements intéressants.

Au VIIIe siècle, c'est dans les énergiques et incessants efforts qu'ils dirigent contre les invasions des Frisons, des Saxons, des Sarrasins, que les Carlovingiens puisent leur immense prestige.

Pendant la guerre de cent ans, la France féodale se resserre autour des rois, souverains de l'île de France. Le danger commun crée le sentiment national, et la France, après la guerre, ne forme plus désormais qu'une nation compacte et consolidée.

Dans la dernière partie du XVIe siècle, en Angleterre, toutes les classes, tous les partis

se serrent autour du pouvoir pour défendre la patrie commune. Philippe II arme l'« invincible Armada ». Le danger paraît formidable. De toutes parts, en hommes, en argent, en vaisseaux, le patriotisme des nationaux fournit au Gouvernement bien au-delà de ce qu'il avait demandé. Les catholiques aident de toutes leurs forces la protectrice des réformés. La « conscience nationale » triomphe.

Ce phénomène est tellement bien connu, que des gouvernements ont cherché, dans la guerre, le moyen de consolider leur pouvoir chancelant. Il est inutile de citer des exemples.

Dans cet ordre de vues que la guerre cimente l'unité nationale, il est intéressant de reproduire ce fragment d'article paru à l'époque de la guerre hispano-américaine et signé par un journaliste new-yorkais.

« Si l'explosion du *Maine* s'était produite en 1860, il n'y aurait pas eu de guerre civile aux Etats-Unis; si elle n'avait pas eu lieu en 1898, il est certain que nous n'aurions pas échappé à une seconde guerre civile.

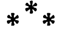
» C'est pourquoi la guerre hispano-américaine est un grand bienfait pour les Etats-Unis. Ceux qui ont étudié de près la crise par laquelle

a passé l'Amérique du Nord avant l'élection présidentielle, savent que ses institutions les plus sacrées étaient sur le bord de l'abîme. Depuis trois ans, Américains et Européens exprimaient leur manque de confiance, non seulement dans notre future prospérité, mais encore en la stabilité gouvernementale et en la permanence de l'union. Nous étions à la veille d'une guerre intestine, à la veille de voir rompre notre unité nationale, lorsque l'explosion du *Maine* s'est produite.

» C'est pourquoi quelles que soient nos dépenses de guerre, quelles que soient les conditions de paix, la République nord-américaine y gagnera, parce qu'elle sortira triomphante d'une crise menaçant l'unité, l'intégrité nationales. »

L'influence du danger commun, qui resserre le lien national et unit intimement tous les éléments de la population, va jusqu'à réunir des peuples différents. Les faibles se groupent autour du plus fort, attendant de lui secours et protection. De là, non seulement des alliances temporaires, mais des confédérations permanentes, sous la direction politique d'un Etat qui a l'hégémonie, et cet Etat est naturellement celui que l'on sent le plus capable de diriger à coup sûr les efforts de tous.

On connaît des exemples au moyen âge. En 1870, c'est à la suite des dangers communs et sous l'impulsion du sentiment national exalté par la guerre, que les Etats de l'Allemagne ont fondé un nouvel empire sous l'hégémonie de la Prusse. Au-dessus de la conscience nationale, propre à chacune des nations allemandes, plane désormais la conscience sociale du tout plus vaste : il existe une conscience sociale de l' « *Allemagne* ».



Examinant la question du « chef » au point de vue sociologique, M. Waxweiler (1) écrit que le besoin de céphalisation sociale se manifeste dans toute troupe humaine. Quant aux circonstances qui déterminent l'apparition du chef, elles peuvent être multiples, mais elles tiennent toutes aux conditions biologiques même de la vie en commun.

« Que l'on songe d'abord aux innombrables

(1) E. Waxweiler. *Esquisse d'une sociologie,* pp. 226-227.

16

combinaisons que le polymorphisme initial peut engendrer : les envieux coudoient les dominateurs; les suiveurs font cortège aux flaireurs; tel est rétif, tel autre d'une plasticité sociale illimitée.

» Joignez à cela les conflits inévitables que l'intercommunication par le langage fait naître entre les besoins individuels : le besoin nutritif, l'instinct sexuel, la notion du « mien », le désir de l'émotion esthétique, la croyance, etc.

» Joignez-y encore les multiples accidents de la vie en commun, qui mettent en évidence les inégalités d'aptitudes, sociales ou non : une chasse difficile, où quelqu'un s'est particulièrement distingué; un sauvetage dramatique; une défense héroïque, — ou seulement l'habitude qui a conféré à certains individus des adaptations professionnelles particulièrement utiles à tous, par exemple celle de la garde contre les dangers extérieurs.

» Ajoutez-y enfin ce besoin d'ordre interindividuel que l'observation a dégagé chez les adolescents et jusque chez les enfants en bas âge, et dont les phénomènes de conformité et d'interdépendance font une véritable nécessité pour l'homme, — et voilà plus de facteurs qu'il

n'en faut pour que, tôt ou tard, une direction surgisse ou soit tolérée. »

Il n'est pas douteux que la cause qui a le plus poussé à la céphalisation, à la nomination du chef de guerre dans les tribus, plus tard du roi dans les nations, a été le sentiment des dangers courus par la communauté. Nous avons vu comment le « chef de guerre » a pu rester « chef de paix » et comment l'hérédité de la royauté a pu s'établir.

A rapprocher du phénomène de céphalisation, cette remarque que les dangers courus, les périls supportés, les efforts accomplis en commun ont renforcé la « conscience sociale », d'abord dans la tribu, puis dans la nation, au point de faire, de tribus autrefois simplement associées, un tout compact, dans lequel des interdépendances de tous ordres sont venues agglutiner plus intimement la masse.

A noter encore que les conditions du milieu cosmique et social ont donné aux nations, se développant sur un territoire délimité, une conformation sinon physique, du moins morale particulière, un tempérament propre à chacune d'elles.

Tous ces faits montrent comment une nation, à l'intérieur de ses frontières, forme un tout

social à part, une organisation complexe, mais *une,* à côté d'autres organisations semblables, formant des groupements aussi unis, mais ayant chacun des intérêts et des besoins particuliers, une mentalité propre, une conscience sociale propre.

Or, remarque encore M. WAXWEILER (1), dès qu'une conscience de groupe surgit dans un individu, il peut être amené à des jugements hostiles à l'égard d'individus étrangers au groupe, pour cette seule raison qu'ils n'en font point partie. — Un tel éprouve une « prévention instinctive » contre tous ceux qui ne sont pas de son cercle; du même sentiment participent les mesures collectives de prescription contre les étrangers.

De ce que l'individu est en état de s'élever à la conscience de son groupe, il arrive à concevoir *d'autres* groupes : il peut ainsi se représenter d'autres individus, non pas sous leur forme sensible, mais à travers une abstraction qui leur confère à tous un caractère commun. Il semble que cette abstraction repose toujours

(1) E. WAXWEILER. *Esquisse d'une sociologie,* pp. 253-256.

sur un concept matériel que l'on recouvre d'une représentation sociale : on ne concevrait pas « l'Allemagne » si l'on n'avait jamais vu la carte de l'Europe, à preuve l'impossibilité de faire accepter cette notion par un illettré même très intelligent : il concevra un Allemand, des Allemands, 100.000 Allemands, mais non pas « l'Allemagne ».

Et pour suivre de plus près l'auteur dans cette constatation intéressante : « Une fois admise la possibilité de la conception abstraite d'un autre groupe, *tout se passe comme si effectivement le groupe existait en dehors de sa représentation mentale.* Chaque individu se met à raisonner sur l'abstraction du groupe comme sur une personne réelle; il lui prête des intentions et des activités, et, par l'effet de cette illusion anthropomorphique, il en arrive à agir *comme si* véritablement le groupe se concentrait en une individualité.

» C'est ainsi qu'un ministre des affaires étrangères doit traiter avec les représentants d'autres puissances, *comme si* certains Etats pouvaient, comme les individus, devenir le siège d'une « polarisation sociale », *comme si* les autres Etats devaient « graviter » autour de ceux-là, etc.

» Si convaincu que puisse être le lecteur d'un journal que « l'Allemagne » n'est qu'une abstraction, il n'en suivra pas moins les péripéties d'un conflit diplomatique en se représentant cette abstraction sous la forme d'une collectivité de millions d'hommes, alors qu'un instant de réflexion résoudrait le concept en un groupe coordinateur d'une demi-douzaine de personnes. Or, la représentation que se fait ce lecteur suffit *pour qu'il se sente rempli de sympathie ou de haine* (les italiques ne sont pas de l'auteur). Sous l'influence de la même fiction, d'autres individus se constituent bientôt en un « groupe virtuel », que la première tentative de coordination transformera instantanément en un groupe militant.

» Ce n'est pas autrement que l'on déchaîne des guerres. »



Résumons et concluons.

Les hommes ne se conçoivent pas isolés : un besoin naturel les porte à se réunir en groupes.

Ce besoin de « sociabilité » est provoqué, pour la plus grande part, par l'instinct de défense

contre tous les agents destructeurs, y compris l'homme lui-même.

Le besoin de céphalisation sociale se manifeste dans toute troupe humaine.

Si chez les animaux le rôle du chef se borne à la conduite et à la protection de la troupe, le même rôle incombait presque exclusivement aux chefs dans les groupes humains primitifs; ce rôle est resté longtemps prépondérant et ne s'est modifié que peu à peu par suite de l'organisation plus complexe donnée aux groupements plus civilisés.

Le prestige acquis par le chef dans son rôle d'organisateur de la défense du groupe a pu lui donner une puissance telle qu'il s'est maintenu au rang suprême même pendant la paix : il est devenu chef permanent.

C'est le souci de la défense qui a uni les tribus primitives autour d'une tribu plus forte dont le chef est devenu roi. La royauté est une conséquence de la guerre. Le roi est à l'origine le meilleur général. Le principe de l'hérédité ne s'affirme que lentement, quand la nation, plus solidement organisée, se trouve par cela même plus immédiatement apte à la défense. Même ce principe étant établi, on a eu recours, dans

les crises graves, au « dictateur ». La France, en choisissant Napoléon comme empereur après les dangers extrêmes courus pendant la révolution, n'a pas fait autrement que les tribus primitives. Le gouvernement est d'autant plus autocrate que les dangers sont plus permanents.

D'autre part :

Une fois le groupe constitué, il s'établit une « conscience sociale ».

Celle-ci concourt, avec la « céphalisation », à une coordination sociale plus complète.

La conscience sociale plus active, la coordination sociale plus intime, contribuent à établir des lignes de démarcation plus nettes entre les groupes.

Les groupes, obéissant à cette conscience sociale qui les isole, sont toujours exposés à faire montre d'hostilité vis-à-vis des éléments étrangers. Ils peuvent avoir une « prévention instinctive » contre ces éléments.

Cette prévention peut s'étendre des éléments étrangers aux groupes qu'ils forment, et c'est ainsi que deux Etats peuvent se trouver, l'un vis-à-vis de l'autre, dans un état de défiance tel qu'un rien peut déchaîner la guerre.

La conception abstraite que les membres

d'un groupe se font d'un autre groupe, favorise à son tour les antagonismes.

***

De quelque part que l'on se tourne, on retrouve donc toujours, au point d'arrivée comme au point de départ, l'instinct de défense, l'instinct de lutte. La lutte apparaît donc comme naturelle, parmi tous les êtres organisés, y compris les hommes, ceux-ci étant considérés isolément ou réunis en nations.

***

A l'intérieur de chaque groupe humain, il s'est réalisé des « adaptations professionnelles ». Certains individus ont pour tâche exclusive la garde, c'est-à-dire la défense, le cas échéant, des personnes et de la propriété individuelle ou commune.

On ne conçoit guère un établissement public, musée, école, sans un gardien ou concierge. Ce n'est que dans des cas très rares et dans des circonstances très particulières que

des parcs, des jardins de ville ont été placés « sous *la garde* du public ».

Les gardes-champêtres, les agents de ville protègent les personnes et les propriétés.

La police, la gendarmerie, la magistrature sont des institutions de défense intérieure. On ne conçoit pas de société qui puisse s'en passer : elles sont nécessaires; sans elles, ce serait le désordre, l'anarchie intérieure.

Gardes d'établissements ou jardins publics, police, gendarmerie, armée, défendent quelque chose de plus en plus important, de plus en plus vaste. Le principe de la création de tous ces rouages reste le même : le besoin naturel de défense. Ce sont, à différents échelons, des organes défensifs que le groupe s'est donné : les gardiens, la police, la gendarmerie, contre les hommes; l'armée, contre les groupes.

L'armée est l'institution de défense du groupe constitué, de la nation organisée.

CHAPITRE VII

La guerre économique

La guerre est toujours possible, et les chances de conflit sont plus nombreuses qu'on ne voudrait le croire. Les guerres de religion ne sont plus qu'un souvenir, les guerres de nationalités ont elles-mêmes disparu, mais le cycle des guerres économiques s'est ouvert.

La force propulsive qui a lancé hors de chez elles les grandes nations européennes au cours du XIXe siècle, n'a été ni l'enthousiasme religieux, ni l'ardeur révolutionnaire, ni l'orgueil du sang; mais bien la fièvre mercantile, le besoin toujours grandissant de vendre et d'exporter, d'absorber des matières premières et de les retourner sous forme de produits manufacturés.

Ce fut une course aux marchés, une recherche hâtive et fiévreuse de débouchés

toujours nouveaux, une concurrence âpre dans cette conquête des marchés, d'où l'impérialisme contemporain. On ouvrit ces débouchés au besoin par la force, au besoin par la guerre.

Aujourd'hui, toute nation est intéressée aux affaires du monde entier. Tel événement qui se passe de par delà les mers a une répercution parfois profonde chez les peuples des antipodes. Plus rien ne laisse indifférent. Un conflit qui éclate en un point quelconque de la surface du monde peut amener un conflit européen.

Dès que se déclare la guerre d'Extrême-Orient, l'Angleterre met ses flottes en mouvement et augmente ses forces dans la Méditerranée; l'Espagne envoie des troupes aux Baléares, aux Canaries, près de la baie d'Algésiras; la France s'inquiète de ses escadres, de ses arsenaux. L'Europe reste pacifique, mais elle retentit partout du bruit des armes; la guerre est la constante préoccupation des gouvernements, car elle est toujours là, menaçante, et l'on s'efforce de maintenir la paix en se préparant à la guerre.

La fin de la guerre russo-japonaise n'a pas modifié la situation. Le besoin de vendre et d'exporter devient toujours de plus en plus impé-

rieux : il faut exporter pour vivre, c'est la loi de la vie économique moderne.

Les usines se multiplient, elles appellent à elles, dans les centres industriels, un nombre de plus en plus grand de travailleurs, arrachés au labeur des champs; les ouvriers s'entassent dans les grandes agglomérations, foule énorme, que le moindre chômage jette dans la misère, foule impulsive, que le malheur aigrit et qui, sentant sa puissance, remuée par le désir constant d'améliorer ses conditions de vie, exige les hauts salaires, qui grèvent les prix de revient.

Et cependant, les capitaux énormes engagés dans les industries doivent être rémunérés; les actionnaires doivent toucher des dividendes : on produit, c'est en vue du bénéfice. La fabrication en grand diminue le prix de revient de l'unité : mais il faut vendre. La consommation nationale n'offre qu'un exutoire très insuffisant, il faut donc vendre ailleurs le fer, l'acier, les machines, les laines, les toiles, les cotonnades. Des débouchés, toujours des débouchés; des affaires, toujours des affaires! Expansion économique : tel est le cri du jour. Et le résultat de ce régime économique a été la prise de possession du globe par les grandes nations productrices, dis-

posant des capitaux, des outils et... des armes. « Le commerce, dirigé d'après cette méthode, est presque identique à la guerre et peut difficilement manquer de conduire à la guerre. » (1)

Les événements qui ont marqué la fin du XIX[e] siècle et le commencement du XX[e] prouvent que cette théorie est juste.

L'idée est courante, que l'hégémonie économique ne va pas sans l'hégémonie politique, et le milliardaire Carnegie a pu dire que l'empire des affaires est aussi l'empire des soldats!

Les Etats-Unis ont mis cette idée en action, et l'Espagne battue a ouvert à l'activité vertigineuse des Américains les magnifiques colonies de Cuba et des Philippines.

L'Angleterre a conquis le Transvaal et l'Orange pour sauvegarder les intérêts économiques anglais.

L'Allemagne a voulu se ménager des débouchés en Chine, en s'emparant de Kiao-Tchéou, ouvrant le cycle de ces « prises de possession » qui ont conduit à la guerre russo-japonaise.

La Russie agricole et forestière, devenue

---

(1) Voir R. PINON, ouv. cit. ch. III.

industrielle, prise aussi par la fièvre des affaires, a interrompu ses conquêtes lentes, son système de patiente pénétration, pour enlever la Mandchourie, Port-Arthur, et Ta-lien-ouan, devenu depuis le beau port de Dalny.

Placée entre Vladivostock et Port-Arthur, enserrée entre les deux branches du Transsibérien, la pauvre Corée, plongée dans l'anarchie, se présentait comme une proie facile, un magnifique territoire à faire fructifier : la Russie croyait pouvoir saisir cette proie, le Japon l'a prise. Il avait enlevé Formose à la Chine en 1895, mais cela ne pouvait suffire à l'expansion d'une population de 44 millions d'habitants, qui atteint une densité moyenne de 140 individus par kilomètre carré, qui s'accroît encore d'un demi-million par an, et qui, armée de l'outillage industriel perfectionné d'Europe, voudra se réserver la meilleure partie de l'immense territoire d'exportation qu'offre la Chine. La guerre russo-japonaise a donné au vainqueur non seulement Sakhaline et ses pêcheries, la Corée et ses rizières, ainsi que son territoire d'émigration, Port-Arthur et le Liao-Toung; mais aussi, en fait, toute la Mandchourie méridionale, puisque les Japonais occupent militairement la ligne ferrée trans-

mandchourienne jusqu'au Kouang-Tcheng-Té; elle lui a donné, de plus, l'influence politique sur la Chine, point de départ de l'influence économique.

A mesure que le besoin de débouchés s'accentue, l'impérialisme tend à devenir plus agressif. Les nations se retournent volontiers vers leur armée ou leur marine, attendant d'elles aide et protection pour leurs affaires.

Les Anglais savent que l'existence de leur formidable flotte de guerre est pour beaucoup dans la puissance économique de leur pays, et les sacrifices qu'ils consentent pour maintenir la domination militaire sur les mers prouvent qu'ils fondent, sur cette prédominance de leur flotte armée, la garantie du maintien de leur prédominance commerciale. La mise en valeur de l'Asie orientale allait leur échapper par suite de la concurrence déjà triomphante des Etats-Unis, de l'Allemagne, de la Russie, du Japon : en prêtant leur appui moral et financier à cette dernière puissance, ils ont aidé à écarter la Russie; puis ils se sont alliés au vainqueur, unissant ainsi leurs forces aux forces japonaises,

pour former un tout puissant capable de lutter avec succès, s'il le fallait, contre les redoutables concurrents économiques, dans une guerre future, qui aurait pour objet l'hégémonie sur le Pacifique.

Le traité anglo-japonais du 12 août 1905 unit deux puissances militaires, dans un but de sauvegarde pour l'avenir des intérêts économiques de deux puissances industrielles et avides d'expansion commerciale. Il garantit la liberté d'action du Japon en Corée, mais il promet aussi aux Anglais l'intervention des bataillons japonais, au cas où les Russes envahiraient la Perse ou l'Afghanistan. Il prévoit le cas où les « intérêts spéciaux » des Anglais seraient menacés « aux environs » de la frontière des Indes, c'est-à-dire au Siam, dans le Yunnan, au Tibet, en somme sur tout le pourtour de l'océan Indien. Appuyés par le prestige d'une force militaire énorme, sous le prétexte « d'assurer l'indépendance et l'intégrité de l'empire chinois et le principe de l'égalité pour le commerce et l'industrie de toutes les nations en Chine », le Japon et l'Angleterre se sont en réalité assurés la part la plus belle.

Après la guerre de 1870-1871, l'Allemagne

manufacturière de l'Ouest a entraîné dans les entreprises industrielles et dans les entreprises coloniales, l'Allemagne agricole de l'Est. Le gouvernement, et surtout le gouvernement actuel, s'est donné pour tâche de favoriser cet essor, déjà prodigieux, et la nation fonde maintenant son développement économique sur la puissance toujours plus grande de son armée et de sa marine. L'empereur Guillaume II appelle volontiers les arguments économiques au secours de son éloquence quand il s'agit d'obtenir le vote de nouveaux crédits pour les armements maritimes. Aussi l'on voit la flotte de guerre allemande croître dans la mesure où le commerce allemand envahit les pays exotiques; car nos voisins de l'Est savent bien que dans cette lutte toujours de plus en plus ardente pour les débouchés, ils se heurteront fatalement un jour à un concurrent qui, parti plus tôt et servi par un instinct sûr, a parsemé le monde de ses colonies, de ses comptoirs commerciaux et de stations de ravitaillement pour sa flotte de guerre.

Arrivée tard parmi les nations colonisatrices, l'Allemagne a bientôt compris que la lutte économique ne pouvait rester pacifique:

elle avait implanté son commerce en Orient sans y avoir aucune colonie; elle s'est rendu compte que ses intérêts ne pourraient être efficacement défendus si elle ne se ménageait le moyen d'avoir son « mot à dire » de ce côté du monde, et depuis 1885 elle a acquis une foule d'îles qui forment, à travers le Grand Océan, une ligne de postes de ravitaillement et de refuge pour ses bateaux de commerce et ses navires de guerre. L'acquisition des Carolines et des Mariannes a donné aux Allemands, pour le cas de guerre, un excellent poste d'observation pour leur escadre. En étendant leurs affaires, nos voisins d'Outre-Rhin ne manquent donc pas de se ménager les moyens de protéger militairement, en cas de besoin, la situation acquise.

Nous venons de voir tout récemment comment l'Allemagne, forte de sa puissance militaire, a soutenu ses intérêts économiques menacés au Maroc. Des intérêts mercantiles ont failli provoquer en Europe une terrible guerre, alors que retentissaient encore les échos douloureux de la guerre d'Extrême-Orient.

L'impérialisme américain devient aussi plus agressif. La doctrine de Monroë tend à l'élimi-

nation progressive de tout ce qui reste, en Amérique, de colonies européennes. La guerre de Cuba a montré à l'Europe le rôle que les Etats-Unis entendaient jouer dans le monde, et la puissance révélée de ce pays a donné, à cette doctrine de Monroë, une importance pratique plus immédiate. Le président Roosevelt devient l'arbitre dans la question du Vénézuela. Les Etats-Unis obtiennent la construction et la libre propriété effective du canal de Panama, route maritime d'une importance énorme, au service d'une nation dont la vitalité politique, industrielle et commerciale est une menace pour les intérêts des peuples d'Europe.

L'abandon par le gouvernement britannique de la convention Clayton-Bulwer; la renonciation de l'Angleterre, la première puissance maritime du monde, à tout droit de contrôle sur le futur canal de Panama (1), le retrait des garni-

(1) M. ROOSEVELT, parlant à Richmond en octobre 1905, disait : « Il ne faut pas oublier qu'en nous chargeant de la construction du canal de Panama, nous nous sommes chargés nécessairement d'assurer l'ordre sur les mers aux deux extrémités du canal, ce qui veut dire que nous avons un intérêt particulier dans le maintien de l'ordre sur les côtes et dans les îles de la mer des Antilles ».

sons métropolitaines des Antilles anglaises et la suppression de toutes les escadres stationnées dans les eaux américaines, sont des indices très marqués de ce respect qu'inspire désormais la puissance militaire des Américains.

Ceux-ci rèvent de faire du Pacifique une Méditerranée à la taille des Etats-Unis. Dans son discours de Watsonville, en mai 1903, le Président Roosevelt déclarait que la domination du grand Océan était réservée aux Etats-Unis, et il précisait sa pensée quand, dans un discours prononcé à San-Francisco, quelques jours plus tard, il disait : « La situation géographique qu'occupent les Etats-Unis dans le Pacifique, est de nature à assurer dans l'avenir notre domination pacifique dans ses eaux, si nous saisissons seulement avec une fermeté suffisante les avantages que comporte cette situation..... *Le meilleur moyen d'avoir la paix est de faire voir que la guerre ne nous effraie pas. C'est pourquoi les Etats-Unis doivent se pourvoir d'un plus grand nombre de cuirassés du meilleur modèle* ».

Les Américains ont déjà posé, à travers le Pacifique, les jalons de leur futur empire. En faisant, des îles Hawaï, en 1898, « un territoire

de l'Union », ils ont coupé court aux projets d'annexion que les Japonais avaient formés quant à ces îles. Ils ont acquis une partie des îles Samoa en 1899. Ils ont pris les Philippines à l'Espagne. Ils méditent l'envahissement économique de ce monde jaune, qui offre de si beaux territoires d'exploitation. Mais ils se sont heurtés aux Hawaï, aux Sandwich, aux Philippines même, aux Japonais, à ces « jaunes » dont ils craignent tant la concurrence et qu'ils voudraient écarter des territoires de l'Union (1). Le boycottage en Chine des marchandises américaines est encouragé par le Japon, et l'on peut prédire qu'un jour Japonais et Américains se livreront bataille pour la suprématie économique dans le Pacifique (2).

L'impérialisme du Japon s'est manifesté par un coup de maître. Mais le succès ouvre les appétits et les Nippons parlent volontiers des belles îles hollandaises de la Malaisie.....

---

(1) L'attitude actuelle prise par les autorités californiennes est une preuve de la crainte qu'inspire aux Américains l'infiltration japonaise.

(2) Consulter R. Pinon, ouv. cit., ch. III.

***

Si l'on peut rêver d'une époque où le suprême argument dans les conflits internationaux ne sera plus la force, on ne doit pas cependant se dissimuler que cette époque heureuse n'est pas près d'être atteinte : longtemps encore les plus puissants entendront régler eux-mêmes leurs affaires et ne consentiront à l'arbitrage que dans le cas où les intérêts en jeu ne seront pas considérables.

Que dans le domaine moral et scientifique la solidarité humaine doive s'étendre généralement par dessus les frontières, c'est là un principe dont nul ne contestera l'utilité; mais si l'humanité a des intérêts généraux lorsqu'il s'agit, par exemple, de discipliner les forces de la nature, de marquer une conquête de la science ou de la conscience universelle, les nations n'en ont pas moins des intérêts qui leur sont très particuliers. A moins de déchoir, tout groupement humain doit veiller jalousement au maintien de son autonomie, à la conservation de son patrimoine; plus que cela : il doit faire des efforts pour progresser. Rien d'étonnant donc à ce que

parfois il y ait des heurts, des conflits d'intérêts. L'inéluctable subdivision de l'humanité en nations amènera longtemps encore, peut-être toujours, des antagonismes.

Dans une société, si bien organisée qu'elle soit, il arrive que des individus aient des intérêts contraires ou divergents; il naît des différends. Dans un pays civilisé, deux citoyens entrés en conflit ne se rendront pas justice à eux-mêmes : ils auront recours, bon gré mal gré, à l'organisation judiciaire. Le Droit s'interposera entre eux et fera la part de ce qui revient à l'un et à l'autre. Mais si chacun s'incline devant la décision du juge, c'est que derrière le juge il y a tout un appareil coercitif. L'individu condamné à payer une amende s'exécutera, parce qu'il sait qu'en cas de mauvaise volonté, une institution plus forte que lui l'obligera éventuellement à acquitter sa dette. Derrière le juge, il y a la saisie, la prison, l'huissier, la police, la gendarmerie : la force publique est mise au service du droit.

Qu'au contraire, un conflit surgisse entre nations : on pourra, dira-t-on, recourir à l'arbitrage. Sans doute, l'arbitrage est excellent, mais une convention d'arbitrage entre nations n'a

nullement pour résultat de reléguer la guerre au rang d'une impossibilité, pas plus qu'une convention entre individus n'assure la permanence d'une paix inébranlable entre les contractants. Le traité d'arbitrage recule l'éventualité d'une guerre, mais ne l'éteint pas.

Que l'une des nations en conflit refuse de se soumettre à l'arbitrage, qu'elle estime devoir liquider le différend sur les champs de bataille, et nulle puissance humaine ne pourra empêcher le déchaînement de la guerre. Si deux individus veulent se battre, on peut les en empêcher, on peut les châtier pour avoir trangressé la loi : la défense édictée par la société s'accompagne ici d'un système coercitif, d'une sanction. Mais entre nations, entre grandes puissances surtout, où est la sanction qui puisse parler plus haut que le choc des armes? Or, selon la parole de von Ihering : « Le droit sans sanction est une flamme sans chaleur ». L'arbitrage est une excellente chose, écrit le Président Roosevelt, mais ceux qui désirent que le pays vive en paix avec les nations étrangères, feront bien de placer leur confiance dans une flotte de premier ordre, plutôt que dans l'arbitrage le mieux combiné... Nelson a dit que la flotte anglaise était le meilleur

négociateur de l'Europe, et il n'avait pas tort.... La lâcheté est une faute impardonnable pour une race comme pour un individu, et le refus de se préparer au danger amène des résultats aussi fâcheux. Le timide incapable de combattre et l'égoïste imprévoyant qui ne veut pas se préparer au combat sont aussi coupables l'un que l'autre (1).

Que l'on ne nous accuse pas de pessimisme : les faits sont là qui parlent avec éloquence.

Naguère la France mobilisait une escadre pour deux de ses nationaux, Lorando et Tubini, lésés en Turquie.

La république de Panama se créait sous l'égide protectrice des Etats-Unis, qui devenaient ainsi maîtres effectifs du futur canal de Panama.

En 1864, le Danemark se voyait enlever le Schleswig-Holstein, que devait traverser plus tard — en territoire allemand — le canal de Kiel, débouché direct de la Baltique dans la

(1) ROOSEVELT. *L'Idéal américain*, pp 132-133.

mer du Nord, rapprochant ainsi l'Allemagne de l'Océan et permettant à la flotte de guerre de ce pays d'aller et de venir librement sans avoir à emprunter des détroits étrangers.

On ne se tromperait peut-être pas beaucoup en avançant que la richesse du bassin minier de la Lorraine a provoqué l'annexion de cette province à la fin de la guerre de 1870-1871.

Si le traité de Portsmouth et l'alliance anglo-japonaise ont terminé pour un temps le rôle militaire et naval de la Russie en Extrême-Orient, si même cette puissance doit renoncer momentanément à toute entreprise sur la Perse et l'Afghanistan, elle ne considère pas que son rôle en Asie a pris fin : elle se concentrera sur elle-même, perfectionnera son outillage économique, reconstituera ses armements, améliorera ses institutions militaires, pour se retrouver prête à agir quand le moment viendra (le traité anglo-japonais n'est valable que pour dix ans).

L'Autriche devient industrielle et commerciale; mais elle n'a qu'un faible développement de côtes, ses ports sont à l'écart des grandes voies maritimes : aussi elle pousse vers l'Est et ses regards se portent volontiers vers Salonique.

La mer attire, elle n'isole plus les continents : c'est maintenant le trait d'union des mondes. Heureux les peuples aux frontières maritimes ; pour eux, la porte est largement ouverte au progrès économique. Le vieux continent surproduit, chaque pays protège ses nationaux contre la concurrence locale des voisins en dessinant plus fortement ses frontières économiques, en élevant des barrières douanières. Mais pour ceux dont l'Océan baigne le territoire, le consommateur et la matière première sont là comme tout près, la mer ouvrant, vers tous les points du monde, des voies également faciles et libres.

Aussi les grandes nations, surtout les grandes nations industrielles et commerciales que leur situation géographique éloigne de l'Océan, cherchent à reculer vers lui leurs frontières. Gare aux faibles qui forment obstacle !

La jalousie des puissances vis-à-vis l'une de l'autre n'est pas une garantie suffisante. Les combinaisons politiques qui paraissent les plus solides peuvent sombrer pour une cause parfois futile. Des appétits violemment opposés peuvent trouver un terrain d'entente et le système des compensations est toujours possible : laissez-moi faire ici, où mes intérêts priment; vous êtes libre

d'agir là où les vôtres vous appellent. Il est, au Nord-Ouest de cet immense empire africain que la France s'est créée, une enclave qui ne porte pas les couleurs françaises, un magnifique territoire d'exploitation que les Européens envient : la France, pour être libre d'agir, a réglé avec l'Angleterre, le pays qui paraissait devoir être le plus énergique opposant, les questions de Terre-Neuve et d'Egypte. Si l'Allemagne, dont rien n'était venu lier l'action, n'était pas intervenue, le Maroc aurait dû se défendre.....

Il est ainsi plus d'un coin de terre que les puissants envient. Le peuple qui l'habite est d'autant plus en danger que sa défense paraît peu redoutable. Qu'est-ce qu'une Corée vis-à-vis d'un Japon ?... Mais plus ce peuple est riche, plus les convoitises sont grandes : à lui de renforcer ses moyens défensifs.

Ainsi l'idée de la guerre et de la conquête accompagne encore l'idée d'expansion économique, et ce dilemme angoissant s'offre aux méditations des peuples politiquement faibles : ou bien vous restez stationnaire et laissez vos richesses improductives, et le voisin, qui est

fort et qui connaît vos ressources inexploitées, désirera les mettre en œuvre à son profit; ou bien vous montrez au monde ce que vous avez su faire des trésors cachés dans le sous-sol ou sur le sol, comment vous avez mis à profit cette énergie, cette activité qui sont les qualités de votre race, vous avez étonné ce monde par la vigueur physique, intellectuelle, productiviste de votre population, — et vous provoquez chez les puissants le désir d'annexer ce coin prospère, ardent et prolifique.

Pour aucun pays n'est exclue la possibilité de voir apparaître tout-à-coup l'ennemi devant ses frontières, prêt à s'élancer sur le sol national, y répandant la misère et la mort. C'est alors que le peuple jettera sur l'armée un regard chargé d'angoisse, se demandant s'il peut attendre d'elle son salut... Malheur à lui si, endormi par une sécurité trompeuse, il a négligé d'assurer sa défense; s'il s'est trop préoccupé de jouir de tous les biens acquis sans songer au moyen de les conserver; s'il a oublié que la nation n'est capable de résister longtemps et de vaincre que si tous ses enfants, sans distinction de classe, égaux devant le danger, apportent à l'œuvre de défense commune l'appui de leur

or, de leur intelligence, de leurs bras. « Si la paix dont nous jouissons tend à faire disparaître nos qualités militaires, disait le Président Roosevelt (1), elle est payée trop cher, quels que soient les avantages qu'elle nous procure ».

Qu'au jour du danger le peuple belge puisse avoir confiance dans son armée. Faisons la forte, homogène, manœuvrière, puissante, sûre d'elle-même; bouclier résistant planté hardiment sur la route de l'envahisseur, et l'immensité de l'effort à faire pour le renverser découragera les plus violentes convoitises. A l'abri de cet obstacle, plus valable que les cours d'eau et les montagnes, développons sans crainte du péril toutes nos initiatives. Formons notre jeune Belge à son rôle de patriote, capable non seulement d'enrichir son pays, mais aussi de le défendre. Développons les cerveaux et les cœurs; élevons le niveau moral et social de notre population saine, vigoureuse, active; donnons à notre armée des jeunes gens dont l'intelligence est ouverte et dont l'âme est virile

(1) Roosevelt. *L'Idéal américain*, p. 134.

et pure : l'armée nous les rendra formés, doués d'un puissant coëfficient d'utilisabilité sociale, grandis pour les efforts individuels et pour les efforts collectifs.

NOTE

Pendant la correction des dernières épreuves de cet ouvrage, a paru, dans le journal *La Nature,* un article rendant compte d'une expérience faite en Angleterre par le colonel Pollock, et ayant pour but de démontrer qu'on peut donner l'éducation militaire en six mois. Nous croyons nécessaire de reproduire ci-après cet article, pour nous mettre mieux à même de le rencontrer ensuite.

« Un officier supérieur de l'armée anglaise, le colonel Pollock, du régiment d'infanterie de Somersetshire, vient de mener à bien une entreprise très hardie, grâce au succès de laquelle il prétend démontrer qu'il est facile de faire, dans une période de six mois, l'éducation militaire totale d'un groupe d'Anglais quelconques, pris au hasard, sans sélection aucune. Cette expérience mérite d'être signalée non seulement à cause de son caractère original, mais aussi parce que

plusieurs personnalités militaires et des notabilités civiles et politiques anglaises lui ont accordé leur appui matériel et moral. Les conditions particulières dans lesquelles l'essai a été tenté et les sommes importantes qui ont été recueillies, en peu de temps, pour permettre la réalisation de l'opération, montrent la toute-puissance de l'initiative privée aux Iles Britanniques et indiqnent combien les questions militaires y passionnent certaines personnes.

» La presse britannique s'est beaucoup intéressée à cette tentative, qui a été lancée par un journal, *Spectator,* dont le directeur, M. Strachey, a été le principal collaborateur du colonel Pollock, en ouvrant une souscription publique dans le but de recueillir les 90,000 francs que les organisateurs demandaient comme nécessaires à l'expérience.

» Les fonds ne se firent pas attendre. Aussitôt que les guichets du *Spectator* furent ouverts, les souscriptions affluèrent. Il y en eut de très modestes, à côté d'autres très importantes, qui permirent d'arrêter la liste au bout de trois jours, sur un total dépassant 100,000 fr. La facilité avec laquelle cette tentative militaire trouva les fonds utiles à son fonctionnement est d'un intérêt capital; elle est très caractéristique et mérite, comme nous l'avons dit, d'être signalée.

» Le duc de Bedford, un des colonels les plus appréciés de la milice britannique, se fit inscrire un des premiers parmi les patrons de l'œuvre, et versa 25,000 fr. Pareille somme fut également souscrite par Sir Astor, bien connu en Angleterre par le grand intérêt qu'il porte à tout ce qui touche à la défense nationale, au double point de vue militaire et maritime. L'appui matériel et moral de ces deux personnalités assura le succès de la souscription; lord Dysart et

d'autres commanditaires de marque s'incrivirent pour des sommes variant entre 1,000 et 5,000 fr. La Compagnie expérimentale du *Spectator* ne manqua pas du « nerf de la guerre »; elle eut rapidement tout l'argent nécessaire à son fonctionnement et à l'entretien de son effectif.

» Le ministre de la guerre britannique — the War Office — ne voulut pas, devant tant de zèle, rester en arrière. Il trouva, d'ailleurs, l'expérience intéressante; il lui donna son appui. Comme part de contribution, le ministère mit à la disposition de la Compagnie expérimentale l'habillement nécessaire aux hommes; il lui prêta, en outre, certains baraquements dans le camp de cavalerie de Hanslowheath, la plus importante agglomération militaire de Middlesex. Le War Office désigna même un officier de l'état-major pour suivre les manœuvres, les exercices et les diverses phases de l'instruction militaire du détachement; mais, pour laisser aux organisateurs toute leur liberté et leur entière responsabilité, cet officier reçut l'ordre express de ne donner ni conseils, ni appréciations. Spectateur muet, ce contrôleur, cet inspecteur platonique eut pour mission de tout regarder et de réserver ses observations pour le rapport à présenter par lui aux services techniques de l'armée. Si nos renseignements sont exacts, il paraît que, les six mois d'instruction écoulés, cet officier adressa au ministère un rapport enthousiaste, très favorable à la méthode du colonel Pollock et rendant hommage aux résultats obtenus avec ces soldats improvisés.

» Les fonds en caisse, les casernements, l'habillement et l'armement assurés, il fallait trouver les 100 hommes devant constituer la Compagnie S. E. C. (Spectator Expéri-

mental Company); on procéda donc aux enrôlements. Tous les hommes sains, de 18 à 30 ans, qui se présentèrent, furent pris sans sélection aucune; on leur demanda toutefois de justifier qu'ils n'avaient jamais été soldats et qu'ils étaient bien de nationalité britannique.

» L'âge de la majorité des enrôlés varia entre 18 et 22 ans; la plupart de ces hommes n'avaient reçu qu'une instruction élémentaire. Toutes les classes de la société étaient représentées; mais le recrutement se fit surtout parmi les employés et ouvriers sans emploi, heureux de pouvoir signer un engagement de six mois qui les mettait, pendant cette période, à l'abri du besoin. C'était une véritable aubaine pour ces gens d'exercer un métier hygiénique, au grand air, fortifiant et salutaire, en touchant la solde élevée du militaire anglais.

» Dans ces conditions, il suffit de quelques jours pour réunir le contingent de ce détachement. Le colonel Pollock en prit le commandement; il conserva ses galons et son grade, quoiqu'il ne remplit, dans la circonstance, que les fonctions de capitaine. Son état-major se composa de : 1 lieutenant, 1 sergent-major, 4 sergents et 1 instructeur de gymnastique et d'escrime.

» Les méthodes d'éducation militaire employées par le colonel Pollock ne diffèrent guère du programme d'instruction des fantassins de la milice anglaise; les exercices physiques, le tir et la gymnastique tiennent seulement une place plus grande dans l'entraînement des hommes; une part très large est faite aux exercices relatifs aux troupes en campagne, aux manœuvres pratiques et à tout ce qui peut développer l'initiative du soldat.

» Le deuxième mois après la formation de la S. E. C., le roi Edouard VII se rendit aux baraquements d'Hanslow, d'où il revint émerveillé de la souplesse des hommes et de leur adresse comme tireurs. Quatre mois après, lorsque la compagnie fut sur le point d'être licenciée, elle eut à subir toute une série d'épreuves, qui montrèrent l'endurance des soldats et prouvèrent que leur éducation militaire était complète.

» C'est avec regret que ces militaires de six mois virent arriver l'expiration de leur engagement; pour la plupart, ils résolurent de conserver le métier provisoirement exercé par eux, et ils firent presque tous des demandes pour entrer dans les divers régiments d'infanterie britannique. »

A première vue, cette expérience semble concluante, et c'est pour cette raison qu'il nous a paru nécessaire d'examiner s'il en est réellement ainsi, s'il est permis de considérer cette épreuve comme donnant une consécration pratique aux idées des physiologistes qui prétendent possible la réduction du temps de service à six mois, par l'application rationnelle, à l'instruction du soldat, des lois de l'entraînement physiologique.

L'expérience ne pouvait être considérée comme susceptible de répondre à la question posée, qu'à la condition qu'il n'y aurait aucune

sélection parmi les enrôlés, que la compagnie d'essai représenterait très exactement, au point de vue de sa composition, le contingent normal des recrues appelées annuellement sous les drapeaux.

Or, cette condition a-t-elle été réalisée ?

Nous lisons : « ... Tous les hommes sains, de 18 à 30 ans, qui se présentèrent, furent pris sans sélection aucune; on leur demanda toutefois de justifier qu'ils n'avaient jamais été soldats et qu'ils étaient bien de nationalité britannique. L'âge de la majorité des enrôlés varia entre 18 et 22 ans; la plupart de ces hommes n'avaieut reçu qu'une instruction élémentaire. Toutes les classes de la société étaient représentées, mais le recrutement se fit surtout parmi les employés et ouvriers sans emploi... »

Une première remarque à faire, c'est que tous les enrôlés, ou la plupart, furent pris dans la population d'une ville; car il paraît probable, bien qu'on ne le dise pas, que les enrôlements ont été recueillis aux guichets du « Spectator », comme les souscriptions. Ce qui confirme cette hypothèse, c'est qu' « il suffit de quelques jours pour réunir le contingent de ce détachement ».

Cette remarque est importante, car elle suffit déjà à elle seule pour montrer que toute la population si diverse d'un pays n'était pas représentée dans la S. E. C.. De ce fait seul, il y avait déjà une certaine homogénéité dans la composition de celle-ci, homogénéité résultant d'une mentalité générale (il y a la mentalité d'un milieu, d'une ville donnée) et de la profession exercée par la plupart des volontaires : « le recrutement se fit *surtout* parmi les employés et les ouvriers sans emploi ». Il est permis de croire que les ouvriers furent en grande majorité, que les employés figurèrent ensuite au second rang, comme nombre, le reste du contingent étant pris parmi « toutes les classes de la société », quelques éléments moins bons que les ouvriers, quelques autres meilleurs.

Nous avons précisément montré, dans l'examen que nous avons fait de la Recrue (chap. II, § 1, p. 37), que les ouvriers des villes sont souvent d'excellents éléments pour le recrutement de l'armée. Les employés amélioraient encore le contingent ouvrier, en y joignant des éléments intelligents, instruits. Toutes les qualités des ouvriers et des employés restaient entières au point de vue du service : aucun mauvais esprit

ne pouvait exister, puisque les enrôlements étaient volontaires.

L'homogénéité résultait aussi de la langue parlée, étant donné que le recrutement s'est fait dans un territoire restreint : une ville et peut-être sa banlieue.

Une deuxième remarque : elle s'impose à la lecture de ces quelques lignes : « ...Le recrutement se fit surtout parmi les employés et ouvriers *sans emploi, heureux de pouvoir signer un engagement de six mois qui les mettait, pendant cette période, à l'abri du besoin. C'était une véritable aubaine pour ces gens d'exercer un métier hygiénique, au grand air, fortifiant et salutaire, en touchant la solde élevée du militaire anglais* ».

Voilà, certes, des recrues heureuses de servir, qui devaient être avides de bien faire, prêtes à seconder de tout leur possible les efforts de leurs instructeurs. On ne saurait réunir, dans une classe ordinaire de recrues, tant d'avantages d'ordre psychologique. Qu'elle différence entre ces hommes sélectionnés, quoi qu'on en dise, servant volontairement, avec goût, avec empressement, avec joie même, et d'autres appelés au service malgré eux, arrivant en maugréant, dans tous les cas sans enthousiasme,

considérant le service comme une corvée pénible, songeant dès le premier jour à l'heure bénie du licenciement! Et cette différence est mise d'autant mieux en relief par la phrase qui termine l'article : «... C'est *avec regret* que ces militaires de six mois virent arriver l'expiration de leur engagement; pour la plupart, ils résolurent de conserver le métier provisoirement exercé par eux, et ils firent *presque tous* des demandes pour entrer dans les divers régiments d'infanterie britannique ». Après un travail intensif de six mois, après un labeur de tous les jours, réellement fatigant — il a fallu aller bien rapidement, en ne perdant pas un instant, pour instruire complètement (?) les enrôlés — ces volontaires veulent rester soldats! Ils avaient donc une réelle vocation militaire.

Une troisième remarque : elle concerne l'émulation. Celle-ci devait être grande, non seulement parce que la compagnie d'essai avait un recrutement bien spécial, nous croyons l'avoir suffisamment montré, mais aussi parce que ses éléments, *employés et ouvriers de ville, avaient conscience de l'importance de l'expérience à laquelle ils participaient;* parce qu'ils sentaient que le public s'occupait d'eux, suivait leurs

efforts; parce que chacun d'eux allait apporter tous ses soins, mettre en œuvre tous ses moyens pour aider à la réussite de la tentative.

Une quatrième remarque : la *Spectator Experimental Company* fut réunie et instruite au camp de cavalerie de Hanslowheath. Là s'accomplit un travail intensif, les hommes n'étant distraits par rien de leurs occupations essentielles. Pas de service de garde, pas de service d'honneur, pas de corvées de toute nature, — pourtant nécessaires, — toutes choses qui prennent beaucoup de temps.

Il y eut quatre instructeurs, des instructeurs choisis, bien entendu, et c'est là une question importante. On fit donc probablement 4 classes de 25 hommes. Un instructeur de gymnastique et d'escrime complétait l'instruction au point de vue des exercices physiques. Le lieutenant surveillait les classes, commandait sans nul doute, après les premiers mois, les exercices d'ensemble à rangs serrés. Le colonel Pollock ne conservait probablement que la haute direction. Des hommes intelligents et remplis d'émulation, un cadre choisi et enthousiaste : il n'en faut pas plus pour faire vite et bien.

Nous croyons avoir montré que les conditions de l'expérience étaient donc très particulières, et nous pensons ne pas nous aventurer en concluant que s'il a fallu six mois, dans ces conditions favorables, pour obtenir l'instruction complète, l'expérience aura eu ce résultat, certes inattendu, de montrer, au contraire, qu'une durée de service de six mois ne suffit pas pour donner l'instruction à des recrues venant indifféremment des villes et des campagnes, des coins les plus reculés du pays; à des individus parlant des langues ou des idiomes divers; issus de toutes les couches sociales; intelligents ou bornés; élémentairement instruits ou illettrés; trouvant, pour la plupart, le service peu attrayant; peu disposés à l'émulation (qu'il faudra laborieusement éveiller); formant, une fois réunis dans une classe d'instruction, un pêle-mêle confus, un ensemble hétéroclite, dur à mouvoir, pesant, alourdi qu'il est par une sorte de poids mort, une sorte d'inertie, elle-même résultat d'un étonnement, d'une désorientation, d'un déséquilibre. C'est de cette inertie, non voulue d'ailleurs, que nous avons parlé dans le chapitre II, en disant qu'il faut rendre tout d'abord la classe de recrues « capable » de recevoir l'instruction.

Et ce n'est pas tout!

Les enrôlés instruits par le colonel Pollock ont-ils reçu, pendant ces six mois de travail intensif, une instruction militaire complète? Cela n'est pas du tout prouvé. Il s'agit ici de s'entendre. Nous nous sommes attaché, dans les premiers chapitres de ce livre, à montrer qu'il faut autre chose au soldat, pour être un combattant moderne, que l'instruction mécanique. Or, les hommes ayant participé à l'expérience ont-ils acquis toutes les qualités qui font, du soldat, le combattant? Il faudrait, pour en être persuadé, d'autres renseignements que ceux donnés par l'article que nous analysons ici.

Et cependant, n'avons-nous pas des éléments suffisants pour discuter même ce point de vue?

Nous lisons : « ... Les méthodes d'éducation militaire employées par le colonel Pollock ne diffèrent guère du programme d'instruction des fantassins de la milice anglaise; les *exercices physiques, le tir et la gymnastique tiennent seulement une place plus grande dans l'entraînement* des hommes ». Jusqu'ici, il s'agit manifestement de l'instruction purement mécanique. Mais plus loin : «... Une part très large est faite

aux exercices relatifs aux troupes en campagne, aux manœuvres pratiques et à tout ce qui peut développer l'initiative du soldat ».

Quelle a pu être la nature de ces derniers exercices? Il doit être entendu que les exercices de maniement des armes, de tir, d'évolutions par sections ou pelotons, les manœuvres à rangs serrés de la compagnie sur elle-même, n'ont pu développer l'initiative nécessaire sur le champ de bataille.

Les exercices relatifs aux troupes en campagne, exécutés par la compagnie d'essai, ont dû être plutôt restreints. Les moyens manquaient si le cadre n'a pas été modifié pour les exercices en campagne, il ne pouvait suffire que pour quelques exercices élémentaires. Il serait curieux de connaître ce qui a été fait dans ce sens. On pouvait exercer les 100 hommes aux *travaux* de campagne: construction de tranchées diverses, voire d'abris contre les balles de shrapnels, peut-être construction de certaines défenses accessoires; toutes choses que l'infanterie sera appelée à exécuter désormais sur le champ de bataille. Mais a-t-on fait des exercices de ce genre? On a peut-être installé la compagnie en avant-postes et exercé les hommes à leur rôle

de sentinelles, patrouilleurs, messagers; c'est déjà quelque chose. Cette compagnie a aussi pu faire quelques exercices où elle remplissait le rôle d'échelon d'une avant-garde, d'une flanc-garde; tout cela est encore bien. Mais la compagnie a-t-elle évolué encadrée dans de plus grandes unités? Les hommes ont-ils appris à utiliser réellement le terrain, à ramper, à se dissimuler, à jouer ce rôle difficile du tirailleur marchant à l'attaque d'un point fortifié? Ont-ils parfois défendu des points analogues? La compagnie a-t-elle assisté à des manœuvres, à des exercices de combat où les autres armes agissaient de concert avec l'infanterie? Les soldats du colonel Pollock ont-ils eu le temps de développer cette initiative étendue, qui permettra l'emploi d'une tactique individualiste?

Malgré la qualité spéciale des enrôlés, nous avons la « sensation » que la période d'essai n'a pas été suffisamment longue. Nous disons « sensation », parce que, les éléments d'appréciation manquant, nous tâchons de nous rendre compte de ce qui a pu être fait par une compagnie de 100 hommes, encadrée par 1 lieutenant et 4 sergents et agissant en rase campagne comme unité de combat, et que nous

sommes bien forcé de penser que l'on n'a pu faire grand chose, dans tous les cas suffisamment de choses.

Nous croyons par là pouvoir conclure aussi que l'instruction donnée aux soldats a été surtout mécanique, et ne pouvait, par conséquent, être complète.

Nous pourrions nous arrêter là. Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de chercher à nous rendre compte de l'influence qu'aurait, sur l'instruction des cadres en général et des cadres supérieurs en particulier, l'application d'une pareille méthode d'instruction.

Pesons bien la situation. On a besoin des six mois pour instruire le soldat. Il y a là des recrues auxquelles, pendant six mois, on apprend le métier de soldats. L'instruction achevée, le soldat supposé fait, on renvoie la classe dans ses foyers. Et les chefs? Surtout, et les officiers? Il y a l'officier commandant *à l'exercice,* c'est surtout l'officier subalterne; mais il y a l'officier au combat, depuis le sous-lieutenant jusqu'au chef d'armée. Les capitaines, les lieutenants et les sous-lieutenants seront, avec ce régime, surtout des instructeurs. Un officier instructeur

parfait n'est pas forcément un excellent chef de troupe au combat. La bataille moderne exige impérieusement que tous les officiers, à quelque échelon de la hiérarchie qu'ils appartiennent, soient des hommes intelligents, instruits, entreprenants, hardis, audacieux, ayant du coup d'œil, pleins d'initiative. Toutes ces qualités ne s'obtiennent pas en transformant des recrues en soldats mécaniquement instruits. Il faut d'autres champs d'action que la plaine d'exercices. Le développement de la faculté de conception et d'exécution demande l'emploi de moyens appropriés : c'est, avec l'étude théorique, l'exercice de ces facultés souvent renouvelé pratiquement, avec des hommes à faire mouvoir, des intelligences à actionner, des initiatives à guider; c'est la recherche pratique, avec des effectifs présents, au milieu de circonstances diverses, dans des cas variés, des solutions les meilleures à toutes sortes de problèmes tactiques posés.

Le soldat instruit pour lui-même sert après cela à l'instruction des officiers. Il n'est bon outil à mettre en action que s'il a son instruction mécanique terminée. Il achève son éducation militaire, il devient « combattant moderne » pendant cès exercices nombreux qui servent en même

temps à l'instruction des officiers. Un cadre n'est pas immuable. Il y a toujours des caporaux-recrues, des sergents-recrues, des officiers-recrues. Dans chaque grade, un officier est momentanément élève. Il faut lui donner le moyen de devenir, dans ce grade, le « chef de guerre ». Pour cela, il faut des *soldats* sous les armes et non des *recrues;* il faut des exercices nombreux, il faut du temps pour les exécuter.

Donc, six mois de service ne suffisent pas. Ce livre avait pour but essentiel de montrer cette vérité; l'expérience que l'on vient de tenter en Angleterre n'a rien modifié de nos conclusions.

Bibliographie des auteurs consultés

Bagehot. *Lois scientifiques du développement des nations.* Alcan, Paris, 1899, cité p. 118.

Bain. *Les émotions et la volonté.* Alcan, Paris, 1885, cité pp. 133, 201.

Bérard. *L'empire russe et le Tsarisme.* Colin, Paris, 1905, cité p. 115.

Buls, Ch. *Bulletin de la ligue de l'enseignement.* Fascicule de novembre-décembre 1905, cité p. 161.

Collon, A. *Manuel pratique des tirs collectifs.* Brenez, Bruxelles, 1905, cité pp. 64, 65, 69.

Coste. *L'expérience des peuples.* Alcan, Paris, 1900, cité pp. 163, 173.

Daudignac. *Les réalités du combat.* Lavauzelle, Paris, 1906, cité p. 138.

de Bloch. *L'armée franco-russe et la guerre du Transvaal.* — *La Revue,* 1er mars 1901, cité p. 65.

de Lilienfeld. *La pathologie sociale.* Giard et Brière, Paris, 1896, cité p. 164.

Dollo. *Cours de biologie générale professé à l'école de commerce* (Instituts Solvay), cité p. 203.

Farry, E. *Un règlement moderne.* Chapelot, Paris, 1905, cité p. 141.

Fromont. *Une expérience industrielle de réduction de la journée de travail.* Actualités sociales de l'Institut de Sociologie (Instituts Solvay). n° 10. Misch et Thron, Bruxelles, 1906, cité pp. 178, 179.

Hachet-Souplet. *Examen psychologique des animaux.* Schleicher, Paris, 1900, cité p. 214.

Harald Höffding. *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience.* Alcan, Paris, 1900, cité p. 134.

Houzé. *Sur l'influence du régime alimentaire artificiel sur le développement intellectuel* (Extrait du Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles, t. XII, 1893-1894), cité p. 43.

Huxley. *Physiologie élémentaire.* Reinwald, Paris, 1869, cité p. 77.

Joteyko. *Entraînement et fatigue au point de vue militaire.* Actualités sociales de l'Institut de Sociologie (Instituts Solvay). n° 5. Misch et Thron, Bruxelles, 1905, cité pp. 10, 22, 49, 50, 68, 78, 80, 148.

Kufferath. *Rapport sur l'année académique 1904-1905 de l'Université de Bruxelles,* cité p. 171.

Lameere. *Le transformisme expérimental. Revue de l'Université de Bruxelles,* mars 1900, cité p. 199.

Id. *Le transformisme* (Syllabus), cité p. 204.

Id. *Les associations biologiques* (Syllabus), cité p. 206.

Le Bon, G. *Psychologie de l'éducation.* Flammarion, Paris, 1902, cité pp. 156, 160, 172.

Lefèvre. *Contribution à l'étude de la psycho-physiologie du tir.* Bulletin de la presse et de la bibliographie militaires, du 15 avril 1905, cité pp. 59, 60.

Levy, A. *Psychologie du caractère.* Lamertin, Bruxelles, 1896, cité pp. 78, 155, 166.

Mosso. *L'éducation physique de la jeunesse.* Alcan, Paris, 1894, cité p. 62.

Pinon, R. *La lutte pour le Pacifique,* Perrin, Paris, 1906, cité pp. 121, 125, 129, 254, 262.

Querton, L. *L'augmentation du rendement de la machine humaine.* Actualités sociales de l'Institut de Sociologie (Instituts Solvay). n° 6. Misch et Thron, Bruxelles, 1905, cité p. 47.

Ribot. *Le mécanisme de l'attention.* Revue philosophique, 1887, t. II, cité p. 134.

Rohne. *L'efficacité des tirs de combat de l'infanterie.* Bulletin de la presse et de la bibliographie militaires, du 31 octobre 1905, cité pp. 65, 69, 70.

Roosevelt. *L'Idéal américain.* Colin, Paris, 1904, cité pp. 195, 266, 271.

Simon, P. *L'instruction des officiers, l'éducation des troupes et la puissance nationale.* Lavauzelle, Paris, 1905, cité p. 87.

Id. *Puissance militaire et démocratie* (Extrait de la Revue politique et parlementaire). Paris, septembre 1906, cité pp. 137, 145.

Solvay, E. *Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physio- et psycho-sociologique.* Notes et Mémoires de l'Institut de Sociologie (Instituts Solvay), fasc. 1. Misch et Thron, Bruxelles, 1906, cité p. 1.

Spiller. *The mind of man, a text-book of psychology.* Swan Sonnenschein, Londres, 1902, cité p. 220.

Thomas, F. *La suggestion.* Alcan, Paris, 1903, cité pp. 132, 134, 156.

Troussaint et Schneider. *Pages d'hygiène militaire pour les officiers.* Ch. Lavauzelle, Paris, 1906, cité p. 48.

Verworn (traduction Hédon). *Physiologie générale.* Schleicher, Paris, 1901, cité p. 220.

Waxweiler. *Esquisse d'une sociologie.* Notes et Mémoires de l'Institut de Sociologie (Instituts Solvay), fasc. 2. Misch et Thron, Bruxelles, 1906, cité pp. 36, 219, 222, 233, 241, 244.

Id. *Les hauts salaires en Amérique.* Gilon, Paris et Verviers, 1894, cité p. 180.

Wójcik, K. *Die moralischen und geistigen Mittel im Kriege.* Seidel, Vienne, 1905, cité p. 128.

Weulersse. *Le Japon d'aujourd'hui.* A. Colin, Paris, 1904, cité p. 124.